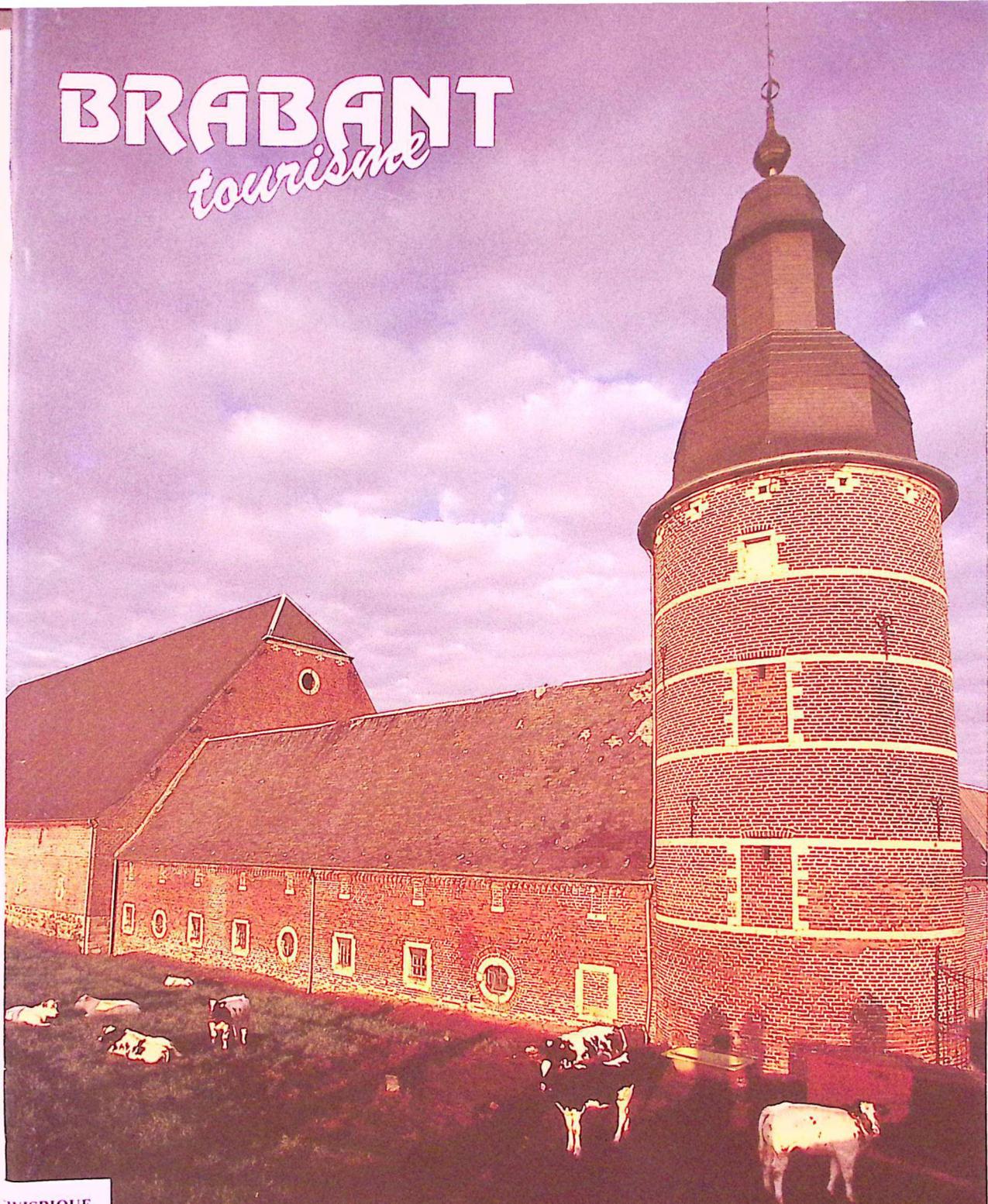


BRABANT

tourisme



WISBIQUE
Archives

142

TRIMESTRIEL N° 3
SEPTEMBRE 1992

Bureau de dépôt
Bruxelles X



Depuis sa création, L'IBW est un interlocuteur essentiel du développement du Brabant Wallon, qui a démontré sa capacité d'agir au travers de multiples missions:

- l'aménagement des zones industrielles, commerciales et scientifiques.
- la mise en place d'espaces à vocation résidentielle.
- la gestion de l'environnement au travers d'une politique sévère visant la protection de l'eau et la gestion des déchets.

A l'aube du XXIème siècle, l'IBW est confrontée à de nouveaux enjeux. Concilier développement, innovation et protection du cadre de vie, favoriser la prospérité économique et l'emploi tout en préservant l'environnement. Voilà le défi lancé par l'IBW.

Cette mission s'avère d'autant plus passionnante que le Brabant Wallon est plein de promesses. Les hommes qui y travaillent et qui y vivent en sont le ferment le plus déterminant pour l'avenir.



BRABANT

tourisme

SEPTEMBRE 1992

Prix de ce numéro : 150 F

Cotisation 1992 (4 numéros) : 450 F

Revue trimestrielle de la
Fédération Touristique de la
Province de Brabant, pour la
Communauté française

Président :
Didier Rober,
député permanent

Vice-Présidents :
Willy Vanhelwegen
et Pierre Boucher,
députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef :
Gilbert Menne

Secrétaire de rédaction -
coordination :
Catherine Ansiau

Administration et Publicité :
Alex Kouprianoff

Présentation :
Marc Schouppe

Composition :
Claude Dumont

Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule
responsabilité de leurs auteurs. Ceux
non insérés ne sont pas rendus.

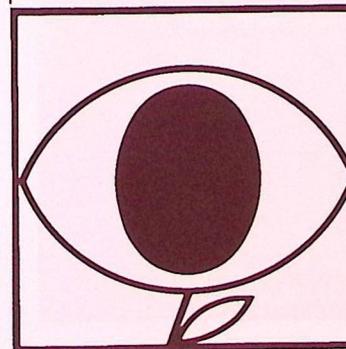
Il existe une édition néerlandaise de la
revue «Brabant» qui paraît six fois par
an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse
Périodique de Belgique (FPPB).

Editorial, par Didier Rober	2
Dames et seigneurs de la Queue à La Hulpe : une longue histoire, par Eric Meuwissen	3
A Bruxelles... Il bouge, il bouge le Muséum des Sciences naturelles..., par Dominique Detrêves	10
L'Ecole de Tervueren, par Maurice Dessart	15
Prestigieuses demeures en Brabant (6) : Le Jardin Botanique, par Josée Georis	22
Mais où sont donc passés nos panoramas ?, par Isabelle Leroy	30
Le Résidence Palace ou l'Hôte est Roi, par Sara Capelluto	40
Saint-Hubert, capitale européenne de la chasse et de la nature, par Roger Deville	42
Lucien Meert, le chant de la couleur, par Anita Nardon	48
Promenade dans les Fourons, par Gilbert Menne	51
Expositions, par Catherine Ansiau	53
Vient de paraître, par G. Menne et C. Ansiau	55
Avis-échos, par G. M. et C.A.	59

En couverture :

Un regard automnal sur la Ferme de la Ramée à Jauchelette
(photo : A. Kouprianoff)



FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT
Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Editeur responsable : Gilbert Menne
Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

Tél. : 02/504.04.00 Fax : 02/504 04 95 CCP - 000-0385776-07



L'expansion touristique du Brabant se poursuit

C'est une tâche toujours agréable pour le président d'une Fédération de pouvoir présenter des statistiques de fréquentation touristique en progression, d'autant plus que cette expansion se poursuit depuis déjà sept années sans interruption. Nous avons eu la joie de pouvoir annoncer lors de notre Assemblée générale à Jodoigne le 30 avril dernier un bilan global 1991 positif.

C'est ainsi que le tourisme de plein air augmente à nouveau de 8,3 %, et que nous notons avec satisfaction la belle tenue de nos domaines provinciaux d'Ottignies et d'Hélécine.

Les festivals de musique progressent bien avec 6,7 % de hausse, principalement le Brosella Jazz Folk.

Les logements pour jeunes ont connu une augmentation de près de 5 %, toutes les auberges sont en hausse, et nous avons vu avec plaisir l'ouverture qui vient à son heure de l'auberge Jean Nihon à Molenbeek.

Les campings progressent encore de 3,1 %, nouvelle preuve s'il en était besoin du succès de ce type de tourisme, et qui rend plus incompréhensible encore l'absence de camping en Région bruxelloise.

Un seul point noir toutefois pour ce bilan positif en 1991 : une importante diminution globale pour les musées à Bruxelles, conjuguée avec celle des visites guidées de groupes, et malgré de très bons résultats de certains musées. Il est certain que la psychose créée par la guerre du Golfe en est en grande partie responsable.

Notre Fédération ne doute pas que le tourisme brabançon reprendra dès cette année son expansion.

Didier ROBER
Député permanent
Président de la Fédération Touristique
de la Province de Brabant, Communauté française

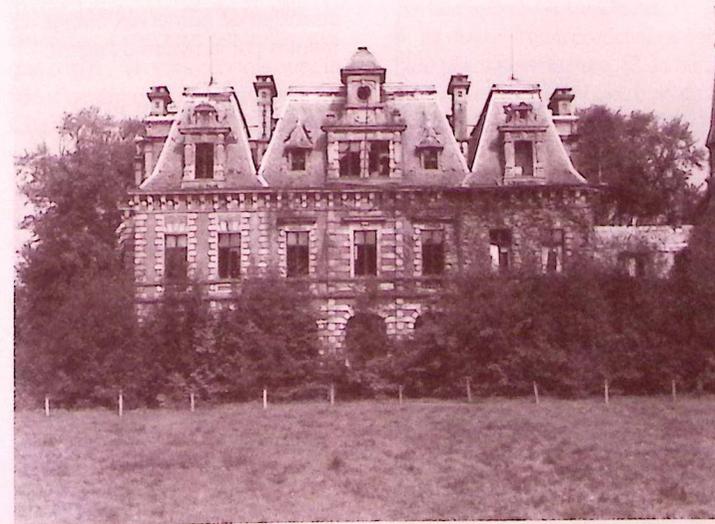
Dames et seigneurs de la Queue à La Hulpe : une longue histoire...

par Eric MEUWISSEN

Quel rapport y a-t-il entre le premier aviateur belge, le fils du premier Gouverneur de la Société Générale, le fils bâtard du duc de Brabant, le secrétaire privé de la reine Marie Stuart, un gros promoteur immobilier belge, le maieur de La Hulpe et la fille d'un échevin de la capitale? Tous au cours de ces six derniers siècles ont été «Seigneurs et Dames de la Queue» à La Hulpe. Ousi vous préférez propriétaires à un moment ou l'autre de l'unique terre véritablement seigneuriale de La Hulpe. Singulière destinée que celle de la seigneurie de la Queue à La Hulpe. Propriété d'un fils bâtard du duc de

Brabant, le château de la Longue Queue est aujourd'hui aux mains d'un des plus importants promoteurs immobiliers de Belgique. Entre ces deux propriétaires, six siècles se sont écoulés. Et la Queue allait bien des fois changer de mains (1). Le Château de la Longue Queue. Une appellation pour le moins bizarre dont l'origine n'est pas véritablement établie. Il semble néanmoins que la situation géographique du château lui ait donné son nom. Ainsi l'ancien château se dressait au milieu d'une pièce d'eau qui constituait la queue de la chaîne des étangs de La Hulpe. Toujours est-il qu'au cours du temps, le château fut baptisé de différents noms.

On parla de «Château de la Vallée», «Château Montaigu», «Château de Bosschaert» et certains Lahulpois ne le connaissent que sous le nom «Château de Caters». Actuellement, les nouveaux propriétaires du château (Herpain) semblent privilégier l'appellation «Château de Nysdam». Un château aujourd'hui en ruines. Or, écrit Josette Pirard, «jusqu'en 1980 le château était encore en assez bon état. La propriété ayant été maintenue vaille que vaille par Monsieur Renard qui fut régisseur au service de la famille de Bosschaert-de Caters pendant plus de quarante ans. En 1985, l'aspect du château était déjà tout autre. Tout était grand ouvert et fortement endommagé. La chapelle était envahie par le lierre. A l'intérieur du château, les escaliers de marbre avaient été arrachés. Cependant tout semblait encore sec. En 1990, les étages se sont effondrés. Quelques mois plutôt, le promoteur Herpain signait devant un notaire d'Anvers l'acte d'acquisition du château et du parc de 70 ha. Les amoureux du site allaient se réveiller avec la gueule de bois. Car la première chose que fit le promoteur fut d'en proposer sa démolition pour y construire 20.000 m² de bureaux.



Le château de la Longue Queue en 1990... Depuis les dégradations ont encore empiré. (Photo : Paul Joachim)

L'entrée du château avenue Reine Astrid.
Une grille majestueuse et dâment
armoriée (Photo : Paul Joachim).

Une levée de boucliers s'en suivit. Et certains prirent la défense d'un château que le spécialiste de l'histoire de la Forêt de Soignes, Sander Pierron, qualifiait «d'édifice sans style». Ou plutôt dans un faux style Renaissance. Et il ajoutait : «ses lourdes formes désuètes et insolites sont comme une injure pour la poésie et la beauté du pays. Et ce n'est pas l'aspect non moins vilain de la chapelle accolée à la maison qui amende cette impression désagréable». On se demande ce qu'il écrirait aujourd'hui à la vue des projets du promoteur Herpain.

Trois châteaux successifs

La seigneurie de la Longue Queue? «Dans une situation plus riante que saine», écrivent Tarlier et Wauters, «au milieu des étangs qui bordent la rivière Argentine et à l'extrémité d'un vaste parc, débris de la Forêt de Soignes, se trouve le château de la Longue Queue. Une seigneurie qui remonte au XIVe siècle. En fait, il y eut trois châteaux successifs. C'est en raison de sa situa-



tion que nos souverains d'autrefois avaient choisi le château de la Queue pour rendez-vous de chasse. Dans sa grande cour se fit plus d'une fois la curée du cerf. L'ancien château de la Queue était au commencement du XVIIe siècle, une maison en briques rouges, à toit d'ardoises. Les dépendances, série de petites constructions sans étage, s'alignaient le long de la route. Ancien manoir, il se composait d'une maison de plaisance avec tour et chapelle, entourés de fossés

et accessible seulement par un pont-levis. «Le château dont la tour tombait en ruines», explique Tarlier et Wauters, «fut remplacé en 1809 par un pavillon carré ayant vers le Nord-Est une tourelle en avant-corps. Outre les souterrains qui servent de cuisines, il y a trois étages, dont le dernier est fort bas. En 1832, la ferme et les écuries furent reconstruites, les fossés comblés et les jardins modifiés et agrandis». Ce second château, abattu par le comte de Meeûs après son acquisition en 1870, dressait ses bâtisses au milieu de nombreux étangs alimentés par la rivière d'Argent.

Le secrétaire privé de la reine

En quittant la ferme de Gaillemarde, nous apercevons à notre droite sur la rive orientale de la rivière d'Argent le castel de la Queue. A ce vieil édifice qu'on appelait la Queuewe, en succéda sous le Premier Empire un autre qui reçut le nom de Longue Queue. La cense de la Queue ou de la Longue Queue était située entre le

La chapelle est envahie par la végétation.
(Photo : Paul Joachim)



chemin allant d'Ohain à Bruxelles à l'ouest, le chemin de Nivelles à Louvain au sud, le bois des Mottes et le vivier de Nysdam, à l'est et l'Argentine au nord. Le domaine comprenait 36 bonniers de terres de culture (43 ha), 4 bonniers de prés (5 ha) et 6 bonniers de viviers (7 ha) explique J. Martin dans le catalogue de l'exposition historique édité pour le 750e anniversaire de l'octroi d'une charte de franchise à la commune de La Hulpe. Ce bien fut laissé par une demoiselle de Huldenberg à son fils Jean Brant. Un fils bâtard qu'elle avait eu du duc de Brabant Jean III (1312-1355). Les Brant conservèrent le domaine jusque vers 1550. En 1596, les échevins de La Hulpe attestent que la cense de la Queue a été brûlée et que les terres dépendant étaient en friche.

En 1598, Maximilien de Berlicum, propriétaire du domaine, le vendit à Charles Bailly et Démocreta Sweerts son épouse.

Charles Bailly, né en 1540 était l'ancien secrétaire de la reine Stuart. Expulsé du territoire britannique en 1573, il se fixa définitivement en Brabant. Sa mère devenue veuve avait épousé en secondes noces le Grand Forestier de Brabant qui devint bourgmestre de la ville de Bruxelles. C'est tout naturellement que son fils Charles convola avec la fille d'un échevin de la capitale. Charles Bailly, ayant abandonné ses charges de secrétaire de la Reine Marie-Stuart devint alors un homme d'affaires avisé. De 1583 à 1601, il est commissaire aux vivres de l'armée espagnole. Sa fortune s'accroît alors rapidement. Il acquiert successivement beaucoup de terres et de rentes dans la région de La Hulpe. C'est là qu'il finit par se fixer après avoir acheté le domaine de la Queue

Le premier projet de la société immobilière Herpain. 20.000 m² de bureaux à l'emplacement de l'actuel château.
(photo : Paul Joachim)

où il mourut en 1624.

De par le mariage de ses filles, le domaine passa ensuite à Raoulin, de Cretot, époux de Cornille Bailly. Raoulin de Cretot devint maître de La Hulpe.

Un des deux gendres de Raoulin de Cretot hérita d'une partie des biens de ses beaux-parents, notamment la terre de la Longue Queue. Elle passa ensuite au commencement du XVIIIe siècle aux mains de différents propriétaires. Des de Lattre, seigneurs de Rombize, aux Lefebure, aux t'Kint, aux Happaert, aux Cellier de Vignières. A la fin du XVIIIe siècle, le domaine aboutit via une demoiselle Cellier aux Baesen puis au comte Eugène de Meeûs (1870) et enfin aux de Bosschaert (1885) pour finir dans les mains de Pierre de Caters le premier aviateur belge.

Ventes massives en forêt de Soignes

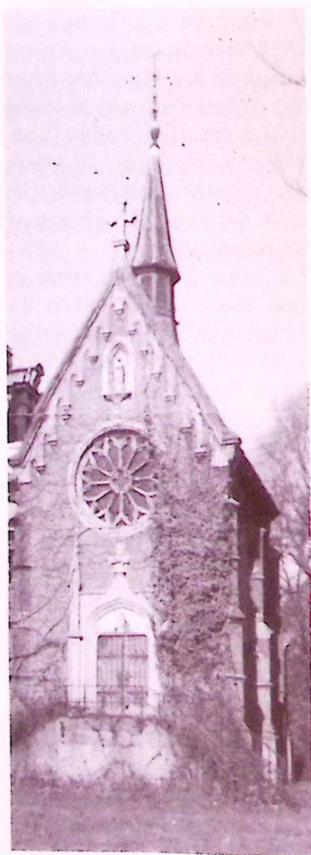
Dès 1831, lors des ventes massives de terrains de la forêt de Soignes par la Société Générale, Jacques-Joseph Stanislas Baesen réussit à acheter surtout les bois de La Ramée et des Mottes et des terrains bordant l'avenue Reine Astrid avec une partie du Bois Notre-Dame. Il faut dire qu'il était particulièrement bien placé pour le faire. Et de fait, il était «Garde général des bois de la Société Générale». Or, la forêt de

Soignes faisait partie depuis 1822 de la dotation du roi des Pays-Bas. Ce dernier en fit aussitôt apport à la Société Générale qu'il venait de créer. De domaine public, la forêt devenait la propriété privée de la première compagnie financière du pays. La Révolution belge (1830) allait déclencher la vente massive du capital foncier de la Société Générale. Et cela pour financer l'industrialisation du pays. Plus de 6500 hectares furent ainsi vendus à des particuliers de 1831 à 1836. En 1843, lorsque l'Etat racheta à la banque la forêt, il n'en restait plus que 4.386 ha, soit le tiers de sa superficie de 1822 (12.000 ha). Ainsi à La Hulpe par exemple, la forêt représentait encore en 1830 pas moins de 850 hectares (dont 380 dans le Triage du Ticton et 450 dans celui de la Longue Queue). Dix ans plus tard, il n'en reste que 242 ha. Parmi ceux qui acquièrent la forêt sur le sol lahulpois, il faut citer d'abord Ferdinand de Meeûs (le Gouverneur de la Société Générale) et J.J.S. Baesen, le Garde général des bois de la Société Générale. On n'est jamais si bien servi que par soi-même. A la même époque, le comte et futur marquis Maximilien de Bethune (1802-1884) devint propriétaire de tout le Triage de la Longue Queue au Nord de l'Argentine (253 hectares) et d'une partie du Triage du Ticton (78 hectares).



La Ferme Massol. Une ancienne sellerie classée dans le fond de la propriété.
(Photo : Josette Pirard)

Le cadastre de la province de Brabant indique que cette vente a eu lieu non pas en 1833 comme on le lit souvent mais en 1836. L'étang du Gris Moulin sera quant à lui racheté en 1839. Toujours est-il qu'en 1847, le domaine du marquis de Bethune fait 343 hectares. Une partie en constitue aujourd'hui le château de La Hulpe (226 hectares). Mais revenons à la Longue Queue. Ainsi en 1834, suite à ses acquisitions J.J.S. Baesen possède 172 hectares à La Hulpe et 24 hectares à Genval. En 1870, son domaine compte 193 hectares sur La Hulpe. Jacques-Joseph Stanislas Baesen épouse à Bruxelles en 1828 Marie Adélaïde de Cellier, fille du dernier



haut maître de la ville et de la franchise de La Hulpe. Mais aussi la fille du propriétaire de la seigneurie de la Longue Queue. De 1823 à 1843, Baesen est garde général d'un cantonnement, puis maître particulier de la première maîtrise des bois de la Société Générale. Il sera repris par l'Etat comme inspecteur des eaux et forêts de 1843 à 1852.

Déjà gros propriétaire à La Hulpe par les biens de sa femme, il possédait à La Hulpe les lieux-dits : Village, Fosse à Cottes, Ravins, Pré Quinze, Gris Moulin, Chaudron, Longue Queue, Champ des Mottes, Fond du Graine, les Nivelaines, Pré de Gaillemarde, Champ de la Ramée, Bois Notre-Dame, La Ramée, Gaillemarde.

La ferme de la Ramée appartenait à Nicolas Antoine Joseph Neve († 1840) avoué près de la cour d'appel de Bruxelles, époux de Thérèse Le Hardy de Beaulieu. En 1847, les possessions Neve à La Hulpe s'élevaient à 117 hectares et en 1866 à 64 hectares.

La mort de J.J.S. Baesen en 1868 et de Thérèse Neve en 1866 amena une nouvelle distribution des deux propriétés. Celle de la famille Neve

La chapelle. Une photo de 1985.
A cette époque la végétation n'a pas encore tout envahi.
(Photo : Josette Pirard)



fut peu à peu morcelée et finalement revendue à la famille de Meeûs. Comme les Baesen n'eurent pas d'enfant, ce sont leurs nièces et époux qui héritent. Ils vendent alors la propriété en 1870 au cinquième fils du comte Ferdinand de Meeûs († 1861), le comte Eugène de Meeûs (1834-1915).

Le comte Eugène de Meeûs (1834-1915) épousa Marie Charlotte-Célestine du Couëdic de Kergoaler (1843-1925) dont il aura d'ailleurs dix enfants. Il résidait ainsi en face d'un membre de sa famille, le baron Antoine Ferdinand Joseph de Roest d'Alkemade (1832-1909). Ce dernier avait racheté au marquis de Bethune en 1872 les 348 hectares qu'il possédait à La Hulpe (futur château Solvay). 348 hectares qui faisaient de lui un des dix plus gros propriétaires fonciers du Brabant wallon !

Eugène de Meeûs fut le huitième enfant et le cinquième fils de Ferdinand de Meeûs. Soit l'homme le plus puissant du royaume au XIXe siècle. Economiquement parlant du moins. Car Ferdinand de Meeûs fut de 1831 à 1861 gouverneur de la déjà toute puissante Société Générale. Il était l'homme au roi de devenir l'un des principaux actionnaires de la Société Gé-

nérale. En 1870, «le clan de Meeûs» possédait d'ailleurs 785 hectares à La Hulpe-Ophain et Waterloo. Eugène de Meeûs fut incontestablement le digne successeur de son père. Il est administrateur de biens ce qui veut dire gestionnaire de fortune. Il possède outre des terres à La Hulpe de nombreux biens fonciers à Bruxelles. Comme son père, il siège au Conseil d'administration de plusieurs sociétés ferroviaires, charbonnières et bancaires. Il est éligible au Sénat de 1878 à 1883, moment où il connaît l'apogée de sa carrière. Et qui dit éligibilité sénatoriale au XIXe siècle présuppose la fortune avec toute la considération dont elle entoure ceux qui la possèdent. Et d'ailleurs Eugène de Meeûs mène très gros train de vie. Si on analyse sa feuille d'impôts et plus particulièrement ce qu'on appelle dans le jargon fiscal du siècle précédent, «sa contribution personnelle» (C.P.), soit un impôt sur les signes extérieurs de richesse, on s'aperçoit qu'il déclarait plus qu'Ernest Solvay pourtant promoteur d'un véritable empire industriel.

Solvay déclarait par exemple en 1888, 1320 francs de contribution personnelle alors qu'Eugène de Meeûs déclarait 1786 francs en 1883. Il n'y avait dans le dernier quart du XIXe siècle que 23 personnes qui payaient une «C.P.» de plus de 2000 francs. Il s'agit du comte de Flandre, frère du roi (Philippe de Saxe Cobourg-Gotha), du prince Charles de Ligne et de huit membres de la noblesse belge, d'un négociant anversois, de deux industriels (Montéfiore Levi et Henri Rey) et de trois banquiers (Victor Allard, Léon Lambert et Jules Matthieu).

Mais revenons à Eugène de Meeûs. Avant 1870, il possède déjà à La

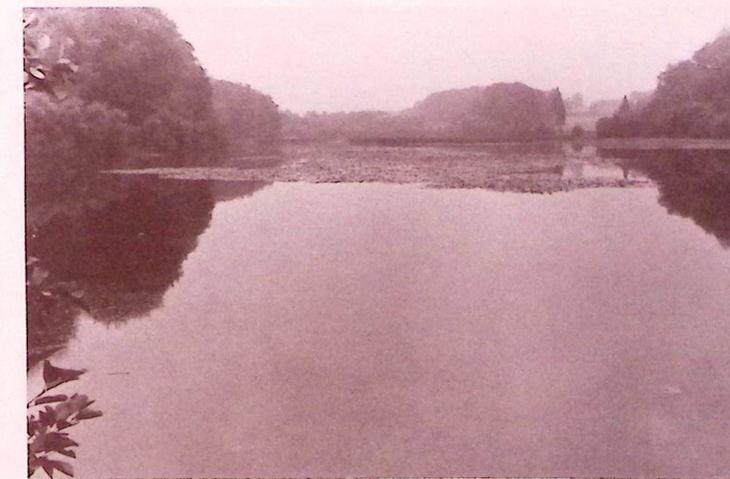
Hulpe 56 hectares de terre (et non 46 comme le renseigne erronément Emile Vandervelde dans sa célèbre monographie sur la commune de La Hulpe). Il achète en 1870 à la famille Baesen-de Cellier les 173 hectares qui constituent la propriété de la Longue Queue (les lieux-dits : Village, Longue Queue, Champ des Mottes, Fond du Graine, Champ de la Ramée, Bois Notre-Dame...). Après l'acquisition de la Longue Queue, Eugène de Meeûs possède donc 226 hectares à La Hulpe. On le retrouve en 1873 à la tête de 264 hectares sur La Hulpe. Soit 17% de la superficie communale. En 1878, il n'a plus que... 148 hectares.

Après l'acquisition de la Longue Queue en 1870, Eugène de Meeûs fait alors construire un nouveau château sur le flanc de la colline. Un château dit - de la Vallée - dans le style breton cher à son épouse. Il ne pourra en profiter longtemps car par suite d'un revers de fortune, il vend peu à peu ses possessions à La Hulpe. En 1882, il y possède encore 150 hectares. Il vendit le domaine vers 1885 au chevalier Charles Marie Joseph de Bosschaert (1813-1892). Il abandonne donc son château pour habiter la maison que sa soeur lui a fait construire dans le parc d'Argenteuil. Pour de Meeûs,

c'est la fin des vaches grasses. En 1890, il ne possède plus à La Hulpe que... 56 ares. Il meurt à Ixelles le 12 mars 1815.

Les étangs du Gris Moulin.
(photo : Roland Caussin)

«propriétaire à Anvers», ville où il était d'ailleurs né et où il possédait, ainsi qu'à Hemiksem de nombreux biens fonciers. Le chevalier de Bosschaert mène également grand train de vie. On le retrouve en 1883 avec une «C.P.» de 1092 francs. Le chevalier a donc acquis la propriété, augmentée de la ferme de la Ramée et de terrains s'étendant vers Ohain. En 1898, le domaine de la Longue Queue avait une contenance de 187 hectares. Le cadastre nous renseigne que la propriété faisait 188 hectares en 1927 pour 194 hectares en 1955 et 171 hectares en 1970. Le domaine passa par mariage des de Bosschaert aux de Caters.



Vendu au chevalier de Bosschaert

Les meilleures parts du domaine de la Longue Queue sont alors acquises par la famille de Bosschaert. Et plus précisément par le chevalier Charles Marie Joseph de Bosschaert. Un homme qui déclarait alors comme profession : «propriétaire à Anvers», ville où il était d'ailleurs né et où il possédait, ainsi qu'à Hemiksem de nombreux biens fonciers. Le chevalier de Bosschaert mène également grand train de vie. On le retrouve en 1883 avec une «C.P.» de 1092 francs. Le chevalier a donc acquis la propriété, augmentée de la ferme de la Ramée et de terrains s'étendant vers Ohain. En 1898, le domaine de la Longue Queue avait une contenance de 187 hectares. Le cadastre nous renseigne que la propriété faisait 188 hectares en 1927 pour 194 hectares en 1955 et 171 hectares en 1970. Le domaine passa par mariage des de Bosschaert aux de Caters.

La ferme de la Ramée à La Hulpe.
(photo : Willy Caussin)

de Caters de la Longue Queue

«Vous auriez dû vous appeler Pierre de Caters de la Longue Queue». «Sire, de Caters tout court me suffit». Telle fut la réponse du premier aviateur belge à la grivoise proposition du roi Léopold II. Il faut en effet savoir que le baron (à partir de 1901) Pierre de Caters (1875-1944), entra en possession du domaine de la Longue Queue après son mariage en 1900 avec la fille unique du chevalier Charles de Bosschaert-Weber de Treuenfels. Soit Charlotte Emilie Axeline Catherine de Bosschaert (1872-1960) qui avait hérité du domaine en 1893.

Cette dernière est bien connue des anciens de La Hulpe sous le nom de «la douairière de Bosschaert». L'ancien bourgmestre de La Hulpe, Pierre Rouelle (82 ans), se souvient avoir été enfant de chœur à la chapelle attenante au château. C'était juste après la Première Guerre mondiale. Un curé de la rue Gaston Bary, l'abbé Mille, qui avait exercé



une partie de son sacerdoce dans la Russie Impériale, y disait la messe tous les dimanche matin. Après l'office, la douairière invitait le curé et son enfant de chœur à prendre un verre au château. Durant la Seconde Guerre mondiale, le château fut occupé par les Allemands.

Sortir d'indivision

Selon Josette Pirard d'après des renseignements oraux d'habitants de La Hulpe : dans les années 46-

47, la fortune des de Caters ne comptait pas moins de 101 fermes disséminées dans toute la Belgique. Quoi qu'il en soit de l'union de la douairière de Bosschaert et du baron Pierre de Caters naquirent trois enfants : le baron Charles (1899-1989), Simone (1901-1979) qui épousa en 1921 le comte français Gilbert de la Motte Montgoubert (1887-1928), Renée (1904-) qui se maria avec le comte Paul de Brouckhoven de Bergeyck. A la mort de la douairière de Bosschaert, le domaine de la Longue Queue resta 23 ans en indivision (jusqu'en 1983).

Le partage du gâteau

En 1983, la famille sortit enfin d'indivision. Le baron Charles hérita de 32 hectares sur La Hulpe (Nivelaines, Bois Notre-Dame, Chemin du Bois des Dames, Fond du Graine). Il a reçu la Ferme des Loups à Longsart et la Ferme de la Motte. Outre ses possessions sur La Hulpe, Charles de Caters comptait encore 42 hectares sur Ohain (Hannonsart, rue du Printemps,

Le hameau campagnard (et résidentiel) de Gaillemarde à La Hulpe.
(photo : Willy Caussin)



Vallée aux Taureaux). Aujourd'hui, cette partie est en indivision entre les trois fils du baron (Alain, Guy et Philippe) et leur sœur Diane.

Les descendants du baron Charles de Caters sont d'ailleurs en train de lotir leurs terres. Au grand dam du dernier fermier de La Hulpe d'ailleurs. Ainsi à La Hulpe sur les 11 hectares du Bois Notre-Dame, 109 lots sont prévus (à gauche de l'avenue Reine Astrid en direction de Waterloo). De même une demande de lotissement vient d'être introduite concernant les possessions de la famille de Caters sur Ohain (rue du Printemps...).

De son côté, la comtesse de la Motte-Montgoubert a reçu le château proprement dit ainsi que l'étang du Gris Moulin, le grand marécage et «l'étang sans nom» (qui contenait l'ancien château). Soit 70 hectares qu'elle a revendus au promoteur Herpain.

Enfin, la troisième fille, la comtesse de Brouckhoven de Bergeyck a hérité de 72 hectares dont la ferme de la Ramée et la ferme moderne ainsi que des terres avoisinantes.

Une propriété aujourd'hui en sous-indivision entre les trois enfants de la famille.

Aujourd'hui l'avenir du château et du parc sont loin d'être assurés.

Le 15 novembre 1989 le promoteur Herpain signait devant un notaire d'Anvers l'acquisition des 70 hectares appartenant aux de la Motte Montgoubert. Coup de tonnerre six mois plus tard. Les Lahulpois apprenaient médusés les projets du promoteur concernant le château. On parla alors de le démolir et de construire deux immeubles de bureaux. Des immeubles à six niveaux qui s'élèveraient à plus de 20 mètres.

Le promoteur promettait d'entretenir le 16 hectares d'étangs et de remettre en état certains bâtiments annexes. Parmi ceux-ci les deux conciergeries (chaussée de Bruxelles et avenue Reine Astrid) et la ferme de la Longue Queue ou appelée aussi Ferme Massol. Il s'agit d'une ancienne sellerie classée tout comme une partie du domaine de Nysdam d'ailleurs (arrêté royal du

13 janvier 1977).

Depuis ce mois de mai 1990, les choses ont finalement peu évolué. Le projet de plan particulier d'aménagement (PPA) prévu pour la zone a été suspendu par le collège échevinal.

Le dernier épisode en date concerne l'avis émis par la Commission consultative d'aménagement du territoire (CCAT). Elle vient en tout cas de se prononcer (juin 92) pour l'implantation d'un bâtiment à l'endroit du château actuel avec interdiction de toucher aux massifs forestiers et limitation du nombre de mètres carrés constructibles.

Bref, on est retourné à la case départ. Ce qui fait qu'à l'heure actuelle (juin 1992) on ne sait toujours pas si le château sera finalement démolit ou restauré. Si les nouveaux immeubles de bureaux seront construits à l'emplacement du château ou plutôt à l'arrière de celui-ci dans un creux.

Autant d'inconnues qui planent sur le domaine et qui font le bonheur de l'oreillard brun, de la pipistrelle et du vespertillon à moustache. Soit trois des huit espèces de chauve-souris qui peuplent le domaine de la Longue Queue à La Hulpe.

(1) Josette Pirard Schoutteten a retracé toute l'histoire des diverses familles ayant possédé la Queue dans un document dactylographié non publié de 30 pages qu'elle eu l'amabilité de nous communiquer.



Château Manderley
(photo : Roland Caussin)

A Bruxelles...

Il bouge, il bouge le Muséum des Sciences naturelles...

par Dominique DETREVES

L'an 1814 ! La ville de Bruxelles ouvre, au Palais Nassau, un petit musée d'histoire naturelle, qui rassemble ce qui reste des collections de Charles de Lorraine et de l'Académie Thérésienne des Sciences et des Belles Lettres. Quelques années plus tard, l'Etat acquiert ces collections; d'autres viennent s'y ajouter, à tel point que, devenu trop exigu, le musée est transféré dans un ancien couvent, au Parc Léopold.

L'endroit est définitif : il est inauguré, en juillet 1891, en présence du roi Léopold II.

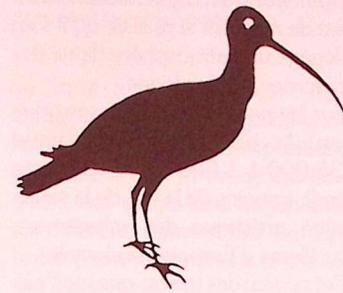
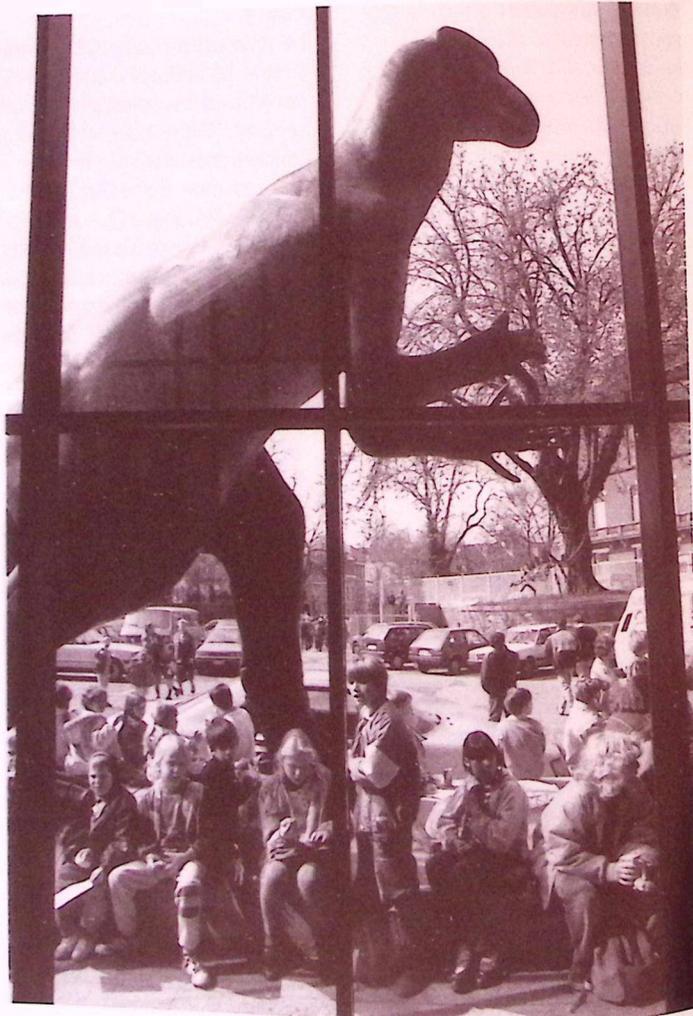
Avec le temps - comme bien souvent... - une extension s'avère nécessaire, mais... de situations difficiles à inextricables, finalement, l'institut, vieillot, victime d'un manque d'initiatives et d'imagination - les meilleurs remèdes pour sa sauvegarde - se détériore peu à peu. Le désastre se manifeste davantage dès 1945 : la poussière s'installe, les murs s'écroulent, les plafonds sont béants et... les salles se ferment...

Tout cela appartient heureusement à l'histoire ancienne. Car un vent nouveau se met à

Un des iguanodons s'élançant à l'entrée du Muséum.
(photo : Isabelle Bachy - IRScNB)

souffler au parc Léopold et, dès 1980, se dessine une amorce favorable. Il était grand temps, car une

seule salle était encore accessible au public, celle des fameux iguanodons, découverts à Bernissart en



La faune de Belgique.
(Document fourni par le Muséum)

1878, impressionnante et unique collection, au renom mondial et, par le fait même, très enviable !

Pour célébrer, en 1991, son centenaire, l'Institut a tenu le pari d'ouvrir toute large son information et... de laisser la modestie... aux oubliettes. Lors de l'inauguration, le ministre de tutelle, impressionné, conseille d'ailleurs, après avoir apprécié les transformations et curiosités nouvelles, de... «faire mousser, pour mieux faire connaître» ! Faire découvrir les nombreuses salles renouvelées, rafraîchies, des plus attrayantes quant à la présentation des choses à y voir et aux explications adéquatement disposées, plus huit salles ou attractions nouvelles, tout à fait spectaculaires, avec, chez certaines, ce côté mystérieux... dont les secrets se divulguent méthodiquement. N'en disons pas ici davantage pour laisser au visiteur le plaisir de «s'accrocher», ne souhaitant qu'à rester ou, mieux encore, qu'à revenir.

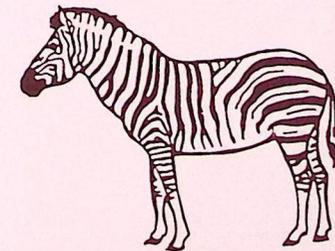
Afin de donner au maximum une impression de vie, plus rien n'est statique, que ce soit dans l'approche de l'information, la présentation des animaux dans leur milieu naturel - rivière, étang, bois, jardin, dune - rendu mouvant par un jeu étudié d'éclairage, par des effets de vitres concaves, par ceux encore de la perspective, ceci tout particuliè-

rement dans la galerie qui abrite la faune de Belgique, bien plus étoffée qu'on ne peut l'imaginer, qui comprend mammifères, oiseaux, reptiles, amphibiens, poissons...

La galerie qui regroupe les mammifères du monde entier est constituée de 20 vitrines où figurent 231 spécimens rares, communs ou disparus. Cette collection, nous a-t-il été assuré, est l'une des plus riches au monde.

La *salle des baleines* est, pour sa part, ... époustouflante... On y contourne 18 squelettes de cétacés, dont 4 de baleines, y compris celui du plus grand mammifère de tous les temps, c'est-à-dire le rorqual bleu, qui mesure non moins de 21,20 mètres.

En vue d'une bonne et agréable compréhension, l'aspect didactique y est proposé de manière originale. Qui plus est, pour permettre de vivre davantage cette atmosphère, une espèce de bathyscaphe, à deux pas de la salle, attend les visiteurs, invités à suivre la plongée d'un cachalot qui, dans des profondeurs abyssales, poursuit des calmars géants, sa proie favorite. Et encore, les... hublots ménageront l'observation d'un requin blanc qui passe à l'attaque; des animaux bioluminescents, et ... réserve d'autres émotions qui donneront aux océanographes en puissance, l'impression de vivre une expédition digne des plus beaux récits de Jules Verne.



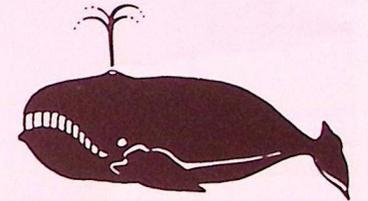
Les mammifères.
(Document fourni par le Muséum)

Surprenante est la *salle des insectes*, gratifiée, en l'occurrence, de nouvelles termitières «champignons», dont une, judicieusement placée dans les arbres. Cependant qu'une autre, la termitière «cathédrale» peut - ô suspense - s'ouvrir et révéler de la sorte la vie secrète des termites.

Tout le décor simule à merveille la savane tropicale...

Diapositives et commentaires complètent l'information, étonnante et intéressante à souhait.

L'incroyable diversité des insectes - ils peuvent être au nombre d'un million voire davantage - est offerte



Les baleines.
(Document fourni par le Muséum)

aux regards en un panorama complet, qui passe des minuscules insectes de terre à ces géants épineux que sont les phasmes arboricoles. De toute évidence, le regard s'illumine et l'on s'extasie face aux superbes vitrines de papillons qui éblouissent par la joliesse des formes et le chatoyement de leurs couleurs.

Les *invertébrés* occupent deux salles attrayantes, dont une est consacrée à plus de mille espèces de coquillages, exposés de manière originale et avec un souci réel d'esthétique. Leur présentation est, paraît-il, unique en son genre.

En outre, grâce à une cinquantaine de vitrines, un large tour d'horizon peut se faire sur le monde des unicellulaires, les vers, les mollusques, comme encore les récifs coralliens et les céphalopodes.

Bien entendu, les collections - et ceci fait partie du charme et de l'attraction du muséum - ne sont jamais définitives : les connaissances s'accroissent, du matériel nouveau est acquis, les goûts évoluent également et de nouvelles techniques sont toujours étudiées pour parfaire les présentations.

On quitte le monde animal, et ce sont alors les minéraux qui fascinent. Une quinzaine de vitrines, que complètent des panneaux muraux, con-

duisent aux matières extra-terrestres : roches lunaires et météorites, puis à la composition interne de notre planète. Ce sont ensuite des centaines de minéraux, superbement disposés dans un éventail de vitrines, des pierres précieuses, et un rassemblement d'anciens instruments de mesure, utilisés en minéralogie.

Mais le périple est loin d'être terminé. Bien des surprises attendent les visiteurs, petits et grands, insatiables de découvertes, telle la grotte

préhistorique, mystérieuse, modelée de manière si réaliste qu'il s'en dégage une atmosphère digne des cavernes de Dordogne.

Sur les parois, des dessins rappellent le bestiaire paléolithique (35.000 à 1.000 ans avant notre ère!), témoins de la vie, de la sensibilité artistique des « chasseurs-cueilleurs d'Europe occidentale ». Cet aperçu des trésors que recèle le Muséum est encore bien restreint. L'endroit n'a certes pas fini d'étonner, ni d'attiser la curiosité, puisque viennent encore tout récemment d'être inaugurées - après l'extraordinaire exposition de dinosaures, ces seigneurs antédiluviens qui hantèrent notre terre durant 165 millions d'années - d'autres nouveautés. Et pourquoi pas ?

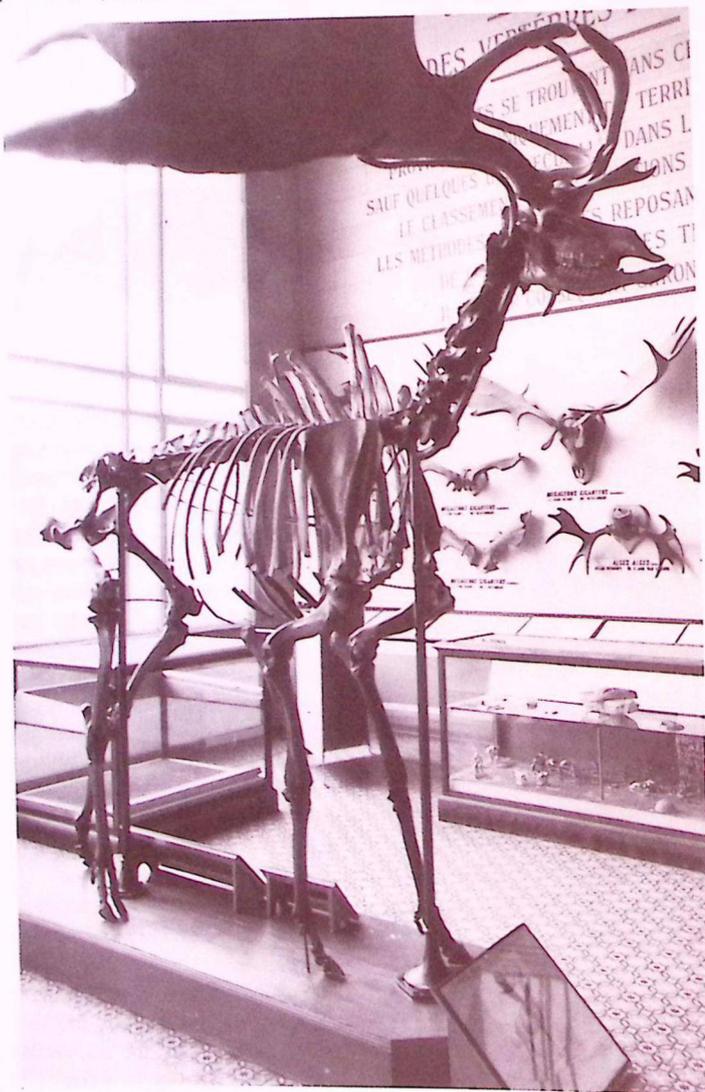
L'encouragement a été vif de voir revivre et s'animer, après une fameuse cure de rajeunissement, toutes ces salles qui recèlent tant de trésors.

Jusqu'au 15 juin dernier, pas moins de 342.748 entrées ont été enregistrées. Sans doute faut-il dire que les dinosaures y sont pour quelque chose... L'exposition est d'ailleurs prolongée jusqu'à fin décembre.

Quelques initiatives heureuses révèlent l'intérêt porté à tous les visiteurs, afin de stimuler toujours davantage leur goût pour la connaissance et de rendre leur périple plus agréable.

Ainsi, pour les aveugles et malvoyants notamment, une salle spéciale est aménagée, qui leur permet de se familiariser avec le monde des dinosaures et des fossiles, avec explications en écriture Braille. Sont installés : un système informatique

Ce spécimen de vertébrés réalisés - le grand cerf d'Irlande - donne une "petite idée" du gigantisme de ces animaux préhistoriques... Celui-ci a disparu à la fin de la dernière glaciation. (Document fourni par le Muséum)



Quelle famille... (Document fourni par le Muséum)

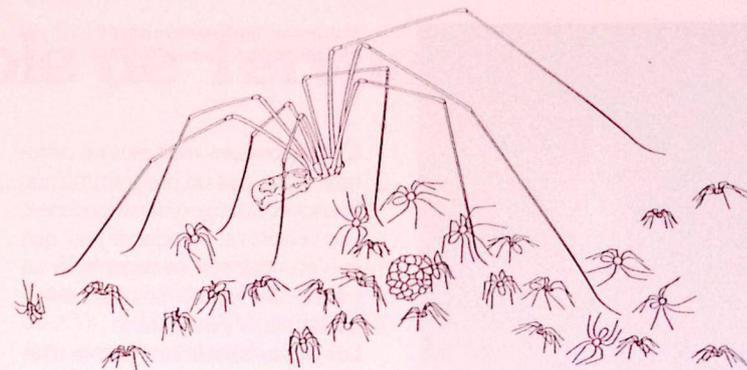
de questions-réponses, des enregistreurs-baladeurs qui dirigent les visiteurs à travers l'exposition, en totale liberté et en quatre langues; des animations organisées sur différents thèmes. Les visiteurs isolés peuvent bénéficier d'une visite guidée, etc.

Les nouvelles curiosités sont, certes, gage de succès...

En première mondiale, se situe un *iguanodon*... quadrupède. Une armature invisible, incrustée dans le squelette moulu, permet cette position de l'animal, assez peu connue, et le décor qui l'entoure évoque un paysage vieux de 135 millions d'années !

Un quatorzième dinosaure, l'*euoplocéphale*, robotisé, a trouvé bonne place à proximité du tyrannosaure et d'un ptéranodon, à l'envergure gigantesque. Il dépasse, en effet, les 10 mètres !

C'est fabuleux de passer ainsi du « tout grand » au « minuscule », en l'occurrence une vitrine de fourmis.



Elles sont plus de 7.500 espèces, et se classent parmi les plus évolués des insectes. Sont là présentées, les fourmis du genre «Atta», dites «parasol» ou «champignoniste». Voraces, elles peuvent effeuiller un arbre entier en une journée !

Un vivarium permet de découvrir toutes les activités aériennes et souterraines auxquelles elles se livrent et ainsi apprend-on l'origine de leur sumom. C'est tout bonnement fascinant...

Installé dans la salle des coquillages, le «Mur de Corail», animation audiovisuelle, est composé de 42 diapositives tout à fait inédites, qui détaillent l'origine des récifs coralliens, les curieux organismes

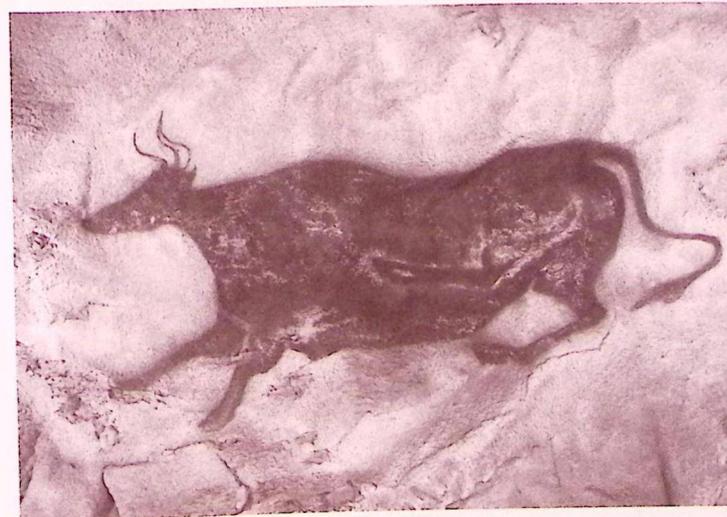
qui les construisent et ceux - tels les éponges, oursins, vers, mollusques, crabes, poissons multicolores - qui les habitent. C'est un réel hommage à la beauté, à la diversité de la vie, dont on sait à quel point, hélas !, elles sont menacées.

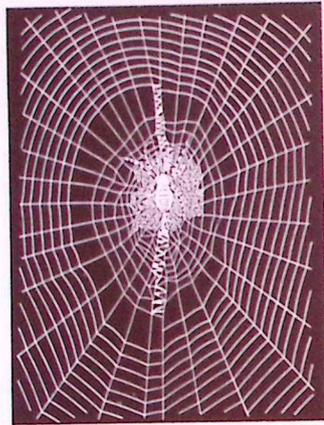
Quatre grands aquariums forment les premiers éléments d'une série «Aquaria», appelée à s'étendre encore.

On y admire : les limules, qui ressemblent à d'énormes crabes dont le corps serait terminé par un long aiguillon; le repaire d'étonnantes et toutes jolies écrevisses, au corps serti de tons rouge et brun; de gros escargots d'eau douce, dont on peut observer une foule de détails, grâce à des verres grossissants, installés sur les parois de l'aquarium; enfin, on attend encore, pour le dernier, que s'établisse l'équilibre entre les matières dissoutes et les micro-organismes, avant d'y placer les premiers coraux. L'évolution sera régulièrement suivie.

Et d'autres merveilles sont annoncées ! Surprenante et combien intéressante est l'exposition «Araignées et Cie».

Une des 13 reproductions choisies pour permettre à l'imagination... d'habiller les squelettes présents dans la salle voisine. Ici, célèbre représentation d'aurochs de la grotte de Lascaux. (Document fourni par le Muséum)

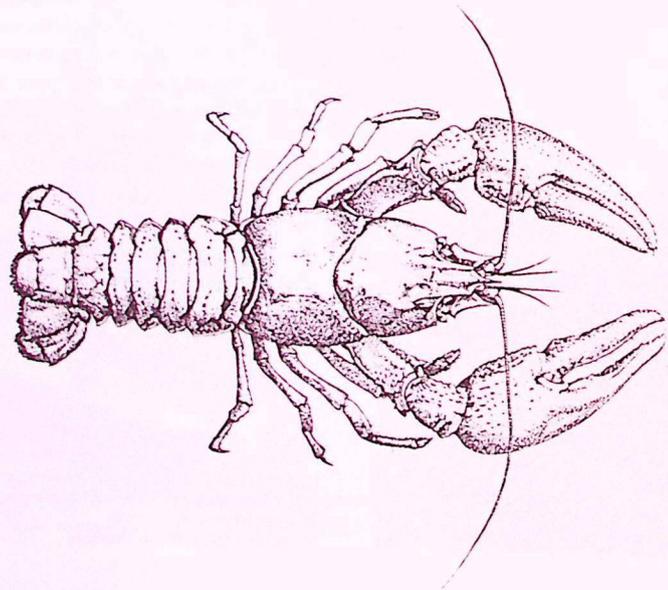




Les araignées se comptent parmi les 70.000 espèces de chélicérates connues jusqu'à présent, - dont les scorpions, les acariens, etc. Des schémas très élaborés dévoilent, entre autres, les merveilles d'architecture que sont les toiles tissées par les araignées.

Une multitude de détails sur les scorpions est présentée de manière assez originale !

Et bien que pas mal de ces chélicérates aient... mauvaise réputation, l'exposition en fait découvrir la biologie, la diversité du mode de vie et encore le rôle qu'ils assument dans la nature.



Jolie cette écrevisse ? Il faut aller la voir pour le croire.
(Document fourni par le Muséum)

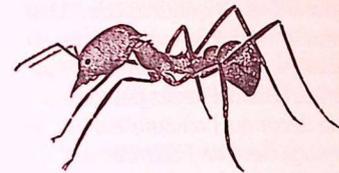
Mais encore quelle oeuvre d'art !
(Document fourni par le Muséum)

Ces réalisations multiples ne clôturent certes pas un programme que l'on souhaite toujours en mouvance. Les projets ne manquent pas, que l'on voudrait voir se concrétiser au travers des problèmes qui, inévitablement, s'y incrustent. Les jeunes bénéficient encore d'un vaste ensemble d'informations et d'animations : informathèque; ateliers nature; animations en sciences naturelles; visites guidées; boutique verte, laquelle livre des ouvrages, des brochures, des jeux, etc. Sans compter que la cafétéria apparaît comme une halte bienvenue, qui permet de se désaltérer.

Sans doute est-on loin d'imaginer le nombre d'heures quotidiennement prestées par un personnel qualifié, pour la sécurité, la surveillance, l'entretien de cet immense vaisseau et de tout ce qu'il abrite.

A titre d'exemple, un certain degré d'hygrométrie doit être scrupuleusement observé afin de ne pas nuire à la bonne conservation du bestiaire. Une fourrure ou une peau

trop sèche... craquent qu'il faut ensuite recoudre... Autant donc éviter ce genre d'accident, néfaste surtout pour les animaux rares, en voie de disparition ou même disparus. Certaines fourrures réclament des soins périodiques : shampoing très doux, petites teintures aux pigments naturels quand le poil devient trop terne... Quelques jets d'air sont alors soufflés de manière à rendre au pelage de l'animal tout son volume...



La fourmi parasol.
(Document fourni par le Muséum)

Le Muséum est ouvert chaque jour, sauf le lundi, de 9 h 30 à 16 h 45. Deux entrées y donnent accès : chaussée de Wavre, 260 et rue Vautier, 29 à 1040 Bruxelles. Les appels téléphoniques peuvent être donnés au 02/646.44.66 ou au 02/648.04.75. Et, à l'intention des personnes qui désirent obtenir des renseignements généraux, une ligne d'information leur répond 24 heures sur 24. Son numéro : 02/627 42 38.

L'école de Tervueren

par Maurice DESSART

«... Vueren est un endroit pittoresque et très salubre...»
Traduction libre de l'italien François Guichardini, écrivain-voyageur, fin du XVe, milieu du XVIe siècle. A laissé une «Description de tout le Pays-Bas», très documentée.

Dès son époque, ce grand voyageur avait été frappé par la situation et l'environnement de cette localité des environs de Bruxelles. A son moment, Tervueren était encore le village au milieu des bois, habité par quelques bûcherons et cultivateurs. C'est sa situation même qui devait au cours des âges lui valoir de devenir une résidence princière, indépendamment du fait que la légende veut que Saint-Hubert y soit décédé en l'an 767. La sacristie de l'église Saint-Jean l'Évangéliste conserve un cor en

ivoire que la tradition attribue au saint. Des maisons seigneuriales y virent le jour dès le XVIe siècle. Elles furent modernisées par Charles de Lorraine, puis démolies. Léopold II conçut les palais (parfois dénommés l'Orangerie) qui abritent, entr'autres, le Musée de l'Afrique centrale. La seconde partie du XIXe siècle, celle en France des Corot, Daubigny, Dupré, Courbet, Monet et bien d'autres, devait avoir dans le domaine de la peinture artistique une influence décisive, ainsi qu'une répercussion en Belgique, laquelle allait se concrétiser, notamment,

par ce que l'on s'est plu à dénommer «l'Ecole de Tervueren».

Les origines de cette appellation sont controversées. Pour les uns, c'est un critique d'art qui eut ses moments de célébrité, Thoré Burger, qui en serait l'initiateur; pour d'autres ce serait l'un des peintres, Jules Raeymaekers, à Tervueren pour la beauté de l'endroit et la santé de sa mère (dès 1864) la créa pour des raisons pratiques.

Voici ce que l'on rapporte à ce sujet. : "... à la nuit tombée, quand les yeux du corps n'y voient plus et que s'ouvrent sur le rêve intérieur les yeux de l'esprit, tous, et ils étaient quatre, H. Boulenger, J. Th. Coosemans, A. Asselbergs et J. Raeymaekers, se réunissaient autour d'une table de cabaret («Au Renard»; il a subsisté jusqu'il y a 3 ans, à proximité de la place, sous le nom «Le Cercle», «De Cirkel», démolie). Dans la fumée des pipes et durant de longues heures, ils divaguaient en des causeries extasiées sur les paysages qu'ils avaient rapportés en eux et qu'ils se proposaient de fixer sur leurs toiles. Mais la dénomination n'était pas trouvée et elle fut plutôt la suite d'une plaisanterie que le résultat de longs



Hippolyte Boulenger "La Messe de Saint-Hubert".
(Document A.C.L.)

A. Asselbergs.
(Musées royaux des Beaux-Arts de
Bruxelles - cliché A.C.L.)

raisonnements. Ils devisaient certain soir, comme d'habitude, au «Renard». De quoi parlaient-ils? De la liberté dans l'art, des torts de la convention en peinture, du rendu de l'objectivité, de la difficulté de former des élèves, etc.

Soudain, Raeymaekers : «Rappelez-vous mes amis qu'il importe que nous disions de qui nous sommes élèves, si nous voulons exposer au prochain salon».

«Singulière idée, reprit un autre, de vouloir nous cataloguer sous une forme qui n'existe pas»; on reprit : «mais c'est très sérieux cela».

J. Raeymaekers se levant : «ma foi, je vais proclamer que je suis élève de l'Ecole de Tervueren», et les quatre amis de rire à cette boutade. Tous avaient oublié cet incident, lorsque H. Boulenger présenta ses tableaux à l'exposition sous les auspices de "l'Ecole de Tervueren"; toujours tenaillé par des impératifs d'argent, il voulait que ses peintures fussent acceptées.

On fit des gorges chaudes. Quoi, il y avait une école de Paysagistes dans ce coin du Brabant, et une école ignorée ! Les journaux de l'époque citèrent quatre noms (voir plus haut) comme étant ceux qui y



résidèrent de façon continue entre 1866 et 71. L'élan était donné.

Retraçons l'atmosphère artistique d'époque. Le moment était à la vogue des «écoles» de peinture artistique. La France eut Barbizon (Monet, «Impression au soleil levant», 1868) et autres.

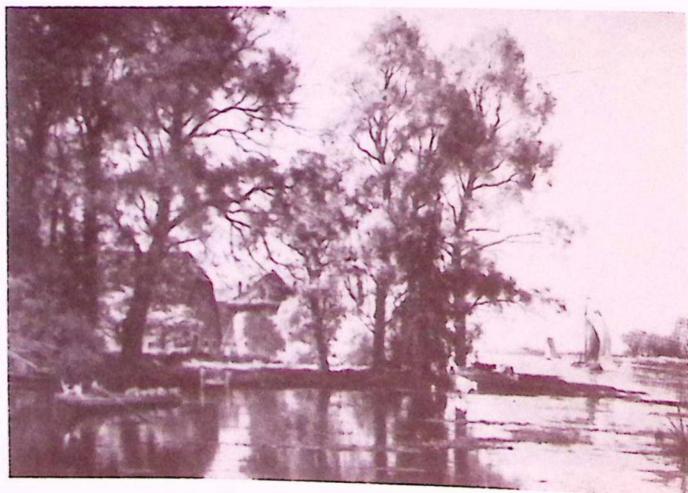
La Belgique aura Termonde, Laethem-Saint-Martin, notamment. L'Ecole de Tervueren devait faire florès et attirer des adeptes nombreux. Ce sera "l'Ecole des Paysagistes de Tervueren" dont le rayonnement sera perceptible à travers le monde. La plupart des grands musées se flattent d'accrocher à leurs cimaises des oeuvres de

ses représentants.

En France, "l'Impressionnisme" est bien connu. Le Royaume-Uni participa d'ailleurs à ce mouvement et plusieurs de ses artistes plantèrent leur chevalet en notre pays. Epoque de floraison pour l'art pictural, si l'on veut, suivi partout en Europe et, même aux Etats-Unis.

En Brabant, le petit village de Tervueren, avec son ancien château seigneurial, son parc grandiose taillé dans la superbe forêt de Soignes, sa chapelle de Saint-Hubert édifée au milieu de la haute futaie, ses haras royaux (de ce temps) avoisinant tout cela, paraissait prédestiné pour attirer ceux qui maniaient le pinceau. Situé à dix kilomètres de Bruxelles, il était célèbre grâce à ses promenades de caractères variés, ses auberges hospitalières et ses guinguettes, parmi les habitants de la capitale. Le choix fait par les paysagistes pour y établir le siège d'une Ecole célèbre est-il étonnant ? Non, lorsque l'on connaît l'endroit; en tout temps, il séduisit les peintres admirateurs de la nature, tels Th. Fourmois, A. de Knyff, Ed. Huberti, et d'autres qui y séjournèrent avant ceux de l'Ecole proprement dite.

Edmond De Schampheler
(Musées royaux des Beaux-Arts de
Bruxelles - cliché A.C.L.)



Jules Montigny
(Musée Royal des Beaux-Arts de Bruxelles
- Cliché A.C.L.)

De cet ensemble d'art émerge une impression générale : le goût des grands espaces bornés, encadrés ou embellis par les particularités locales que l'exécutant a voulu mettre en valeur, tendance qui, depuis, a été souvent reprise. Un tableau est caractéristique du fait, «La vallée Josaphat», à Schaerbeek (1864), oeuvre de celui qui est considéré comme le chef de file, Hippolyte Boulenger (il y sera revenu).

Il y a beaucoup à dire à propos de "l'Ecole de peinture (ou des paysagistes) de Tervueren", le sujet est vaste et fort étoffé. Ceux qui en relèvent peuvent présenter des points de ressemblance, mais chacun d'entre eux s'est fait une personnalité distincte. Détaillons un peu quelques-unes de ses composantes.

Joseph Coosemans, titulaire d'études classiques poussées, qui occupa, notamment, le poste de directeur des messageries publiques de Tervueren à Bruxelles, peintre par inclination; sa tendance fut qualifiée "d'art d'une grandeur



presqu'épique". Comme chacun sait, dans le domaine de l'art, les opinions sont souvent subjectives... Cet artiste se distingue surtout par des paysages d'une grande luminosité.

Une anecdote subsiste à son sujet. De par sa position, il permit à H. Boulenger (toujours désargenté) l'usage gratuit de ses voitures au moyen d'une autorisation autographe que ce dernier devait exhiber... On peut l'admirer dans de nombreux musées belges ainsi qu'à l'étranger. D'autres noms, dont certains se spécialisèrent dans la reproduction de la faune locale (bo-

vine, ovine) : Charles Tscheggeny, François Duyck, Jules Montigny, Joseph Quinaux, etc... Par après devaient surgir des noms, qui, s'ils ne résidèrent pas toujours en la localité, y furent de passage, tels Paul Leduc, Alfred Verwée, Artan (ces deux derniers connus, surtout, comme peintres du littoral belge); des dizaines de noms pourraient être cités ici. On a adjoint à l'Ecole de Tervueren des peintres, nombreux, qui évoluèrent en son environnement, tel Vossem, Duysburg, voire Zaventem, Dieghem ou le haut de Laeken (Eug. Laermans, «La ferme d'Ossegem»); il y avait là question de tendance et de groupement, d'époque.

Voyons succinctement comment se concrétisaient certains de ces talents.

Pour Alphonse Asselbergs, c'est la minutie, le souci du détail, qui revêtent une importance capitale; il craint de ne pas avoir tout dit. Jules Raeymaekers, ses figures de plein air aux traits marqués. Jules Montigny et ses animaux de musculature affirmée. Edmond De

Joseph Coosemans
(Musée Royal des Beaux-Arts de Bruxelles
- Cliché A.C.L.)



Schampheler qui fit montre d'un certain talent novateur, par une schématisation peut-être un peu lourde. *Leduc*, *Verwée*, *Artan*, qui se spécialisèrent, mais possédèrent tous une originalité propre (*Leduc* : "l'Arrachage des betteraves"). S'attacher à déterminer tous ces talents constituerait l'élaboration d'un traité de volume important.

C'est l'étude de la personnalité de celui qui a été considéré comme le chef de cette Ecole, qui explique, en grande partie, ses caractères : observation, souci du détail, emploi de couleurs parfois légèrement forcées, goût pour l'espace; tout cela,



nullement exhaustif. En somme, ce qui distingue une nature souvent contrainte à un travail intensif, aux soucis de l'existence (dont elle a le goût de s'éloigner, d'où les grands espaces), qui veut pourvoir à tout (teintes parfois légèrement accentuées et destinées à faire ressortir un point d'intérêt), tous éléments qui ont concourus au grand talent d'*Hippolyte Boulenger*. Avant de le décrire de façon plus détaillée plus loin, disons qu'un tableau illustre cette façon de voir de façon saisissante : «La vallée de Josaphat», considéré par d'aucuns comme son chef d'oeuvre: on y retrouve toutes les particularités citées. Sous quelle forme s'est présenté ce très grand talent ? Comme souvent dans le domaine de l'art, elle fut très tourmentée (1837-1874); l'art ne pourrait-il s'épanouir que dans la souffrance ? Né à Tournai d'une mère française, il passe son enfance et son adolescence à Paris. D'origines modestes, orphelin très jeune, soumis aux dures réalités de l'existence, il a la nostalgie du pays natal qu'il regagnera en se fixant à Bruxelles (1858). Bien que s'intéressant déjà depuis quelques années au dessin, il y exercera divers métiers, tout en fréquentant l'Académie. Egalement, il s'engage en tant que peintre-décorateur, et cette situation le met sur la piste d'autres travaux plus ou moins lucratifs et moins pénibles : dessiner des modèles de dentelles, d'éventails, composer des scènes religieuses, peindre des stations de chemins de croix. Fixé à Bruxelles, il parcourt les campagnes brabançonnaises, principalement Tervueren où il se lie avec les artistes déjà sur place (voir plus haut). A ces moments, il mène une vie misérable. Sa demeure - une petite mansarde - était située place du Grand Sablon. Un jour il se trouve être malade. Nul ne s'occupe de lui. Le typhus se déclare. Echappera-t-il à la mort ? Enfin, ne l'apercevant plus, quelques amis s'inquiètent, se rendent chez lui, le trouvent en convalescence, mais sur le point de mourir d'inanition : il n'avait bu ni mangé depuis vingt-quatre heures ! Emus de tant de misère, ils se cotisent. Peu fortunés eux-mêmes, ils parviennent à réunir cinquante centimes. L'un se hâte de chercher du pain, pendant que les autres maintiennent le malade qui, en chemise, à moitié nu, s'était accroché, comme fou, à la fenêtre-ta-

Hippolyte Boulenger : "L'Arbre".
(Musée des Beaux-Arts de Tournai.)

rière de la mansarde. Et quand celui qui avait couru chez le boulanger revint, on assista à une scène encore plus navrante : le jeune peintre essaya de sourire, de chanter et de danser pour exprimer son bonheur...

A quelques semaines de là, il reprit ses pinceaux et alla peindre aux environs de Bruxelles, notamment au hameau de Vleurgat, sous Uccle (voir au sujet de ce lieu-dit : *Le Folklore brabançon*, n° 268 de décembre 1990, p. 357), à Auderghem, à Ruysbroeck. Etait-il moins misérable ? Il payait dans de modestes hôtelleries son écot, et les nombreuses consommations alcooliques qu'il avait coutume de boire, en tableaux et en enseignes. C'est vers ce temps - 1863 - qu'il se lia d'amitié avec Camille Van Camp, dont il fit le portrait, lequel était épris autant que lui de la peinture de plein air, qui connaissait Tervueren et en parlait avec enthousiasme. Ils convinrent de s'y fixer; sous cet aspect Van Camp relève également de l'Ecole. Boulenger s'y lia de façon particulière avec J. Montigny l'un des «animaliers» du groupe. Mais le chef futur de l'Ecole de Tervueren était un bohème incorrigible, aimant la



emprunteur autant par nécessité que par dédain, s'adjudgea la moitié de la garde-robe de J. Raeymaekers, ils avaient décidé d'aller peindre à Genck, en logeant au cabaret «La Cloche»; ce dernier trouva cela tout naturel ! En une autre occasion, il se rapprocha à Tervueren de Joseph Coosemans dans le but unique d'obtenir de lui un tube de couleur qui lui manquait... Tout cela et d'autres petits faits pour arriver à peindre et exprimer son talent.

Un contemporain qui a pu les observer s'exprime ainsi au sujet du groupe d'artistes : «... On les voyait de bonne heure le matin quittant la petite place de la localité (Tervueren), sortant de leur logement, le chevalet sur le dos ou à la main, bissac au côté; d'abord réunis selon leur propre choix ils s'éparpillaient dans les campagnes vers Vossem, Duysburg et autres villages de l'environnement, cherchant le point qui les retiendraient, différent de celui des autres, ayant soin de se séparer...»

Pour H. Boulenger, et sur les conseils du chevalier Alfred de Knyff (un autre peintre, celui-ci oeuvrant parfois en France), c'était la voie suivie par les paysagistes français, tendances augmentées d'une obstination rare et d'un talent transcendant conduit par ses particularités propres.

En 1863, au moment de son premier établissement à Tervueren, le peintre est tracé comme suit par G. Verdavainne, journaliste et critique d'art : «... il a alors 26 ans. Petit, trapu, large d'épaules, il semble constitué pour braver les fatigues, se rire de la souffrance et supporter bien le poids de la vie. La chevelure épaisse, le front large, le nez droit, la moustache abondante, les favoris clairsemés, l'oreille finement

Hippolyte Boulenger : "L'Inondation".
(Cliché A.C.L.)

A. Asselbergs
(Musée des Beaux-Arts de Courtrai - Cliché
A.C.L.)

ourlée, les yeux noirs, il montrait à la fois le visage d'un lutteur enflammé des outrances de la jeunesse et un masque spirituel et railleur; l'un de ses yeux biglait, louchait, et parfois après une accablante journée de travail, les objets se brouillaient, les branches des arbres étaient soudées à leur tronc, il confondait les essences, riant de cela dès que la fatigue venait à disparaître reprenant palette et pinceaux pour rectifier. A l'occasion d'un court séjour à Paris (1867), son art est remarqué et obtient les plus grands éloges.

Ce qui peut paraître déconcertant, mais ne lui est pas particulier, c'est la variété de la touche dans l'ensemble de son oeuvre. Autre fait à noter, au relevé des signatures des maîtres brabançons sorti début des années 30 (et devenu une rareté bibliophilique), on lui en indique cinq, deux abrégées et trois représentant son nom dont le prénom est altéré, en deux occasions (ceci pour rassurer certains détenteurs...). Et pour lui aussi la vie suit son cours. Il rêvait d'unir sa vie à celle d'une compagne dévouée, capable de concevoir ses aspirations esthétiques. Une occasion se présenta en un général retraité de l'armée belge M.P.S. Du Pré qui vint habiter Tervueren avec sa fille.

H. Boulenger se rapprocha du couple, assez mal vu par le père qui ne voyait pas bien l'union de sa fille avec un bohème toujours désargenté. Ici se place l'unique chance de sa vie; il parvint à placer un contrat avec les frères Vander Donckt, marchands de tableaux à Bruxelles : ils lui achèteraient ses toiles à 400 francs l'unité, étant entendu qu'ils lui en prendraient un certain nombre par an, et qu'il



travaillerait exclusivement à leur profit (N.D.A. rien de neuf sous le soleil...). Et en 1869, il épousa Florentine Léonie Du Pré. Ce mariage tint tant bien que mal émaillé par les déplacements de l'artiste et ses fantaisies caractérielles. Chose singulière, son caractère s'aigrit au moment auquel sa carrière prit de l'ampleur.

Ses contemporains racontent que dès lors il ne supporta plus les autres paysagistes, qu'il jaloua leurs mérites et qu'il poussa la vanité jusqu'à faire accroire qu'il gagnait, bon an mal an, vingt mille francs (N.D.A. somme fort élevée pour l'époque). Il n'en demeure pas moins qu'à dater de ces moments sur son chevalet se succèdent maints chefs-d'oeuvre.

Il était allé habiter momentanément Zaventem, après son mariage. En 1870, une maison confortable étant devenue vacante à Tervueren, il retourna en cet endroit par lequel il se sentait le plus concerné.

Le Salon de Bruxelles de 1872 marqua la consécration officielle de son talent. On y vit trois de ses grandes toiles : «L'Allée des Charmes», médaille d'or; «Les Rochers de Falmagne» et une «Vue d'Auderghem». Dans son exposé,

le jury se plut à constater que l'artiste se trouvait «décidément» placé à la tête de l'Ecole belge de paysage. D'autres, peut-être plus perspicaces, augurèrent que son initiative, en toutes directions, donnerait une impulsion nouvelle au genre.

«... sa vision s'était affinée; la rudesse un peu verte de ses premières toiles avait fait place à des délicatesses charmantes. Il avait marié l'harmonie du coloris aux finesses des valeurs. Ses tons étaient devenus transparents, veloutés et nacrés. Martelées dans des pâtes claires, lumineuses, émaillées, dénotant une compréhension personnelle du paysage; le tout promettant une moisson d'oeuvres merveilleuse, au nombre desquelles on peut compter : «Vue de Boitsfort», «L'inondation», «La Sablonnière», «La Messe de Saint-Hubert»; ceci après avoir déjà donné «Lisière de bois», «Mare aux cochons», «Matinée d'automne», «Moutons au coin du bois», «Approche de l'orage», «Printemps à Boitsfort», «Verger à la tombée du jour», «Temps gris», «La Vallée», «Moulin à Vleurgat», «Coupe à La Hulpe», etc; son catalogue est extrêmement fourni. Outre l'étranger, ses oeuvres se retrouvent aux cimaises des principaux musées

belges (aussi, musée d'Ixelles, musée Charlier et autres)...»

Il a possédé le don, rare, de dépasser les limites d'un certain régionalisme, donnant une vision des choses, universelle. Il a été dit que le maître aimait aux environs de Tervueren «des motifs exclusivement rustiques», mais «en ne se rapprochant d'aucun site de convention pittoresque», parvenant à leur adjoindre les exhalaisons les plus suggestives.

L'on pourrait légitimement se demander comment la chose est possible lorsque l'on sait que, par exemple, il définissait l'un de ses sujets comme suit : «... m'attire un champ labouré qu'aux premières lueurs du jour un paysan herse, conduisant un attelage de boeufs, homme et bêtes sombres repossoirs par rapport aux clartés matinales et aux arbres dont le feuillage léger estampe les lactescences du ciel». Spectacle de la nature devenu admirable par l'exactitude de l'impression rendue, la suavité du sentiment poétique et l'exécution large, magistrale ! Langage de très grand artiste ponctué par une «patte» démonstrative.

Pour revenir à "l'Ecole de Tervueren" en général, disons qu'on lui a rattaché nombre de peintres qui n'ont fait que passer en la localité ou qui se sont inspirés de son esprit. Dans cet ordre d'idées l'on peut citer Frans Courtens, Jan Stobbaerts, Edouard Huberti, Louise Héger, Joseph Quinaux et bien d'autres.

Détaillons quelque peu l'une des toiles les plus connues, «La Vallée de Josaphat» (1864). Pour ceux qui connaissent le site, ils constateront que l'architecte-paysagiste Edmond Galoppin, en 1902, a respecté parfaitement la topographie de

Hippolyte Boulenger
(Musée des Beaux-Arts de Gand - Cliché
A.C.L.)

l'endroit. On voit distinctement dans la vallée, surplombée à droite par une belle rangée d'arbres (que l'on a toujours reconstituée), le ruisseau (petit affluent du Maelbeek) longé par un chemin de terre menant à une ancienne ferme, transformée en propriété de plaisance (propriété Martha); à observer attentivement le port et le feuillage de ces arbres, on y découvrira des particularités de formes et de teintes du plus heureux effet.

Et concernant le maître, les détails ne manquent pas... Apprenons à le connaître plus ou moins bien... Durant sa première période, il avait découvert quelques personnes qui voulaient (!) de ses toiles. Un tailleur reçut un don («Vue de Dinant») en échange d'un pantalon. Il donna des tableaux pour 30 francs (de l'époque, mais enfin...). Lorsque quelqu'un lui proposait une place pour une audition musicale, il acceptait l'échange... Sans citer aucun nom, les amateurs d'art se rappelleront qu'il n'y a peintre (décédé depuis) un bon peintre régional agissait de même... Rien de neuf sous le soleil... Mêmes acteurs, mêmes déroulements...

Cependant la santé d'H. Boulenger

était minée. Ses yeux s'étaient affaiblis. Il essaya de travailler encore et de peindre, la vue protégée par des lunettes. Mais les tortures morales et les souffrances matérielles qu'il avait subies antérieurement, ajoutées aux excès de boissons dont il était coutumier, engendrèrent chez lui une maladie nerveuse, des crises intermittentes. Ces dernières devinrent plus nombreuses. Sa maladie s'aggrava; on l'envoya à Ems (station thermale en Allemagne). Mais un mois plus tard, on le ramena à Bruxelles, à l'Hôtel du Grand Miroir, dans un piteux état, incapable de regagner Tervueren. Ce fut désormais une succession de crises épileptiformes, navrantes, durant lesquelles le malade parlait de son art. Le samedi 4 juillet 1874 Hippolyte Boulenger mourut à 37 ans. Son inhumation provisoire eut lieu au cimetière de l'Est (actuel Quartier Nord-Est) dont, à la désaffectation, il fut transféré au nouveau (pour l'époque) cimetière de Schaerbeek (à proximité du parc Josaphat, également désaffecté pour Bruxelles).

Le monde belge de l'art perdait un artiste qui, en sa spécialité, fut un guide important.



Prestigieuses demeures du Brabant (6) :

Le Jardin Botanique de Bruxelles

par Josée GEORIS

Notre série d'évocations des prestigieuses demeures du Brabant se poursuit par la présentation, à nouveau, d'une bâtisse imposante et originale s'il en est : *le Botanique*.

Cet édifice présente une architecture néo-classique, très bien conservée. L'intérieur du bâtiment a été complètement renouvelé pour accueillir le Centre culturel de la Communauté française Wallonie-Bruxelles. Un auditorium, une salle de cinéma, de théâtre et d'expositions y ont été aménagés.

Le Botanique : un joyau de l'art

Cette belle cité de verre et de fer, cette île de verdure, ce temple d'une autre sorte de culture, cette profusion de belles statues, ne veulent pas perdre la mémoire du passé.



Ces statues ont été installées entre 1895 et 1900. Époque des Constantin Meunier, Pierre-Jean Braecke, Victor Rousseau, Julien Dillens, Victor De Haen et Charles Samuel.

Pour ces princes de la sculpture belge de la fin du XIXe siècle, seul, le regard du moment présent comptait. Certaines statues du Botanique, qu'elles soient de pierre ou de bronze, donnent une illusion subtile du sujet présenté : d'autres n'évoquent pas particulièrement la quiétude ! Quelques-unes veulent nous persuader qu'elles ont leur mystère !

Précisément, si le Botanique a des secrets, c'est qu'il a une âme.

Historique du Botanique

Vu son emplacement, nous évoquerons brièvement l'histoire de la

Porte de Schaerbeek. Celle-ci, tout comme d'autres portes, contrôlait l'entrée des marchandises venant des faubourgs vers le centre de la ville. Un peu plus bas que la Porte de Schaerbeek se trouvait la Porte primitive; elle fut édifée à l'époque de la construction de la deuxième enceinte de la ville (1357-1383). Elle se nommait aussi Porte de Cologne, car elle s'ouvrait sur le vieux chemin qui conduisait par Louvain et Maastricht à Cologne. C'est par là, qu'au XVIIIe siècle encore, la malle-poste ou la diligence de Louvain faisait son entrée, d'où le nom de la rue de la Poste donnée à la rue qui communiquait directement avec l'ancienne Porte de Schaerbeek. Cette première porte fut démolie, en même temps que les autres portes de la ville, vers 1785. Sous le régime hollandais, en 1827, on construisit sur l'emplacement désigné encore aujourd'hui sous le nom de Porte de Schaerbeek une nouvelle porte, composée d'une grille et de deux aubettes carrées. Elles servirent jusqu'en 1860, à la perception de l'octroi.

Les anciennes portes d'Anderlecht, par exemple, furent également remplacées par des pavillons de l'octroi, de style néo-classique, destinés à la perception des taxes. Celles-ci furent supprimées par Frère-Orban en 1860. Ouvrons une parenthèse pour signaler qu'un des

L'imposante rotonde et son dôme majestueux, aux proportions parfaites, sont soutenus par de belles colonnes.
(Photo : J. Georis)

L'architecture néo-classique, très sobre, laisse pénétrer généreusement la lumière. L'on a su tirer parti, du point de vue culturel, d'une si grande et belle surface.
(Photo : J. Georis)

deux pavillons de la Porte d'Anderlecht contient le Musée des Egouts. Musée qui commence à être bien connu : il le mérite (voir Brabant Tourisme, n° 1 de mars 1990).

Choix judicieux de l'emplacement du Jardin Botanique

Le boulevard Botanique, tout comme le boulevard Poincaré, fut construit à l'emplacement des remparts de la seconde enceinte datant du XIVe siècle, dont la démolition fut ordonnée par Napoléon, en 1810, pour des raisons stratégiques.

À l'origine, la rue Royale n'allait que jusqu'au Parc de Bruxelles et était bordée de belles maisons dues à l'architecte Guimard. Ce n'est qu'en 1822 qu'elle fut prolongée jusqu'au Zavelberg (actuelle église Sainte-Marie).

La forte dénivellation du lieu est due aux anciens fossés de la défense de la ville. Les charrettes à chevaux qui remontaient cette forte pente, étaient attendues par des



Photo prise de l'intérieur du bâtiment. Ce temple de l'art fait honneur au fer et au verre. L'unité des lignes n'engendre pourtant pas la monotonie !
(Photo : J. Georis)



«stoempers» qui les poussaient en haut de la côte.

Le premier Jardin Botanique fut aménagé en 1797, dans les jardins de l'ancienne Cour, place du Musée, afin de servir à l'instruction des élèves de l'École Centrale. En 1825, il fut supprimé - en cause l'extension de la ville - et sur son emplacement, furent construits les bâtiments de l'ancienne Bibliothèque royale. L'initiative privée s'employa à sauver les collections et à les abriter dans un lieu mieux approprié. Conscients du prestige que représentait, pour leur cité, la création

d'un nouveau Jardin Botanique, les édiles bruxellois appuyèrent chaleureusement cette initiative.

Le boulevard Botanique fut construit en 1826. Cette même année, le nouveau Jardin Botanique fut créé par la «Société royale d'Horticulture des Pays-Bas», en contrebas du boulevard. C'est dans les terrains qui longeaient l'ancien fossé de la ville, que se trouvaient jadis, les maisonnettes des pestiférés.

Les promoteurs de cette nouvelle société, étaient cinq Bruxellois influents qui avaient en commun, la passion de l'horticulture et de la botanique. Deux d'entre eux, les barons Joseph van Volden de Lombeek et Louis Welem de ten Meulenbergh, exerçaient d'importantes fonctions publiques. Deux autres étaient plus que des amateurs en matière de botanique et d'horticulture. Il s'agissait du professeur Pierre-Auguste Drapiez, botaniste et chimiste distingué, très connu et son collaborateur l'abbé Pierre-Corneille Van Geel. Enfin,



appartenait également à ce groupe des fondateurs. Jean-Baptiste Meeus Wouters, rentier de son état, oncle de Ferdinand Meeus, futur directeur de la «Société Générale». Les fleurs et les plantes étaient leur souci majeur.

Le Botanique : un des plus beaux bâtiments de Bruxelles

Véritable défi et pied de nez à toutes les architectures de verre contemporaines qui l'entourent, le Botanique fut construit par l'architecte Pierre-François Gineste. Ils s'inspira des plans



conçus par Suys (fils de Tilman François) pour les Hollandais. Gineste était moins cher que Suys. L'architecte qui réalisa ce chef-d'œuvre (1769-1850) était artiste-peintre, décorateur des Théâtres Royaux, auteur des dessins d'après lesquels ont été édifiés en 1826 et 1829, les bâtiments du Jardin Botanique. Quatre années ont été nécessaires pour élaborer et construire ce site. L'architecture en fer et en verre est inspirée des serres et orangeries des châteaux de plaisance et de campagne. C'est une mode fort suivie, à l'époque ! A la fin du XIXe siècle, certaines maisons de ville seront conçues avec un jardin d'hiver pouvant accueillir palmiers, orangers et autres plantes exotiques. Victor Horta a dessiné plusieurs maisons dans ce style. Le café «Le Falstaff» à Bruxelles est typique de cet engouement de l'époque pour les jardins d'hiver. Ce goût pour l'oriental va de pair avec l'école symboliste.

Processus de la construction

Dans le bas du parc, un étang aux proportions modestes s'offre à nos yeux. La disposition harmonieuse des plantations nous frappe et surtout combien l'on a su tirer parti du relief accidenté de l'endroit (Photo : J. Georis).

Une galerie menant aux différentes salles est empreinte de sérénité. L'on s'y déplace lentement, en savourant la beauté du lieu. (Photo : J. Georis)

Comme cité plus haut, cinq hommes sont à la base de ce grand projet de construction du Jardin du Botanique. Leur ambition avait essentiellement des fins culturelles. Leur premier souci n'était pas de fonder une exploitation rentable mais d'apporter une contribution positive à la science en créant un important jardin. Jardin avec des collections d'horticulture, de sylviculture, de botanique, de serres, de couches variées et des orangeries. L'acte constitutif à la S.A. «Société royale d'Horticulture des Pays-Bas» fut signé le 15 avril 1826. Donc, quatre ans avant la création du



Toutes les statues humaines du parc, ne sont que grâce et beauté. Ici, «Le Chardon» de Frans Joris. En gros plan, un détail, très beau, d'un réverbère. (Photo : J. Georis)

Royaume de Belgique. Dès 1826, la Société disposait d'un domaine de 6 hectares 37 ares, situé entre la porte de Schaerbeek et celle de Cologne (l'actuelle place Rogier).

Dans la construction du Jardin Botanique, l'architecte a tenu compte de la situation naturelle du terrain



qui était accidenté et se composait d'une série de plateaux dont le plus élevé se trouvait aux abords de la Porte de Schaerbeek actuelle. Ces plateaux ont été transformés en terrasses de pelouses et de parterres fleuris. Au bas, l'on peut admirer un étang, reste d'un ancien fossé de l'enceinte.

Les plans d'aménagement du jardin, dressés par l'architecte de jardins Petersen (ou Petershem) et retravaillés par Meeus, prévoyaient le plateau supérieur planté en style français, le plateau intermédiaire en style italien et le reste de la propriété en style anglais. Les jardins est séparé du boulevard du Botanique par une lourde balustrade en pierre bleue établie en 1863.

Les bâtiments se composent de grandes serres dont la partie centrale s'élève en forme de dôme. Les pavillons latéraux servent d'orangerie. La construction de ces bâtiments commença au début de novembre 1826, par les fondations d'une des orangeries. Rondement menée, les plantes du Jardin Botanique de l'Ancienne Cour, purent être transférées le 10 septembre 1827 dans les serres déjà sous toit.

Par contre, la plupart des statues animalières sont inquiétantes d'agressivité. Ici, «Lion mangeant une jeune chèvre» de Charles Samuel (Photo : J. Georis)

Les bâtiments et les jardins furent inaugurés à l'occasion de la première exposition des produits de l'horticulture, organisée par la Société : du 1er au 3 septembre 1829. Un banquet, suivi d'une fête champêtre et d'un feu d'artifice clôturèrent les festivités.

Des difficultés rencontrées par la Société

L'histoire de la Société fut marquée par deux tendances. D'une part, la volonté des fondateurs de la considérer comme une institution d'utilité publique à vocation scientifique et culturelle et d'autre part, l'obligation imposée par ses statuts de société anonyme, de défendre les

Quel réalisme, quelle force se dégagent de cette œuvre «Une panthère rampant sur le sol pour se jeter sur sa proie» Signé : Jean-Marie Gaspar. (Photo : W. Caussin)

intérêts des actionnaires. Cette lutte d'influence s'accompagnait d'une recherche incessante de subventions de plus en plus nécessaires auprès de l'Etat et de la Ville de Bruxelles.

Les débuts ne furent guère prospères. La période de 1837 à 1841 fut à cet égard particulièrement difficile. A deux reprises, l'Etat dut intervenir pour faire face à une situation obérée. Les soucis financiers firent trembler la Société à maintes reprises, qui de plus, par la force des choses et l'insistance de ses créanciers, multipliait ses opérations commerciales au détriment de la recherche scientifique. Pour sortir de ces crises répétées, les différentes solutions trouvées renforcèrent la tutelle du gouvernement sur la Société. Le dernier acte de cette évolution se joua en 1867. La Ville de Bruxelles souhaitait, devenir l'actionnaire majoritaire de la Société. Ceci lui aurait permis de réaliser, à plus ou moins brève échéance son projet de lotissement ou encore d'utiliser le terrain pour la construction d'un Palais des Beaux-Arts. Les pourparlers n'aboutirent





A gauche, statue de C. Meunier, très sobre, aux belles proportions qui représente, «L'Été ou le Moissonneur». Le travail dur, sous le soleil, fait transpirer l'homme qui se frotte le front.

A droite, «L'Automne ou le Semeur» du même artiste (Photos : Guy Cobbaert).

Belgique».

Les Jardins botaniques de l'Etat avaient trois missions primordiales. La recherche, la conservation et l'éducation du public.

A partir de 1870, ce fut une période de soixante années de prospérité qui nécessitèrent transformations, aménagements, agrandissements des bâtiments initiaux. Mais, dès 1935, lorsque les travaux de la jonction Nord-Midi reprirent, on savait que le Jardin Botanique serait, inévitablement transférés dans un autre coin de Bruxelles. Ce n'était pas un drame en soi, mais hélas, les travaux dus à l'accroissement du trafic mutilèrent ce site vénéré des Bruxellois. En octobre 1938, le Conseil des Ministres approuva l'installation du Jardin Botanique au Domaine de Bouchout (Meise). Dès 1939, les collections y furent en grande partie transplantées. On y construisit de nouvelles serres.

Le Jardin Botanique National de Belgique à Bouchout (Meise)

Le 23 décembre 1938, l'Etat entra en possession du jardin du Domaine de Bouchout pour y transférer le Jardin Botanique sis à Bruxelles. Le domaine de 93 hectares s'étend sur les communes de Meise et de Wemmel. Il avait été acheté, en 1879, au comte de Beaufort. Le Jardin Botanique fut inauguré le 15 avril 1958, année de l'Exposition Internationale Universelle. Les serres occupent une superficie de 1,2 hectare. Les douze premières

Un sentiment de douceur, d'humanité se dégage de cette sculpture, «Le Printemps ou la Bergère». Signé Hippolyte Leroy. (Photo : J. Georis)



furent érigées du 2 janvier au 12 février 1939. La guerre vint interrompre le travail qui fut repris en 1947.

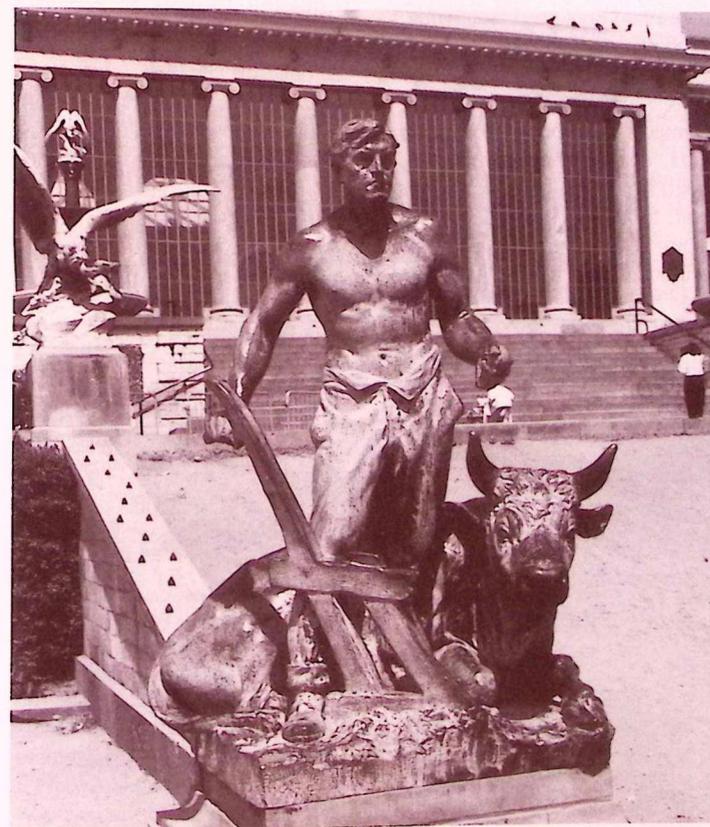
La serre couronnée est l'oeuvre de Balat. Transférée vers 1826 au Jardin Botanique de Bruxelles, elle fut à nouveau remontée à Bouchout vers 1939. Les grandes serres commencées en 1956 sont l'oeuvre des architectes J. Allard et R. Bocquet. Deux ans après, elles étaient terminées. La hauteur des serres varie de 7,90 mètres à 16 mètres. Les architectes cités, sont aussi les auteurs du grand bâtiment commencé en 1959. Il abrite la bibliothèque, les services généraux, les laboratoires et les herbiers.

La bibliothèque possède environ 64.000 volumes traitant de botanique : 2.700 revues peuvent être consultées. Elles proviennent soit d'abonnements, soit d'échanges entre les différentes sociétés de botanique réparties dans le monde entier. L'herbier, lui, renferme en-

viron 10.000 espèces de plantes. Il s'agit de la collection la plus riche d'Europe occidentale de plantes poussant sous verre ! Quant aux espèces de plein air, elles sont environ 8.000 réparties dans le superbe parc, immense et varié. Au centre du domaine se dresse - entouré d'eau - le château Bouchout, dont le donjon date du XIIIe siècle. Au XIXe siècle, l'architecte Suys restaura et transforma le vieux castel. Il devint en 1867 la résidence de la soeur du roi Léopold II, l'Impératrice Charlotte du Mexique et veuve de Maximilien (fusillé en 1867 à Querétaro au Mexique). Elle y mourut le 19 janvier 1927.

Prenons le temps d'admirer les statues du Botanique

Le jardin actuel est dû à l'éminent



«L'Hiver ou la Ramasseuse de bois» de Pieter-Jan Braecke, rend bien l'image de tristesse et de désolation que l'artiste a voulu faire passer dans sa sculpture. (Photo : Guy Cobbaert)

paysagiste René Pechère. Entrons dans le jardin par la rue Gineste. Souvenons-nous, en y pénétrant, que c'est surtout à partir de 1941 que le Jardin Botanique a beaucoup souffert de la modernisation de la ville. La partie inférieure, où nous nous trouvons, disparut presque complètement par la construction de la jonction et d'une nouvelle avenue qui le coupa en deux tronçons inégaux. En 1956, il fut encore réduit de toute une bande de terrain pour permettre l'élargissement du boulevard qui le longe. La même année, le plan des parterres fut entièrement et très heureusement redessiné, mais en 1970, les travaux du métro nécessitèrent



l'éventrement d'une nouvelle partie du site.

Un étang se présente à nous. De proportions modestes, un jeu d'eau l'anime en son centre. Déjà, la disposition harmonieuse des plantations nous frappe ainsi que le parti que l'on a su tirer du relief accidenté de l'endroit. En montant, on trouve différentes statues symbolisant des fleurs et des plantes : le Chardon par Joris, le Lis par A. Desenfans, le Chèvrefeuille par E. De Plyn, le Lierre par Art. Craco et un groupe en pierre d'Edm. Lefever (1900), le Sauvetage. Au centre du jardin, l'élément principal des parterres s'étend devant les serres. L'architecte René Pechère, par des moyens de composition arrive, à donner l'impression d'allongement entre les serres et le bassin préexistant, en dessinant un parterre en broderies modernisé en nids d'abeilles à six côtés et d'autres de formes losangées. Toujours au centre du jardin, devant les serres, quatre superbes animaux : lion, panthère, crocodile et tigre. Le lion est l'oeuvre de Charles Samuel, le

Un animal et son maître tenant un socle pour labourer. «L'Olivier ou la Paix» tel est le nom donné à cette sculpture par son créateur : Léon Mignon. (Photo : Guy Cobbaert)

crocodile d'Ernie Namur, la panthère de Jean-Marie Gaspar et le tigre de Jean Herain. Plus haut, le Jour par L. Devillez, symbolisé par une femme qui sort d'un profond sommeil, et la Nuit par E. Rombaux. De l'endroit où vous vous trouvez, admirez les Quatre Saisons. Le Printemps, représenté par une bergère qui mène un agneau, par H. Le Roy. L'Été, sous la figure d'un faucheur qui s'essuie la sueur du front, par Constantin Meunier, l'Automne, représenté par un semeur, oeuvre du même artiste. L'Hiver, figuré par une vieille femme qui marche courbée sous le poids d'un fagot, par Braecke.

Vers la gauche, quatre rapaces et un Héros attaché à un palmier brisé par V. De Haen. Le Génie, couronné de lauriers, agitant au-dessus de la tête une branche de lauriers, tandis qu'à ses pieds un aigle prend son élan, oeuvre de J. Dillens. Vers la droite, à nouveau quatre rapaces et le Laboureur par Mignon.

L'environnement du Botanique

Le côté droit du boulevard du Jardin Botanique a été complètement modifié à partir de 1949. Rue des Cendres se trouve la clinique des Sts

Jean et Elisabeth où fut soigné en 1886 Charles Beaudelaire gravement malade. Sa mère le ramena à Paris le 2 juillet. Dans cette clinique mourut le poète Charles Van Lerberghe (1861-1907) ainsi que le cardinal Mercier (1851-1926). Au coin de la rue de la Blanchisserie en 1768, Jean Simons, maître carrossier célèbre, transféra ses ateliers. Un de ses fils, Michel-Jean Simons épousa l'actrice du théâtre Feydeau de Paris, Mademoiselle Lange. (N.D.L.A. nous avons évoqué ce personnage dans notre article consacré à l'abbaye de la Cambre, Brabant Tourisme, n°2 de juin 1992). C'est dans une annexe de la carrosserie, qui était la demeure de Simons, et qui était occupée en 1815 par le duc et la duchesse de Richmond que se tint, pense-t-on, le fameux bal dit «Waterloo» le 15 juin de cette année.

Toujours au boulevard Botanique, à la hauteur du tunnel, s'élevait autrefois l'hôpital Saint-Jean. Sur un vaste terrain, situé à l'intérieur du rempart, la baronne Isabelle Des Marez, comtesse de Saint-Remi, veuve d'Antoine Pachéco, conseiller d'Etat, fonda le 19 juin 1713, un hospice pour femmes âgées de plus de cinquante ans. L'hospice prit le nom d'hospice Pachéco, en souve-

nir du mari de la fondatrice. Au début du XIXe siècle, il fut transféré au boulevard de Waterloo, et seul le nom de boulevard Pachéco rappelle encore aujourd'hui l'existence en cet endroit de cette vieille institution. Après le départ des pensionnaires pour leur nouvelle demeure, les bâtiments déjà vétustes tombèrent en ruines. Par arrêté royal du 5 octobre 1827, le Conseil des Hospices fut autorisé à les démolir et à élever un nouvel hôpital. L'architecte Henri Partoes (1790-1873) fit les plans de l'édifice, dont la première pierre fut posée, le 16 juillet 1838, et qui fut achevé en 1843. Cet hôpital remplaça l'ancien hôpital Saint-Jean, situé place Saint-Jean et démolé en 1846. Le nouvel hôpital présentait une façade monumentale : il fut démolé à son tour en 1949.

A son emplacement s'érige depuis 1969 le «Crédit Communal» : commencé en 1965 par les architectes Lambrich, Delfosse, Grochowski, de Laveleye et Van Impe. Le bâtiment comprend 17 niveaux (4 en sous-sol et 13 en élévation). Aux extrémités, deux passerelles communiquent avec la Cité administrative, dont la tour atteint 140 mètres. Sur la passerelle de gauche, une sculpture de Moeschalk. Le «Passage 44» offre ses magasins, salle d'exposition, auditorium. Du haut de la Porte de Schaerbeek, on jouit d'un superbe coup d'oeil sur le Jardin Botanique. L'altitude est de 46 mètres. A droite, à l'entrée de la rue Royale, l'immeuble-tour érigé par la «Prévoyance Sociale» en 1957 par l'architecte H. Van Kuyck. La hauteur totale est de 65 mètres. Il trouve son unique décoration dans le jeu des 1001 fenêtres. Elles dessinent un immense damier sur ses façades aux proportions parfaites.

Gros plan montrant l'état lamentable de certaines sculptures du parc. Ici, «Les Quatre Âges» de Jules Lagae. (Photo : J. Georis)



Splendide château du Domaine de Bouchout à Meise. Il vient d'être restauré avec beaucoup d'intelligence. Un superbe parc de 93 hectares, ouvert au public, entoure le bâtiment (Photo : J. Georis).

Toujours rue Royale, en direction du Parc de Bruxelles, se situe au n° 103, l'hôtel Astoria construit en 1909, à l'occasion de l'Exposition Universelle, par l'architecte Van Dievoet. De style néo-Louis XVI, il possède un charme désuet indiscutable qui fait son succès. Des personnages célèbres y ont séjourné; l'empereur Hiro-Hito, Maurice Chevalier, Salvador Dali.

Face au Botanique, l'église du Jésus, achevée en pleine guerre en 1942. L'architecte de cet édifice est Antoine Courtens : le sculpteur Joseph du même nom.

Revenant vers l'église Sainte-Marie, au 294, nous pouvons voir un bel hôtel de maître appartenant à la province de Brabant. Puccini y séjourna jusqu'en 1924, année de sa mort. L'architecture, un peu bizarre, fait penser à un palais italien avec ses balcons, ses colonnes corinthiennes et son fronton triangulaire. Au 316, le célèbre restaurant «De Ultieme Hallucinatie», rendez-vous des néerlandophones branchés de la capitale. Hôtel néo-classique, très sobre, il fut redécoré en 1904 par Paul Hamesse dans un esprit viennois «Art Nouveau» type Horta, mais plus géométrique.

Nous arrivons à l'église Sainte-Marie qui est l'aboutissement de la perspective Palais de Justice, Place Royale, Botanique. Rare exemple d'architecture romano-byzantine, due à Van Overstraeten, terminée en 1840, elle est l'objet d'une restauration qui dure depuis plus de vingt-cinq ans.

Non loin de là, les Halles de Schaerbeek. Autre exemple d'architecture de fer et de verre, terminée en 1865, incendiée en 1897. La façade fut refaite en 1901. Lieu actuellement utilisé pour des spec-



tacles branchés. La rue Royale Sainte-Marie fut édifée pour continuer la rue Royale. Elle donna naissance à tout un quartier édifié fin XIXe siècle autour de la maison communale de Schaerbeek construite en 1887 par Van Ysendijk.

Un voeu pieux... va peut-être...être entendu !

Un mécène intelligent et bien avisé, vient de soutenir financièrement la restauration des superbes statues ornant le Parc de Bruxelles. Qu'il soit remercié pour son initiative de bon goût qui protège notre patrimoine. Les Bruxellois lui sont reconnaissants. Quant aux statues du Botanique, la plupart sont dans un triste état : le temps a fait son oeuvre! Or, en 1993, c'est la ville d'Anvers qui a été choisie pour organiser les différentes manifestations en tant que capitale culturelle européenne. Toutes les statues animalières du Jardin Botanique de Bruxelles seront exposées à Anvers à l'admiration ou... à la désapprobation de centaines de milliers de personnes venues des différents pays de l'Europe ! Ce serait une belle occasion, pour un mécène d'agir : il ferait oeuvre utile pour notre patrimoine. Ce serait bien sûr

une forme de publicité forçant l'admiration et profitant à tous.

Renseignements utiles :

Le Botanique à Bruxelles : activités culturelles : dépliant disponible dans le hall d'accueil. Rubriques culturelles dans la presse.

Tél. : 02/217.63.86

Certaines statues animalières : s'adresser à la Région bruxelloise - Plan Vert boulevard Bolivar, 30 à 1210 Bruxelles.

Tél. : 02/212.34.11.

Jardin Botanique à Bouchout (Meise) : Le splendide parc est ouvert toute l'année de 9 h à 17 h 30. La bibliothèque uniquement le mercredi de 9 à 16 h. L'herbier est réservé aux chercheurs. Demande écrite à introduire. Les serres sont visibles : les dimanches et jours fériés de Pâques jusqu'au dernier dimanche d'octobre de 14 à 18 h. En semaine: lundi, mardi, mercredi et jeudi de 13 à 16 h. Fermé tous les vendredis et samedis de l'année. Tél. : 02/269.39.05. Adresse : Jardin Botanique National de Belgique Domaine de Bouchout, Brusselsesteenweg, 8-26 à Meise.

Mais où sont donc passés nos panoramas ?

par Isabelle LEROY

C'était au temps où Bruxelles chantait... certes, mais le cinéma muet n'existait pas, ni le tram 33 et la foule se précipitait alors aux panoramas. C'était en 1880 et nous n'y étions pas.

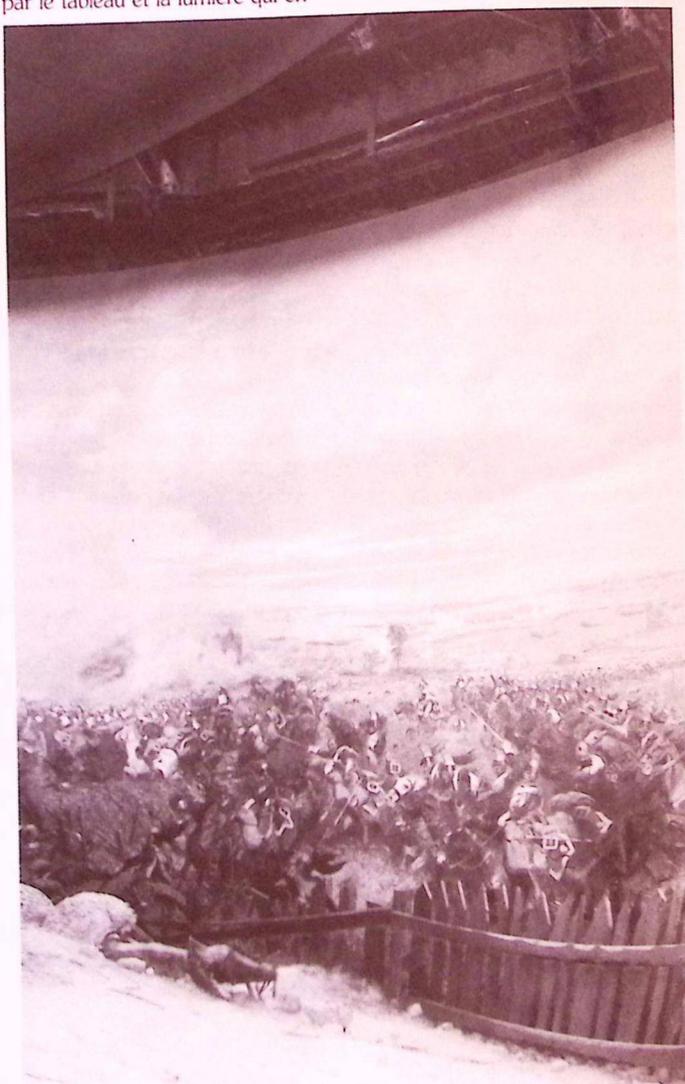
A l'heure où le voyage est à la portée de tous, le rêve si facile et l'événement banalisé par les médias, il est difficile de se rendre compte ce que pouvaient éprouver nos aïeux, face au spectacle total que leur offraient les panoramas. L'impression devait pourtant être saisissante et le dépaysement total devant ce spectacle qui se voulait l'illusion de la nature.

Qu'est ce qu'un panorama ?

Les principes fondamentaux du panorama, précurseur de nos écrans Imax, étaient assez simples. En effet, il s'agissait d'un vaste tableau cylindrique embrassant les murs d'une rotonde que le spectateur découvrait à partir d'une plate-forme érigée au centre de l'édifice. La toile constituant ce tableau de quelque 15 mètres de haut, était généralement précédée d'un faux-terrain, de manière à dissimuler son bord inférieur et à renforcer l'effet d'illusion. Au-dessus de la plate-forme, un vélum, large pièce de tissu, était dressé pour limiter l'angle visuel vertical du spectateur et cacher non

seulement le bord supérieur du canevas mais aussi la structure de la toiture et des verrières. Placé ainsi au centre d'une véritable mise en scène, le spectateur ébloui par le tableau et la lumière qui en

émanait avait le sentiment d'être transporté au coeur même de l'action et du lieu représentés. Il devenait le témoin privilégié d'un moment historique.



Waterloo, tous les ingrédients d'un panorama classique : vélum cachant les structures, canevas et faux-terrain.
(photo : I. Leroy)



Fragment du panorama du siècle : L'Entrée triomphale de Napoléon (Maison communale de Saint-Gilles).
(photo : I. Leroy)

bien trop longue, mais nous nous attacherons à la production et aux activités brabançonnaises.

Des débuts timides

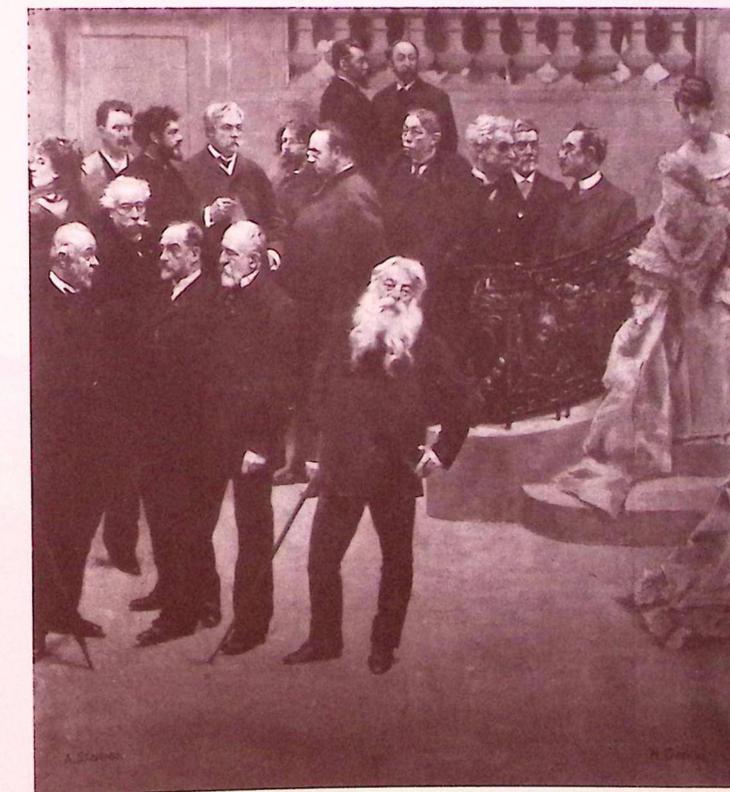
Les premiers pas du panorama à Bruxelles furent plutôt timides et ne semblent s'être produits qu'après la défaite française de Waterloo. Ils se manifestèrent alors par une représentation circulaire de la bataille de Waterloo, réalisée par des artistes amstellodamoïsi qui travaillaient pour le compte d'un marchand d'art, E. Maaskamp. La toile fut présentée à Bruxelles, Place Saint-Michel (actuelle place des Martyrs), après avoir figuré successivement à Amsterdam et Aix-la-Chapelle. Le panorama

Les panoramas chez nous

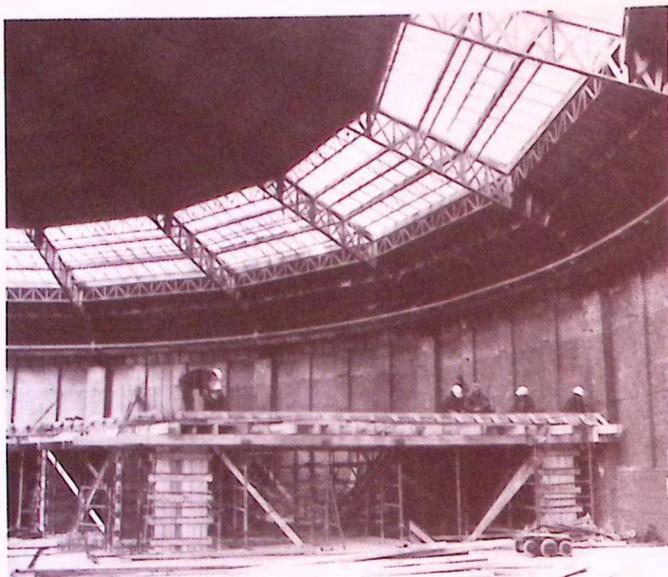
Ce type de spectacle pictural fut très populaire à la fin du siècle dernier et la Belgique participa activement au développement de ce genre qui annonce nos médias contemporains, non seulement par son état d'esprit, mais aussi par sa technique. En témoigne particulièrement les travaux de Daguerre, l'un des pères de la photographie.

Brillant panoramiste et scénographe, inventeur du diorama, Daguerre rechercha, avec plusieurs de ses confrères, des moyens permettant de retranscrire rapidement à l'échelle du vaste tableau les esquisses préparatoires, ce qui aboutit au perfectionnement des moyens de projection et de bien d'autres inventions, proches des techniques photographiques et cinématographiques.

La Belgique ne fit pourtant pas du tout figure de précurseur en matière de panoramas. En effet, à cette époque, le panorama n'avait plus à faire ses preuves. Né 100 ans plus tôt grâce au génie de Robert Barker, peintre irlandais, qui exporta rapidement son invention sur le conti-



Le panorama du Siècle. Fragment A. Stevens et H. Gervex.
(M.R.B.A. de Bruxelles - Document A.C.L.)



Rotonde du Cinquantenaire
(Photo Boubaker).

d'une grande exposition nationale. Profitant de l'occasion et misant sur la présence d'un public nombreux et avide de curiosités, plusieurs hommes d'affaires (ingénieurs, agents de change mais aussi artistes désireux de s'enrichir) se lancèrent dans le marché européen du panorama où une brèche s'était ouverte, conséquence de la guerre franco-allemande. L'Exposition constituait alors une véritable opportunité pour présenter un certain nombre de toiles et juger de leur rentabilité avant de les envoyer à l'étranger. Dès le début de l'année, une rotonde ouvrit ses portes à Bruxelles, boulevard du Hainaut, joutée à un bel immeuble de logement. A l'heure actuelle, le bâtiment situé à deux pas de la place Fontainas existe toujours ainsi que la rotonde, mais cette dernière, dont la structure métallique est toujours visible, a toutefois été aménagée en parking par l'importante société de location de voiture qui l'occupe. Cette rotonde accueillit les œuvres du peintre franco-belge Charles Castellani qui se révéla l'un des

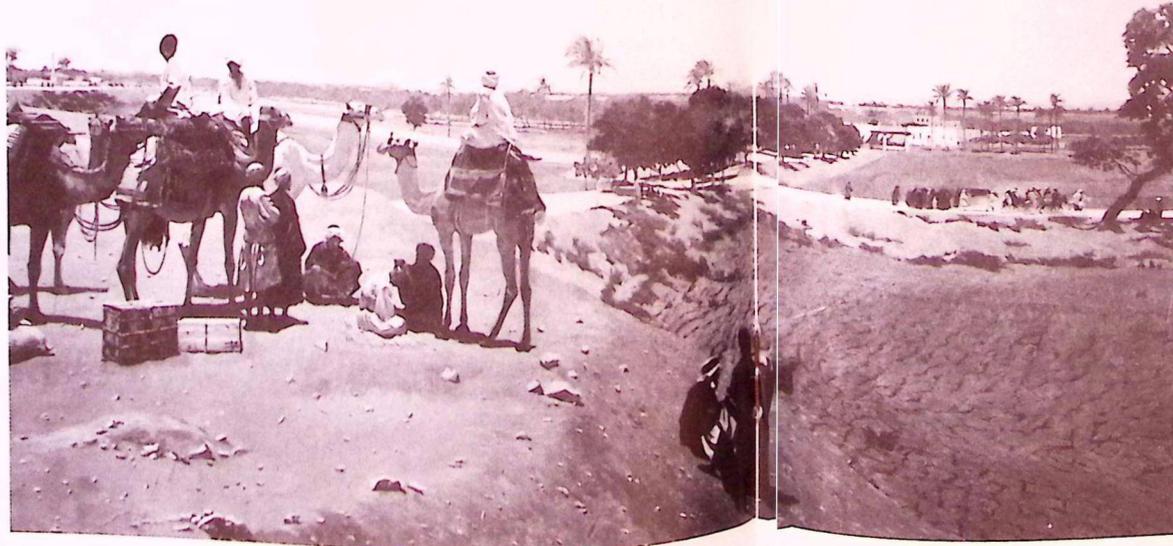
représentait les événements qui se déroulèrent au moment de la victoire et semble avoir connu un succès certain auprès des Alliés. Il fut loué pour la véracité de sa composition par de nombreux grands de l'époque tels : les empereurs de Russie et d'Autriche, le roi de Prusse et même Wellington qui le visita à Bruxelles. «L'oracle» relate à son sujet : «C'est la première pièce de cette nature exécutée dans ce royaume, dont la difficulté de la composition ne peut être comparée aux panoramas d'aucune ville». On ne sait ce qu'il advint de la toile après son séjour à Bruxelles.

En dehors de cette manifestation isolée, l'activité relative aux panoramas, antérieure à 1880, reste très floue. Il est pourtant probable que plusieurs toiles faisant leur «Tour d'Europe» (nous empruntons ici ce terme à l'œuvre de l'Américain J. R. Smith, qui exposa son «Panorama du tour de l'Europe» vers 1850 à Bruxelles et Anvers) y aient été présentées sous l'impulsion d'en-

trepreneurs anglais ou français, mais celles-ci n'ont pas laissé de traces significatives. Le véritable engouement pour les panoramas ne se produira que plus tard, alors que les Bruxellois s'apprétaient à fêter avec faste le jubilé de leur indépendance.

De panoramas en panoramas...

En l'an 1880, Bruxelles fut le cadre



Le «Panorama du Caire et des bords du Nil»
d'Emile Wauters. Une vue sur la campagne
égyptienne.
(Document A.C.L.)

panoramistes les plus féconds de l'époque. Elle fut inaugurée avec «La Bataille de Waterloo» qui obtint un succès fulgurant et suscita une montée fiévreuse des actions de la Société générale des Panoramas alors cotées en Bourse. Lui succéda en 1881, «La Bataille d'Ulundi», dernier combat des Anglais contre les Zoulous, puis le panorama du «Dernier jour de Pompéï» destiné à Naples et réalisé avec l'aide de M. Baillet, paysagiste français. La toile représentait l'ancienne mer avec le port et son môle, la flotte romaine et surtout les habitants fuyant à travers les ruelles sous une pluie de cendres et de pierres enflammées. Plus rien n'illustre aujourd'hui les nombreuses toiles peintes par Castellani, à qui l'on reprocha d'abuser d'artifices et effets à sensation contraires au bon goût. Ce fut pourtant sa toile de Waterloo qui fut à l'origine d'un véritable raz-de-marée qui suscita, investisseurs de tout acabit et mécènes improvisés, à se lancer dans la partie. En l'espace de quelques mois, l'on vit s'éclorre des dizaines de sociétés visant à exploiter des panoramas tant en Belgique qu'à l'étranger.

Un fait intéressant se produisit cependant, les commanditaires ne s'adressèrent pas à des artistes de second rang, mais bien aux vedettes de l'époque tels Charles Verlat, Robert Mols, Alfred Cluysenaar, Emile Wauters pour ne citer qu'eux, misant ainsi sur la qualité et non sur les jeux d'optique et d'illusion. Les visées internationales de la production belge eurent aussi comme effet, au niveau pratique, de favoriser la standardisation des toiles et rotondes afin de permettre des échanges faciles entre les filiales et donc, une rotation des spectacles. Au sein même de l'exposition, dès le mois de mai, figuraient deux grandes toiles semi-circulaires dues au pinceau de Paul Philippoteaux, fils de Félix Philippoteaux qui était un panoramiste de renom dont les toiles avaient été exposées sur les Champs Elysées. Les toiles présentées à l'exposition relataient deux épisodes des événements de 1830, «L'attaque du Parc par les volontaires» illustrant les actes héroïques de Jean-Joseph Charlier, le légendaire «jambe de bois», pointant sa pièce vers les troupes hollandaises et «La charge des hussards hollandais», qui montrait les hussards du prince Frédéric des Pays-Bas, opérant dans la rue de Flandre sous une pluie de projectiles lancés des fenêtres et sous le feu nourri des patriotes. Rue de la Loi, à deux pas de l'exposition, on pouvait admirer une autre toile panoramique, «La Bataille de Tétuan» œuvre de deux peintres français, Couturier et G. Washington, peintre orientaliste talentueux dont le sujet de prédilection était les chevaux et les fantasias. Ce panorama fut loué pour la qualité extraordinaire de son paysage, pour l'atmosphère chaude et la luminosité qui en émanait. Pourtant, cette toile fut présentée au public alors qu'elle était encore inachevée. En effet, ce tableau exotique n'était pas destiné à notre capitale, mais à Madrid, et



Les anciennes installations Mommens transformées en ateliers d'artistes
(photo : I. Leroy)

faisait en quelque sorte un galop d'essai avant son départ, afin d'obtenir l'approbation du public. Le voyage causait toujours quelques dégâts aux toiles, dès lors; elles étaient généralement achevées une fois en place dans leur rotonde d'adoption.

Bien d'autres toiles furent présentées aux Bruxellois dans de telles conditions. Il en fut ainsi pour toutes celles de Charles Castellani qui disposait d'immenses ateliers à Molenbeek Saint-Jean, où il pouvait travailler simultanément à plusieurs canevas.

Les œuvres de Castellani sont à l'heure actuelle très peu documentées, nous les citerons toutefois. Pour Madrid, et à la même époque que la précédente, il réalisa lui aussi une «Bataille de Tétuan», suivie de «L'Assaut de Belfort» pour Paris, et du «Combat de Palestro» pour Rome.

Avant son départ, fut encore présenté, avenue Louise, «Le Panorama du Caire et des bords du Nil» d'Emile Wauters dont nous



reparlerons plus loin. Cette toile relatait en fait le voyage en Egypte de l'archiduc Rodolphe et était destinée au Neue Panorama de Vienne. Tandis que, rue de la Loi, fut exécutée et présentée «La Bataille de Gettysburg» de Paul Philippoteaux, toile commanditée par la Société des Panoramas de New York. Toutes les toiles commandées par les sociétés belges n'étaient toutefois pas réalisées à Bruxelles. Certaines sociétés préféraient, selon le pays où elles exerçaient leurs activités, faire appel à des peintres autochtones. Cela leur permettait en outre de faire fi des sentiments nationalistes. Plusieurs ateliers importants s'ouvrirent à Munich, tandis qu'à Berlin, des financiers belges s'associèrent avec des artistes locaux pour développer une fabrique spécialisée dans la confection des rotondes et canevas «La Seestern Pauly».

Chez nous aussi, il fallait trouver le matériel nécessaire. Felix Mommen, fabricant de matériaux pour artistes, installé rue de la Charité, à Saint-Josse-ten-Noode, se chargeait de la préparation et du placement des toiles dans les rotondes. Les canevas pour toiles panoramiques, grandes pièces de lin légèrement bombées en leur centre pour mieux résister aux tensions, y étaient tissées par des artisans spécialement venus des Flandres. Mommen se chargea aussi des couleurs et mit au point une peinture à l'huile spécifique pour les panoramas. A deux pas de la Place Madou et menacées périodiquement de démolition, les immenses installations de ce qui fut la maison Mommen sont toujours, à l'heure actuelle, le jardin secret de plusieurs artistes bruxellois.

Page de gauche : Détail du panorama du Congo - P. Mathieu et A. Bastien. (Document A.C.L.)

Dans un autre domaine, l'éclairage, la peinture de panorama eut aussi un rôle particulier. La lumière naturelle, souvent faible dans notre pays, ne suffisait pas à éclairer les rotondes en hiver. Dès lors, les entrepreneurs s'intéressèrent très rapidement aux sources de lumières artificielles, au gaz, bien sûr, alors couramment utilisé, mais aussi à l'électricité dans laquelle ils investirent des sommes faramineuses. Et il est assez cocasse de retrouver parmi les fondateurs des premières sociétés visant à expérimenter la lumière électrique dans les rues de Bruxelles, nos panoramistes !

Dans la foulée de Castellani et des panoramas de l'exposition, diverses sociétés décidées à exploiter ce type de spectacle sur le sol belge s'établirent. Anvers fut une place fort convoitée mais nous ne nous attacherons ici qu'à Bruxelles et Montaigu. Dans la capitale, tour à tour s'ouvrirent «Le Géorama», «Le Théâtre des panoramas populaires», «Les panoramas mouvants», et même le Cirque Royal, rue de l'Enseignement, manqua de peu de se voir transformer en rotonde sous l'impulsion d'un homme célèbre, Camille Lemonnier.

A Montaigu, une entreprise originale vit aussi le jour, il s'agissait du «Panorama du Golgotha et de la crucifixion du Christ» réalisé par l'artiste anversois J. de Vriendt. Ce panorama fut présenté, dans cette ville célèbre pour ses pèlerinages, jusqu'en 1884.

Dès la fin de l'an 1880, la fièvre du panorama retomba et la fin de la décennie fut morose pour le marché. Les raisons de ce désintéressement sont multiples, mais ce n'est généralement pas la qualité picturale très élevée des oeuvres qu'il faut mettre en cause, mais plutôt la mauvaise gestion et souvent les

visées trop ambitieuses de certaines sociétés qui abusèrent plus d'une fois des actionnaires un peu naïfs.

D'expositions en expositions...

Les expositions universelles restèrent un lieu de prédilection pour la présentation de panoramas. C'est à ce titre que nous nous intéresserons un instant à l'exposition de Paris de 1889, où 7 panoramas étaient présentés. Parmi ceux-ci, deux retiendront notre attention, «Le tout Paris» l'une des dernières productions «Castellani», qui représentait les mondains de l'époque flânant autour de la Place de l'Opéra et surtout, «Le Panorama du Siècle» d'Alfred Stevens et Henri Gervex, dont il reste de précieux souvenirs. Le sujet de cette toile ne différait pas fort de la précédente: il représentait les personnages illustres qui avaient marqué de leur empreinte l'histoire de France et du XIXe siècle. Rassemblés par époques et affinités, ils semblaient s'être donné rendez-vous sur la Place des Tuileries pour assister à «L'Entrée Triomphale de Napoléon».

Ce panorama, comme tant d'autres, n'avait pu être érigé qu'avec le soutien d'une société. Une fois l'exposition finie, il fut décidé de découper la toile et de la partager au prorata des actionnaires. Cet acte assez odieux, si l'on considère le travail des artistes, a cependant permis la conservation de plusieurs fragments disséminés en Belgique, en France et aux Etats-Unis. Le plus significatif d'entre eux est sans aucun doute «L'Entrée de Napoléon» conservé à la Maison Communale de Saint-Gilles. C'est également ce découpage qui a poussé Stevens à réaliser les quatre tableaux appartenant aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique (rue de la Régence 3 à Bruxelles) que l'on appelle à tort

Carnet explicatif du panorama de l'Yser
(Photo Isabelle Leroy).

«Les esquisses du Panorama». Ces esquisses donnent une vague idée de ce que pouvait être le vaste tableau circulaire, ainsi que l'album de planches héliogravées se trouvant à la bibliothèque du musée.

En outre, les Musées royaux des Beaux-Arts conservent aussi un fragment de la toile originale qui représente Meissonnier, peintre d'histoire, panoramiste à ses heures.

«Le Siècle» au niveau de la facture ne fut pas un réel chef-d'œuvre, mais il marqua une étape dans l'histoire des panoramas en inaugurant le «panorama historique». Réalisé une telle galerie de portraits démontrait par ailleurs que les moyens de la photographie, alors en plein essor, ne pouvaient égaler ceux offerts par la peinture. Chez nous aussi, les panoramas avaient encore la cote dans nos expositions. En 1897, le Parc du Cinquantenaire accueillit à nouveau une grande exposition où figuraient deux panoramas très différents l'un de l'autre.

Le «Panorama des Alpes» était une réelle curiosité qui mêlait attraction



foraine et sens artistique. Cette mise en scène était due à F. Schwager. En façade, un bâtiment typiquement tyrolien accueillait les visiteurs prêts à s'embarquer à bord d'un funiculaire pour découvrir les Alpes et la vallée du Ziller, reconstituées avec une grande fidélité topographique.

Ce panorama de plein air exploitait au maximum les possibilités du faux-terrain; la peinture y avait toutefois une place importante, le peintre Rummelspacher couvrit une surface de quelque 4 000 m². Le travail de l'architecte Hochguertel et du sculpteur Siegwart, qui réalisa les

rochers, était également très remarquable.

L'autre panorama présent était plus sobre, d'autant plus qu'il avait été débarrassé de son faux-terrain, il s'agissait du «Panorama du Caire et des bords du Nil», d'Emile Wauters réalisé 16 ans plus tôt. Ce panorama d'une rare beauté avait été récupéré, grâce au soutien de Louis Cavens, dans un atelier délabré à Molenbeek, où il gisait depuis qu'un incendie avait dévasté la rotonde de Vienne. Remis à neuf, le panorama élu domicile au Parc du Cinquantenaire dans un pavillon de style oriental conçu par l'architecte Van Humbeek et il obtint un franc succès le temps de l'exposition. Cavens pourtant souhaitait lui donner un avenir durable et fit don de la toile aux Musées royaux des Arts Décoratifs. Très vite le panorama devint la proie des promoteurs, il résista, tant bien que mal et sans entretien, aux attaques du temps et des intempéries. Il réussit même à passer sans encombre les deux guerres mondiales, mais par contre il ne put rien contre quelques décisions absurdes

Panorama de la Bataille de Waterloo.
Entrée de la Rotonde
(Photo Isabelle Leroy).

et encore moins contre la bêtise humaine.

En 1969, la rotonde, qui possédait les caractéristiques extérieures d'une mosquée, fut confiée à la communauté musulmane de Belgique en vue d'y établir un centre culturel et religieux. Certains plans d'aménagement prévoyaient de laisser la toile en place, de la couvrir d'une tenture et de construire une structure à étage dans l'espace intérieur disponible. Ce type de plan aurait certes condamné la toile à un enfermement mais celui-ci aurait été un bien moindre mal comparé à ce qui lui arriva par la suite. En effet, jugée bien encombrante, elle fut retrouvée le 5 juillet 1971, gisant sur le sol, en grande partie lacérée. Les restes enroulés furent transférés au Musée du Cinquantenaire, mais même là, ils ne purent être conservés à l'abri et auraient été complètement détruits assez récemment dans d'obscures circonstances.

Alfred Bastien Panoramiste

La fin du «Caire» ne fut pas glorieuse, mais bien d'autres panoramas n'eurent pas une fin plus heureuse. Il en fut ainsi pour tous ceux réalisés par Alfred Bastien, dernier grand représentant de cette vague d'artiste. La première oeuvre panoramique de Bastien fut conçue en collaboration avec Paul Mathieu; il s'agissait du «Panorama du Congo». La commande de cette toile émanait de l'Etat, et avait pour objectif de valoriser le travail des colons belges en Afrique, lors de l'Exposition Internationale de Gand de 1913.

Le panorama fut en grande partie conçu dans les ateliers Mommen et, à en croire les nombreux tableaux préparatoires, c'est surtout à Mathieu qu'il faudrait attribuer le travail. Bastien, cependant, par son attachement envers ce type

d'oeuvre, veilla plus particulièrement à la destinée de la toile.

Quatre scènes principales en régissaient la composition, et s'organisaient autour de la ville de Matadi. On y retrouvait la forêt vierge, les chutes d'eau, la route des caravanes et l'allusion à la vie indigène, illustrée par le marché et le chaudron d'enfer. La représentation de ce vaste paysage ne fut pas régie par un souci de fidélité, il s'agit en fait d'un montage de différentes vues, mais il avait néanmoins une originalité au niveau de la topographie. En effet, contrairement à l'usage, la ligne d'horizon du paysage ne coïncidait pas à celle du spectateur, généralement située à mi-hauteur de la toile, mais se trouvait plus haut.

Par cet effet, le spectateur, au lieu de dominer le paysage du haut de la plate-forme, n'en était qu'un acteur submergé par la nature luxuriante. Présenté à Gand dans un somptueux palais, conçu par l'architecte Caluwaerts et qui jouxtait la section coloniale, le panorama put aussi figurer à l'Exposition Internationale de Bruxelles de 1935, qui eut lieu sur le plateau du Heysel. Ensuite la toile réintégra les collections du Musée royal de l'Afrique à Tervuren.

En 1956, on découvrit, en déroulant la toile dans les locaux du Musée de l'Armée, qu'elle avait été fortement endommagée suite à un mauvais enroulement. Par la suite on ne sait ce que devint la toile. Quelques tableaux au Musée de Tervuren, ainsi que l'album de l'Exposition de Gand, témoignent de l'oeuvre originale.

En 1918, Bastien s'attaqua à sa seconde oeuvre panoramique, «La Bataille de l'Yser». Bien qu'il reçut l'approbation des autorités, ce panorama était une initiative personnelle de Bastien, qui participa activement à la bataille en qualité d'ar-

tiste appartenant à la section documentaire de l'armée belge en campagne. La toile fut élaborée en 1922 dans la rotonde du Cinquantenaire, après que Bastien y ait restauré «Le Caire» avec ses deux collaborateurs L. Swyncop et Bonheur. Une fois achevée, la toile fut présentée boulevard du Hainaut, où la rotonde «Castellani» était disponible, puis, elle prit le chemin d'Ostende où une rotonde neuve l'attendait. A Ostende, Bastien mit en place une plate-forme originale, sous forme d'un poste d'observation militaire, tandis qu'un labyrinthe simulait un réseau de tranchées et faisait participer le spectateur au faux-terrain.

Ce sujet, tant guerrier que didactique, n'attira pas un public très nombreux dans la station balnéaire et, de plus à cette époque, le cinéma, en plein essor, enthousiasmait bien plus les foules que le panorama, moyen didactique démodé qui paraissait bien désuet. Durant la Seconde Guerre mondiale, la rotonde, confondue avec un gazomètre, fut la cible d'un bombardement et fut vouée à la destruction. Bastien fit dès lors transférer sa toile à Bruxelles avec le soutien du Musée de l'Aviation et fut complètement restaurée. A l'origine, Bastien avait demandé en échange du don de sa toile la construction d'une rotonde. Les subsides permettant l'aménagement de la petite cour carrée ne furent cependant jamais accordés.

Les années passèrent, la toile pendue dans sa longueur et non demanière circulaire se détériora. Plusieurs projets visant sa restauration se succédèrent jusqu'en 1884, année où elle fut décrochée sur ordre du ministère.

A ce jour, elle repose encore dans les réserves du musée, mais semble bel et bien condamnée, tout comme d'ailleurs une autre toile de Bastien,





d'un format un peu plus modeste, «les Combats de la Meuse en 1914». Cette dernière fut réalisée en 1937 et présentée initialement à la citadelle de Namur.

Un témoin unique

Après ce bilan bien triste, l'on pourrait penser qu'aucune de ces toiles gigantesques ne soient parvenues jusqu'à nous. Cette conclusion est proche de la réalité, une toile cependant continue à braver le temps, il s'agit du «Panorama de la Bataille de Waterloo» qui se dresse au pied de la Butte du Lion.

Le Panorama de Waterloo fut inauguré en 1912 après dix mois de travail d'équipe. Son maître d'œuvre fut un peintre français, spécialisé dans les scènes de marine, Louis Dumoulin.

Elève de Gervex, Dumoulin avait en son temps une certaine renommée, il avait, entre autres, décoré le Palais du Gouverneur de l'Indochine à Saïgon et l'amphithéâtre de l'École de Chartres. Il avait aussi, pour l'Exposition de Paris de 1900, brossé un panorama du «Tour du Monde».

Les collaborateurs de Dumoulin étaient tous français, à l'exception d'un Belge nommé Vink qui se chargea du faux-terrain. Il s'agissait des peintres militaires Desavreux et Malespina, du peintre animalier Robiquet et du portraitiste Meir.

La valeur historique de ce panorama est inestimable, car il présente toujours tout le matériel panoramique original. La toile de 110 mètres de long pour 12 mètres de haut, possède le bombement caractéristique. Au-dessus de la plate-forme, le vélum dissimule la charpente et les verrières, tandis que les couloirs

La Bataille de Waterloo, un raz de marée où il ne manque plus que le mouvement (Cliché C.G.T. Photo).



Panorama de la bataille de Waterloo un détail de ce qu'était les "fourberies" panoramiques (Photo Isabelle Leroy).

d'accès et de sortie sont distincts. Le faux-terrain constitue l'un des rares exemples de ce que fut souvent appelé «les fourberies panoramiques» et il illustre parfaitement les jeux d'illusion et les subtils passages entre les objets en trois dimensions et le tableau.

Dans son ensemble, la facture du panorama est assez bonne. Les figures du premier plan sont d'un réalisme saisissant, celles des plans secondaires ont été plus négligées. On y trouve principalement certaines anomalies au niveau des proportions, comme si du haut de leur échafaudage, les peintres, leur nez collé à la toile vierge, avaient manqué de recul. La représentation de la bataille quoiqu'un peu confuse est d'un effet magistral, comme toujours toutefois dans les représentations de bataille. Pour que l'illusion soit parfaite, il aurait fallu en sus, le son et le mouvement, ... mais cela est une autre histoire... Ouvert au public tout au long de l'année, le panorama a traversé le siècle sans encombre alors qu'il n'avait été conçu que pour une vingtaine d'années. Son état de conservation est encore très satisfaisant, et cela grâce à un entretien régulier et à la chasse constante aux

infiltrations d'eau. Ce bon état est également dû à son caractère sédentaire, car contrairement à beaucoup de panoramas dont la destinée était de voyager de capitale en capitale, et donc de subir des enroulements toujours destructeurs, le panorama de Waterloo n'a jamais quitté sa rotonde.

A sauvegarder à tout prix, il constitue un vestige irremplaçable d'un art aujourd'hui révolu. Ancêtre de nos médias, il est aussi l'unique témoin d'un moment économique-culturel original dont la Belgique fut le terrain d'expansion.

Bon à savoir :

En Europe, deux rotondes présentent encore des panoramas issus du marché belge :

A La Haye, «Le Panorama de Schéveningen» par H. Mesdag;

A Lucerne, «Le Panorama Bourbaki» d'E. Le Castre.

En 1993, le centre d'Art de Bonn accueillera une grande exposition consacrée à la peinture de panorama. Une section illustrera l'activité des panoramistes et commanditaires belges.

«Cité-appartement», paquebot urbain,

"Le Résidence Palace Où l'Hôte est Roi" (1)

par Sara CAPELLUTO

Une seule construction à grand succès qui entraîne irrésistiblement l'adhésion de toute la bourgeoisie vaut plus que cent constructions qui ne s'érigent pas à la satisfaction complète de l'acheteur.

Prise à la lettre par le financier wallon Lucien Kaisin, ces lignes du «Message à la Nation» lancée par la Société Belge Immobilière en 1924 sont à l'origine du Résidence Palace. En 1870, un essai d'appartements haussmaniens avait vainement tenté de modifier les habitudes de vie des Bruxellois aisés attachés à la maison individuelle. Face à la crise du logement, il manque quelque 200.000 logements, et à la pénurie «des sujets», ce vaste complexe de 180 appartements de 14 types distincts, connaîtra un grand succès.

Unissant les avantages de l'habitation privée et de l'hôtel de luxe, ce qui allait devenir «une petite ville dans une grande», mélange «le sens anglo-saxon du confort au charme pénétrant et si particulier de notre vie d'intérieur»: nobles diplomates, hauts gradés de l'armée, banquiers, grands bourgeois... s'y donnent rendez-vous. C'est l'entrée avec éclat de l'immeuble à appartements. Si en 1923, la ville refuse son permis de bâtir pour douze étages, elle l'accordera pour onze. Le banquier Lucien Kaisin et l'architecte suisse Michel Polak, après «l'indispensable voyage aux Amériques» se lancent dans la réalisation d'un immeuble, paquebot de luxe, préfigurant l'homme nouveau: «qu'il soit marié, père de famille ou célibataire, il sera riche et actif». Ce palace

des familles comporte 2.200 pièces avec des appartements, de 65 à 400 m², où la partie réception prévaudra le séjour et des garages pouvant accueillir 200 voitures. Le dernier étage réservé au restaurant d'été avec sa pergola inaugure la vue panoramique sur Bruxelles et la campagne environnante. Avec ses bars, restaurants, salles de réceptions, théâtre, piscine pompéienne, bain-turcs, salles de massages, de gymnastique suédoise ou d'escrime, courts de tennis sur le toit, son école de golf, ses jardins à la française sur les terrasses, un personnel attaché à l'établissement suppléant les «sujets» défaillants, ses magasins alimentaires et sa galerie marchande de luxe, on peut imaginer ce qu'était la vie fastueuse et culturelle du tout-Bruxelles dans ce complexe d'avant-garde, le plus vaste que l'Europe de 1926 ait connu. Cette «dernière escale de la fraction dirigeante d'une bourgeoisie qui rompait une à une ses attaches avec la culture urbaine pour le château ou la villa à la campagne «aura dans chaque appartement son monte-plats directement relié aux cuisines et une gaine postale connectée au bureau des postes et télégraphes.

Le film publicitaire de vente de l'époque fait rêver en nous montrant de beaux messieurs en ha-



La fontaine
(Photos De Keyser).

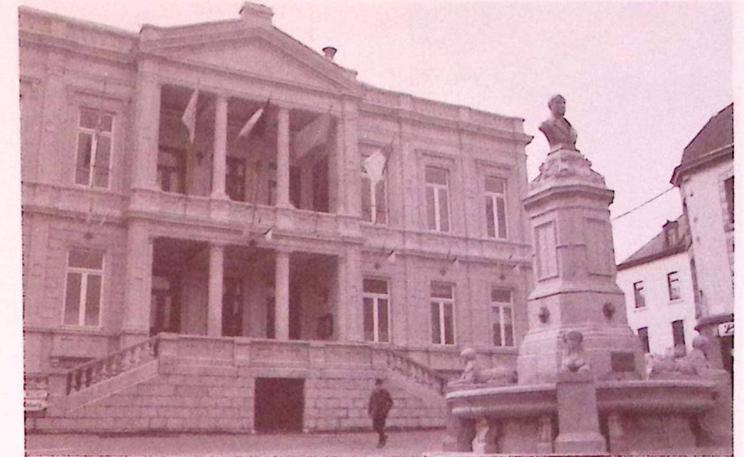
L'Hôtel de Ville avec le monument Redouté
(Document fourni par la F. T. L. B.)

La phase suivante de l'histoire de Saint-Hubert coïncide avec le développement, autour de l'abbaye médiévale, d'une agglomération urbaine. Placée sous l'autorité seigneuriale du père abbé, elle n'atteindra jamais à une dimension suffisante pour justifier l'édification d'une enceinte: les murailles de l'abbaye suffiraient, en cas de danger, à accueillir la population locale. Par contre, les besoins du culte entraîneront la construction, au XI^e siècle, d'une église paroissiale: Saint-Gilles.

Jusqu'au XVII^e siècle, la Terre de Saint-Hubert (le bourg et les campagnes environnantes) bénéficiera d'une quasi-indépendance. Mais cette situation sera contestée par les souverains voisins et, au XVIII^e siècle, passée sous l'autorité du duc de Luxembourg, cette Terre de Saint-Hubert sera intégrée aux Pays-Bas autrichiens. La fin de l'Ancien Régime interviendra, à Saint-Hubert, en 1796. C'est alors, en effet, que les révolutionnaires français, ayant mis fin à la communauté monastique, saisi-



Le Palais abbatial
(Document fourni par la F. T. L. B.).



ront et mettront en vente les biens abbaciaux. Ceux-ci connaîtront des (in)fortunes diverses: l'Église abbatiale (qui ne recevra le titre de basilique (1) qu'en 1937 à l'occasion du douzième centenaire de la mort de saint Hubert) sera bien près de disparaître sous la pioche des démolisseurs et ne devra son salut qu'à son rachat, en 1808, par une collectivité de notables fortunés; le Palais abbatial, quant à lui, recevra plusieurs affectations et sera transformé en conséquence. Il sera notamment le siège, de 1844 à 1954, d'un pénitencier pour jeunes délinquants. Actuellement, il point le destin de la ville et de ses

habitants est lié à celui de l'abbaye et un dépôt des Archives de l'Etat.

Au cours du XIX^e siècle, l'activité économique s'inscrit dans la pure tradition régionale: l'utilisation des ressources et des énergies naturelles fait vivre un nombre d'artisans difficile à imaginer aujourd'hui (tanneurs, charbonniers, scieurs, fondeurs, sabotiers, ...). Evidemment, les technologies et les concentrations du XX^e siècle vont provoquer la disparition de ces multiples industries. Seuls des musées tels que le Fourneau Saint-Michel, aménagé sur un ancien site métallurgique de l'abbaye, permettent encore de s'en faire une idée.

Ce trop rapide survol de «l'aventure hubertine» illustre néanmoins à quel point le destin de la ville et de ses habitants est lié à celui de l'abbaye et de ses moines. Non seulement à travers le Moyen Age et les Temps Modernes, mais aujourd'hui encore grâce à l'extraordinaire pouvoir attractif qu'exercent sur les touristes et sur les Borquins eux-mêmes les témoins prestigieux de l'Histoire, qui offrent la panoplie complète des styles architecturaux: du



L'Eglise Saint Gilles
(Document fourni par la F. T. L. B.).

dévots. Elle est suivie de la bénédiction des animaux. Ensuite une série d'animations diverses se tiennent sur la place de l'Abbaye.

Sites et Monuments

La Basilique

En un site très ancien, l'emplacement de l'actuelle Basilique a été occupé par plusieurs églises abbatiales successives, de plus en plus vastes, pour servir à la fois au culte monastique et à la dévotion des pèlerins. Des fouilles ont révélé certains aspects des sanctuaires disparus, et il subsiste quelques éléments apparents des plus récents. Ainsi, appartenant à une église romane du XIIe siècle, se voient des vestiges importants au bas des tours, du 13e siècle. L'édifice actuel a été bâti, pour l'essentiel, de 1526 à 1564. Il n'a cependant été voûté qu'en 1663; l'autel de Saint-Hubert est de 1648. Cette construction en gothique tertiaire brabançon (longueur 81,50 mètres, largeur 30,50

mètres, hauteur de la voûte 25 mètres, déambulatoire et treize chapelles rayonnantes, crypte 1.560, portail sud, pierres multicolores) a été habillée à la mode classique de 1700 à 1750. La façade et les tours ont dissimulé l'ancienne présentation (voir chronogrammes) en 1700 et 1702. Une abondante décoration intérieure en marbre de Saint-Remy (Rochefort) a été installée de 1721 à 1733; peu après ont été placées les stalles et plusieurs statues - oeuvres de sculpteurs sur bois locaux et de Guillaume Evrard. Le tombeau (vide) de Saint-Hubert, oeuvre de Guillaume Geefs, a été offert en 1847 par le roi Léopold Ier. La chapelle de la trésorerie renferme notamment, avec plusieurs reliques saintes, un olifant, une crosse épiscopale, et une chasuble des VIIIe et IXe siècles. Plusieurs monuments funéraires recouvrent la sépulture d'abbés. La conviction populaire est que le corps de saint Hubert repose dans l'Abbatiale, en un endroit secret. En de multiples circonstances, des incendies et des pillages ont dévasté le sanctuaire.

roman de Saint-Gilles aux superbes transformations apportées par le XVIIIe siècle au palais abbatial.

Culte de saint Hubert

Pèlerinages

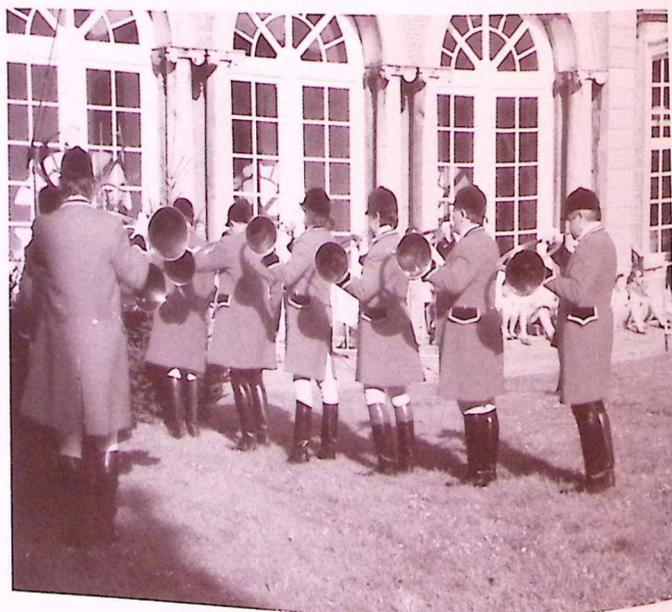
Des pèlerinages qui remontent aux XVIe et XVIIIe siècles perpétuent toujours le culte de saint Hubert : Kerpen et Lendersdorf pour l'Allemagne et Ardenne pour la Belgique.

Journée des Bouchers

la Confrérie Saint-Hubert des Bouchers, qui date du Moyen Age, invite ses confrères belges et étrangers à venir vénérer leur saint patron le dernier dimanche du mois de septembre. Cette date fut choisie en mémoire de la translation du corps de saint Hubert au monastère d'Andage en 825.

Festivités de la Saint-Hubert

Le 3 novembre, date du calendrier, c'est l'hommage de milliers de pèlerins. A 11 heures, une grand-messe solennelle sonnée attire toujours de très nombreux fidèles et



Les Sonneurs de trompes de chasse
(Document fourni par la F. T. L. B.).

Le Cortège historique
(Document fourni par la F. T. L. B.).

Le Palais abbatial

Construit en 1728 par l'abbé Dom Célestin De Jong, il contient notamment, malgré les vols de la République française, d'admirables boiseries, et une rampe d'escalier en fer forgé de Lambin.

La Place du Marché

Carrefour très ancien des routes, et lieu des foires : comportait de nombreuses maisons à enseigne, et se centrait, vers le bas, sur le perron (disparu) et la fontaine (déplacée).

La Fontaine Redouté

Monument élevé par la commune à la gloire du peintre P. J. Redouté, sur les plans de l'architecte Dumont en 1860. Cette fontaine construite en pierres de taille bleues est surmontée d'un buste du peintre et ornée de quatre sphynx et des attributs de la peinture.

Pierre-Joseph Redoute

Ce peintre célèbre est né à Saint-Hubert le 10 juillet 1759. Une plaque commémorative rappelle, à la rue Redouté, l'emplacement de la maison natale de P. J. Redouté, (maison détruite pendant l'offensive des Ardennes).

A 23 ans, il rejoindra, à Paris, ses deux frères : Antoine-Ferdinand qui décore les théâtres et Henri-Joseph qui peint les animaux pour les zoologistes. P. J. Redouté réalisera des planches de plantes et de fleurs (les lilacées, les roses, ...) pour les botanistes, comme l'Héritier, Candolles, etc.

En 1783, il sera attaché à la collection des vélin du Roi. Cette collection sera déposée au Jardin des Plantes qui deviendra le Muséum d'Histoire naturelle. Il eut pour élèves des personnages célèbres : Marie-Antoinette, Joséphine de Beauharnais et Louise-Marie



d'Orléans, la première reine des Belges.

Le 19 juin 1840, P. J. Redouté mourut, malgré sa valeur et sa célébrité, dans l'endettement et la pauvreté. Son corps repose au cimetière du Père Lachaise à Paris. Aujourd'hui, l'asbl P.J. Redouté s'efforce de faire revivre celui que l'on a surnommé «Le Raphaël des fleurs». En face de l'emplacement de la maison natale du peintre, se trouve le «Centre Pierre Joseph Redouté» où se tiennent régulièrement des expositions.
Renseignements : 061/61.18.72 - 61.12.76 ou 61.27.50

L'Hôtel de Ville

Edifié sur l'emplacement de sept maisons anciennes, de 1864 à 1873 sur les plans de l'architecte Bouvrie, il possédait jusqu'en 1926 un monumental escalier frontal, remplacé par les escaliers à double volée.

L'Eglise Saint-Gilles-au-Pré

C'était, avant 1809, l'église paroissiale du Bourg, entourée du cimetière paroissial jusqu'en 1861. Bâtie, en son état primitif, en 1604 (probablement), elle a été remaniée à diverses reprises; le tambour d'entrée a été ajouté en 1739.

En 1949, la vieille église a été entièrement restaurée. Dans le cimetière, quelques tombes des XVIIIe et XIXe siècles.

La chapelle Saint-Roch

Saint-Roch († 1337, fête le 16 août) est invoqué pour être protégé ou guéri de la peste; son culte s'est largement répandu dans nos régions surtout au XVIIe siècle, période d'épidémies. En 1636, la mortalité fut terrifiante à Saint-Hubert et dans les alentours. En 1668, on construisit au sommet de la rue du Mont une chapelle en l'honneur du saint, et l'on fit vœu d'y célébrer la messe chaque année le 16 août.

Le Monastère Notre-Dame d'Hurtebise

Une communauté de moniales bénédictines s'est installée depuis 1935 sur l'emplacement d'un ancien complexe rural comportant maison de maître et ferme d'élevage; elle a édifié, d'après les plans de l'architecte Noirhomme, un beau monastère entièrement neuf, d'ailleurs inachevé. Consacrée à la louange de Dieu, la communauté, douée d'un large rayonnement, organise retraites et sessions religieuses.

Parc à gibier
(Document fourni par la F. T. L. B.).

Le Fourneau Saint-Michel

Les installations de l'usine métallurgique au charbon de bois, chère à Dom Spirlet (1771), sur les bords de la Masblette, ont été restaurées intelligemment, et constituent, sous l'égide de la Province de Luxembourg, un complexe unique restituant l'aspect des nombreux fourneaux ardennais aujourd'hui disparus. Ce site et ces bâtiments (classés depuis 1952) sont consacrés à un Musée du Fer et des Métiers wallons anciens, et, plusieurs constructions luxembourgeoises y ayant été transportées et rebâties, est devenu le Musée de la Vie rurale wallonne. (tél.: 084/35.51.19).

La Converserie

Dans la forêt de Freyer, l'Abbaye de Saint-Hubert, profitant d'une donation du comte de Laroche, installera au XIIe siècle une ferme, desservie d'abord par des frères convers (d'où son nom), avec une chapelle, dans une clairière à carrefour de pistes; centre d'accueil pour les pèlerins piétons, une clochette y tintait pour les guider. Au vieux



carrefour, est plantée une antique croix (la «Rouge Croix»), où la tradition localise l'apparition à Hubert du cerf portant le crucifix. La chapelle, rebâtie en 1904 (architecte Langerock) contient de nombreux blasons de familles chasseresses, et, parmi d'autres oeuvres, un tableau sur cuivre de Guy du Passage. Plusieurs éléments de la vieille ferme sont conservés dans la reconstruction récente.

Le Mémorial au Roi Albert

Sur la route du Fourneau Saint-Michel, au centre de la clairière des Béoilis, une stèle et une plaque

gravée commémorent les passages de ce Roi dans nos forêts.

Expositions, manifestations

Journées internationales de la chasse et de la nature

Chaque année, le premier week-end de septembre, ont lieu à Saint-Hubert les fêtes de la chasse et des amis de la nature.

Dès le samedi après-midi, des sonneries de trompes de chasse retentissent sur la place de l'Abbaye. Il s'agit de sonneurs belges mais aussi et principalement de sonneurs allemands.

La messe de 18 heures est sonnée par les différentes fanfares présentes et après l'office se déroule un concert de trompes de chasse.

Le dimanche, c'est le rendez-vous international des chasseurs, des sonneurs, des équipages de vénerie, des amis de la nature et des pèlerins. Dès 10 h 30 c'est le grand rassemblement devant la basilique.

A 11 heures se déroule la grand-messe solennelle animée par les sonneurs belges et étrangers, avec les équipages de vénerie, avec la bénédiction et la distribution des petits

Ski de fond
(Document fourni par la F. T. L. B.).

pains. Après la messe, les animaux sont bénis devant la basilique.

L'après-midi, dès 14 h 30, un grand cortège historique parcourt les différentes artères de la ville. C'est toute la vie de Saint-Hubert, l'histoire de l'abbaye, de la cité et de la chasse qui sont évoqués par 500 participants en costumes d'époque et une trentaine de chars.

Après le cortège, vers 16 h 30 : réunion des différents groupes et sonneurs pour un hommage à leur Saint Patron.

Juillet musical

Dans le cadre du festival de musique de Wallonie se tient chaque année à Saint-Hubert, dans le courant du mois de juillet, une série de concerts dont la qualité et la diversité font la joie de tous les mélomanes. C'est une organisation du Service des Affaires culturelles de la Province dont le siège se trouve au Palais abbatial. (061/61.22.03).

Exposition sur la forêt et ses ressources

Cette exposition veut montrer la richesse et la diversité de notre faune, les ressources de notre forêt, les différentes techniques de travail actuelles et anciennes. Elle a lieu chaque année, dans les locaux de l'internat de l'Athénée Royal situé derrière la basilique, en juillet et en août.

Braderie commerciale

Cette importante braderie a lieu le premier week-end du mois d'août. Des rues deviennent piétonnes et de nombreuses animations se déroulent pendant ces trois journées. La plus importante, c'est le grand feu d'artifice qui attire des milliers de curieux. Tél. : 061/61.21.35.

Vol à voile
(Document fourni par la F. T. L. B.).

Sports et attractions

Parc à gibier

Le parc est situé à deux kilomètres du centre de la ville. Il est traversé par divers circuits pédestres qui permettent aux visiteurs de découvrir, dans un cadre forestier naturel, tout le gibier de l'Ardenne. Il est ouvert toute l'année. Cafétéria, barbecue couvert, vaste plaine de jeux complètent la visite. Tél. : 061/61.17.15.

Aviation

Saint-Hubert possède un centre national de vol à voile de grande renommée. Il délivre des brevets de pilote de planeur mais aussi d'avion. Il est possible de faire des baptêmes de l'air en planeur et en avion (de Pâques à octobre). Tél. : 061/61.15.22. et 61.12.68.

Pêcheries

En rivières et en étangs

Tennis

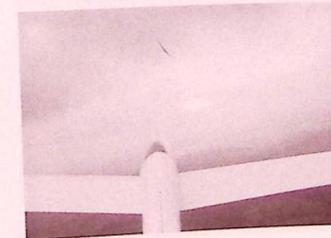
Tennis non couvert et couvert : rue du Parc

Ski de fond

Le centre de ski de fond vous propose divers circuits totalisant plus de 30 km. Les pistes sont balisées et tracées par un engin mécanique. Le matériel est loué au départ des pistes (061/61.12.69).

Promenades pédestres

Ces promenades permettent de savourer le calme, la quiétude de nos forêts. Les cartes reprenant ces divers circuits sont en vente au



bureau du tourisme.

Promenades guidées

Elles vous feront parcourir nos campagnes et nos forêts dans le calme et la détente. Chaque 2e mardi et chaque 4e dimanche du mois (061/61.30.11).

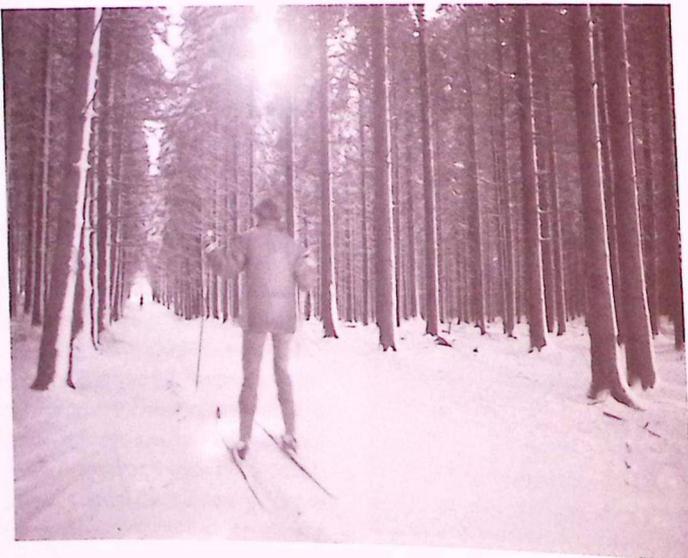
Promenades historiques guidées
Chaque 3e samedi du mois ces visites guidées vous feront mieux connaître et apprécier nos richesses historiques (061/61.30.11).

Gastronomie

Outre les différents hôtels et restaurants qui vous proposeront des menus gastronomiques avec, en saison, toutes les variétés de gibier, Saint-Hubert vous offrira tout un choix de succulentes charcuteries artisanales : pâtés, jambon et le saucisson appelé le «Borquin». Nous vous invitons également à savourer le fromage dénommé le Saint-Hubert. Les amateurs de bière pourront choisir entre la «Faysanne» et la «Saint-Hubert».

Pendant votre séjour à Saint-Hubert vous irez à la découverte de la région. Vous serez attiré par de nombreux coins pittoresques, par de jolis villages au charme typiquement ardennais. Ces villages forment le grand Saint-Hubert. Il s'agit de : Arville étalé dans une large cuvette; Awenne avec ses fontaines; Mirwart et son château; Hatrival et ses vestiges gallo-romains; Vesqueville avec son passé romain et féodal, et pour les randonneurs, Lorcé qui vous fera découvrir un beau panorama sur la cité abbatiale.

(1) «Basilique» est un titre honorifique, concédé par le Pape à certaines églises dans la chrétienté, en rapport avec les grandes églises romaines.



Lucien Meert, le chant de la couleur

par Anita NARDON

Evolution et adaptation aux exigences de la vie ouvrent souvent de nouvelles portes aux artistes inventifs.

Cartonnier

Cartonnier de tapisserie. La spécialité remonte à l'origine même des créations licières, elle est aujourd'hui menacée de disparition. Historiquement c'était un complément du métier de peintre, Raphaël, Rubens et bien d'autres ont créé des cartons de tapisserie. Nos contemporains ont

maintenu la tradition tels les Jean Van Noten, Mary Dambiermont, Dubrunfaut, Somville et Lucien Meert.

Les tissages mécaniques contemporains demandent des créations applicables à une technique qui ne tient pas compte de la sensibilité humaine. Certains créateurs, je pense à Paul Ibou, se servent de l'ordinateur. Il n'y a là rien de péjoratif, le procédé relève d'un phénomène d'époque lié à la robotique. Les créations qui en découlent sont la preuve que l'on peut gérer des formes esthétiquement agréables à l'aide de logiciels.

Le rôle du cartonnier de tradition est (je devrais dire était) différent. Chargé de glorifier Dieu ou son Seigneur, de raconter une bataille ou une légende, il livrait son graphique aux mains des artisans, un projet coloré au dessin bien net afin d'éviter toute erreur d'interprétation. Il en fut ainsi durant des siècles à Tournai, à Bruxelles, mais aussi à Arras (qui a donné son nom italien à la tapisserie : arazzo).

La rénovation de la tapisserie avec Jean Lurçat et le formidable élan d'Aubusson vers 1930, suivi par le renouveau tournaisien en 1945, ne changent pas le processus. Les cartons sont toujours livrés aux manufactures. En Belgique, Dubrunfaut apporte une première modification, il numérote les plages colorées et les laines, évitant ainsi, dit-il, des différences d'acuité visuelle chez les liciers. Avec Forces Murales, la rénovation de la tapisserie prend son envol et les ateliers tissent. Vinrent ensuite la crise et les difficultés de tout ordre, y compris le difficile partage d'affaires familiales, et des ateliers disparurent. Ainsi, la fermeture de la maison Chaudoir a été fort ressentie dans le milieu bruxellois. De Wit à Malines semble maintenant s'orienter davantage vers la restauration. Il reste Tournai, où l'atelier dynamisé par Dubrunfaut

Lucien Meert devant un carton pour la tapisserie "La Beauté et la Grâce".
(Document fourni par l'auteur).



Dessin, détail de "Dream" - L. Meert 1989.
(Document fourni par l'auteur).

reprend le flambeau du tissage mais avec des effectifs trop faibles, à mon avis, pour répondre à toutes les demandes.

Dès lors, de plus en plus de créateurs réalisent eux-mêmes leurs projets. Certains tissent en famille, d'autres, seuls maîtres à bord, vivent quotidiennement avec le métier à tisser. Peu attiré par le côté artisanal, Lucien Meert est resté avant tout un cartonnier. Un hasard heureux a mis une artisane passionnée sur sa route. La Petite Sirène, une basse lice d'une grande fraîcheur, a ainsi pu voir le jour. Car depuis la fermeture de la maison Chaudoir, Lucien Meert reste avec des réalisations en suspens.

Ses tapisseries ont été choisies naguère pour orner des lieux publics. Pour qui a suivi la difficile formation du gouvernement début 1992, certains entretiens étaient filmés sur fond de tapisserie signée Lucien Meert. A la Maison communale d'Etterbeek, c'est dans la grande salle du Conseil que l'on en trouve une, et j'en passe...



Dessin, "Rêverie" - L. Meert.
(Document fourni par l'auteur).



Mais Lucien Meert, comme tout artiste, ne pourrait renoncer à ce qui constitue le sel et le ferment d'une vie d'artiste, la création au quotidien.

Le dessin et la gouache

Le dessin en noir et blanc est peu considéré du grand public, il constitue pourtant le sommet de toute création graphique. Largement représenté parmi les œuvres

récentes, il présente des formes et volumes définis dans l'intensité de ce que l'on désigne par «les sept couleurs du noir».

La partie la plus joyeuse et la plus accessible à un large public dans la production récente de Lucien Meert est constituée de gouaches mais de gouaches assez particulières. Parce qu'il considère la matière comme génératrice d'une certaine chaleur, option liée à l'amour de la laine, Lucien Meert a choisi de renforcer l'effet des gouaches par un procédé personnel «à la cire». La gouache sur papier marouflée sur bois, présente alors un aspect chaleureux de peinture à l'ancienne avec des images de notre temps. L'instrument de musique rock et le transistor, par exemple, font partie d'une ambiance quotidienne.

La palette de l'artiste allie les tons joyeux mais difficiles, il ose le rose et les mauves tendres. De plus, outre les instruments de musique, il montre un fort penchant pour le monde marin. Ses sujets englo-

Projet pour la tapisserie "Bayard" de Lucien Meert (gouache).
(Collection particulière)

bent la gloire de Phoebus et l'élegante présence d'un hippocampe, symbole d'une paternité active. Murex et coquillages peuvent rencontrer le cerf-volant, en passant d'une gouache à l'autre, c'est la musique des sphères qui défile.

Un rappel du martyr de Saint-Sébastien, ce beau prétexte au nu masculin bien connu à travers l'histoire de l'art, a également tenté l'artiste. Mais très vite, il revient à son univers enchanté. Il aime les contes de fées, les fonds à l'or et les oiseaux aux couleurs multiples. C'est dans l'enchantement que Lucien Meert trouve le meilleur de son inspiration parce qu'il a su préserver ce don du



merveilleux qui souvent s'échappe avec l'enfance.

Il est rare aujourd'hui de voir un artiste fidèle à l'imaginaire heureux. Tout ce qui dérive des gran-

des lignes du surréel et du fantastique est trop souvent fait de scènes dures et même cruelles. Un terrible sentiment de peur et de trouble domine le royaume nocturne.

Chez Lucien Meert, par contre, la lune irradie les nuits, les sirènes ne sont pas là pour faire périr les marins mais pour les bercer de leurs chants. Les oiseaux n'attaquent jamais le voyageur, ils sont peut-être les messagers du musicien dont l'instrument abandonné nous fait deviner de célestes musiques.

La vie pourtant ne ménage personne et l'artiste doué d'une sensibilité aigüe est plus facilement blessé que tout autre. Personne n'échappe au bruit, à la vitesse, à la violence du temps, aux maladies graves et aux catastrophes naturelles. Contrairement à la peinture catharsis de bien des expressionnistes, Lucien Meert a choisi son mode d'expression et ses gouaches chantent en couleur, sur fond de mélodie très douce pour rendre à chaque jour une pépite d'espérance.

Détail de la tapisserie "Le chat blanc" de Lucien Meert.
(Document fourni par l'auteur).



Les Fourons, connus et méconnus

par Gilbert MENNE

Voilà une commune dont le nom est bien connu en Belgique et dont la réputation a largement dépassé nos frontières, mais la connaît-on vraiment ? Très peu certainement sous l'aspect strictement touristique, et c'est bien dommage.

Les six petits villages formant la commune de Fourons totalisent un peu plus de 4.000 habitants sur une superficie de 50 km². Au coeur du «Pays des Trois Frontières», l'entité est idéalement située à moins de 20 km des grandes villes historiques de Liège, Aix-la-Chapelle et Maastricht. Elle jouxte les Pays-Bas, le Pays d'Aubel et le Limbourg, dont la sépare la Meuse, et auquel elle se rattache administrativement.

Une riche nature

La région de Fourons est géographiquement une terre de transition entre la vallée de la Meuse, le Pays de Herve et la Hesbaye. Elle se caractérise par des collines onduyantes alternant avec de larges vallons où coulent de petites rivières à la pente rapide : Berwinne, Voer, Veurs, Gulp et Noorbeek qui alimentent encore de nombreux moulins. Le paysage est resté bien protégé; de vastes prairies alternent avec de profondes forêts. Le sous-sol composé majoritairement de calcaire a favorisé l'éclosion d'une flore riche et variée : frênes, cerisiers, vignes sauvages, sureaux, fougères et chèvrefeuilles abondent et font la joie des promeneurs. L'altitude, qui y dépasse les

250 m, ménage de splendides panoramas. Aucune infrastructure touristique importante ne vient troubler la paisible quiétude.

Ordre Teutonique... et pisciculture

Le plus petit des six villages de Fourons abrite la principale curiosité de la commune. C'est en 1242 que le seigneur local fit don de l'alleu à l'Ordre Teutonique, appelé également Ordre Allemand. Fondé environ 50 ans plus tôt durant les Croisades, cet ordre de chevalerie, au début uniquement hospitalier, devint rapidement une puissance majeure quant il fut chargé de christianiser les pays de la Baltique. Construit au début du XVIII^e siècle, le château de la Commanderie de Fouron-Saint-Pierre, qui dépendait du baillage d'Alden Biezen en Limbourg, est un très bel exemple en style Renaissance mosane de castel entouré de douves.

Le château lui-même est propriété privée, mais ses étangs et ses fossés valent largement le détour. Ils abritent en effet une importante pisciculture (200.000 truites), alimentée par l'eau pure de la Voer qui prend naissance dans le domaine. Une passionnante visite guidée à effectuer sur réservation préalable et qui joint l'intérêt historique à l'initiation à l'élevage

Le «Hof de Draeck», transformé en hôtel par la Communauté Flamande.
(Photo : Gilbert Menne)



La Commanderie teutonique de Fouron-Saint-Martin. (Photo : Gilbert Menne)



piscicole. (Pisciculture Wijnant-Meussen, Commanderie 12A, 3792 Fouron-Saint-Pierre, tél. 041/81.10.83. Prix : 100 F./pers. et réductions).

Deux routes touristiques

Le Syndicat d'Initiative a balisé deux itinéraires pour automobilistes ou cyclistes qui constituent le meilleur moyen pour découvrir tous les attraits de l'entité. Ils sont longs tous deux de 23 kilomètres. La route paysagère orientale part de Fouron-Saint-Martin (église d'origine romane, avec d'intéressants fonts baptismaux et un mobilier baroque du XVIIIe s.), vers la vallée de la Gulp, le village de Teuven et ses deux châteaux (privés), la localité de Remersdaal, longe la ville d'Aubel (splendide abbaye de Val-Dieu, fondée au XIIIe siècle), le Pays de Herve et revient par Fouron-Saint-Pierre. La route paysagère occidentale parcourt la partie centrale des Fourons et les campagnes contrastées le long de la Meuse, avec des incursions à Berneau et à Warsage (province de Liège) et à Noorbeek (Pays-Bas). Elle démarre également à Fouron-

Saint-Martin et se dirige vers

Fouron-le-Comte, le «village aux 100 ponts», car chaque maison possède sa propre passerelle pour accéder à la rue en passant la Voer. L'église Saint-Lambert, la cure, et la plupart des fermes remontent au XVIIIe siècle. Ne manquez pas l'auberge-musée «De Swaen», ancien relais de poste sur la route Liège-Aachen, datant du XVIe siècle. Aménagée en un petit musée de la vie locale, avec une annexe consacrée à la nature, cette accueillante auberge propose la dégustation de spécialités régionales et d'une centaine de bières différentes.

Le circuit continue vers la vallée de la Berwinne, le village de Moulant (église romane du XIIe s. et curieuses bornes-frontières autrichiennes) pour revenir à son point de départ. Un guide explicatif détaillé «Blauwe Vogel» est vendu 150 F., hélas uniquement en néerlandais; un plan de situation est gratuit.

Un séjour attrayant

Pour goûter pleinement le charme



de cette enclave à l'écart des grands flux touristiques, offrez vous un séjour de détente proposé par la brochure «Le pays flamand de vos vacances», et particulièrement le forfait n°127 «Verdure, repos et gastronomie». Du 1er mars au 31 décembre, vous pouvez séjourner dans le cadre exceptionnel d'un luxueux château-hôtel du XVIIe siècle situé dans un vaste parc. Le forfait comprend soit un week-end long, soit un séjour en semaine. Le premier propose pour 4.800 F. p.p. deux nuitées avec petit déjeuner-buffet, le dîner du vendredi (4 services), le dîner gastronomique du samedi (6 services) et le déjeuner du dimanche (4 services). Un fameux rapport qualité-prix.

Renseignements pratiques :

Hôtel «Hof de Draeck», Hoofstraat 6, 3793 Teuven, Tél. 041/81.10.17.
Office de Tourisme de la Flandre, rue Marché-aux-Herbes 61, 1000 Bruxelles, Tél. 02/504.03.90.
V.V.V. «De Voerstreek», Kerkplein 216, 3798 Fouron-le-Comte, Tél. 041/81.07.36.

L'attrayante auberge «De Swaen» à Fouron-le-Comte. (Photo : Gilbert Menne)

EXPOSITIONS

Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire : "Trésors du Nouveau Monde"

C'est une exposition qui fera date. D'abord parce qu'elle réunit 400 chefs-d'oeuvre de l'art précolombien, ce qui en soi constitue déjà un événement remarquable. Mais ensuite parce que ces pièces proviennent de l'ensemble du continent américain. Voilà qui rend l'événement exceptionnel, et qui fait l'originalité passionnante de cette exposition.

Pour la première fois en effet, le visiteur a la chance de voir rassemblés, des objets récoltés depuis l'Argentine jusqu'en Alaska. Première lui qu'il permet d'appréhender réellement l'extraordinaire diversité des civilisations qui peuplaient les Amériques avant le contact avec l'Europe. Et ce que «Trésors du Nouveau Monde» montre clairement, c'est que nous étions très loin d'avoir mesuré le niveau de raffinement artistique que beaucoup d'entre elles avaient atteint.

Les organisateurs de cette exposition n'ont pas la prétention d'être exhaustifs. Avant tout autre chose leur démarche est née d'un enthousiasme face aux objets étonnants qu'ils rencontraient alors qu'ils sélectionnaient pour témoigner le mieux de ces cultures.

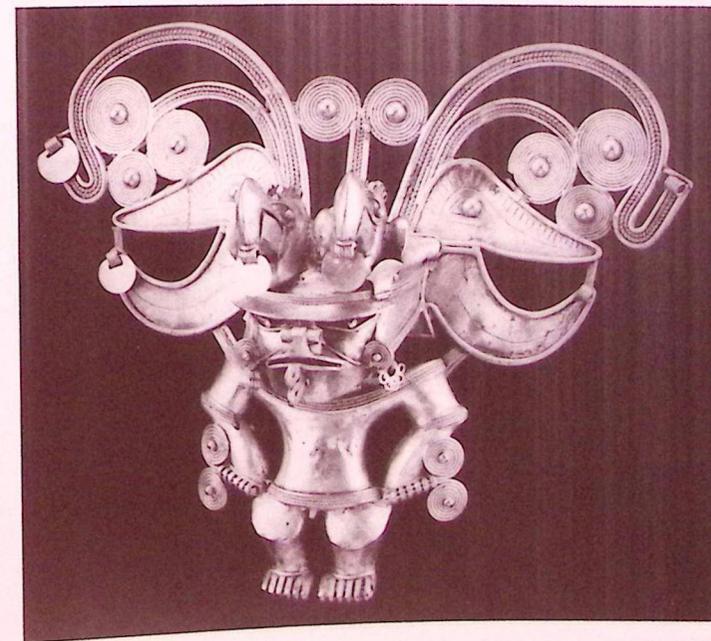
C'est l'émotion de cette rencontre qu'ils ont voulu communiquer au visiteur. Ainsi chaque objet présenté a d'abord été choisi pour sa valeur esthétique. Car, il s'agit d'un pari sur la beauté, plus que sur la pédagogie. Car la beauté est plus importante : elle seule peut, le cas échéant, susciter le désir d'en savoir davantage.

Beaucoup de ces objets n'ont jamais été exposés en Europe. Beaucoup y sont totalement inconnus. Ainsi les pièces qui nous viennent d'Argentine, du Venezuela ou de l'Alaska. Et si les cultures péruviennes ou mexicaines nous sont déjà plus familières, jamais personne encore n'a pu voir des choses telles que cette extraordinaire série de treize masques olmèques, réunis ici pour la première fois. Ce qui ne laisse pas d'être impressionnant quand on sait qu'ils sont tous considérés comme des chefs-d'oeuvre absolus de l'histoire de l'art universel. D'autres pièces évoquent de manière magistrale l'une ou l'autre technique peu ou mal connue, où telle culture excellait. Ainsi par exemple le travail du textile et de la

plume au Pérou, mais aussi sa mosaïque, ou encore les étonnantes réalisations en cuivre et en mica des Indiens d'Amérique du Nord.

En résumé, «Trésors du Nouveau Monde» invite à découvrir un continent, un monde. Un monde qu'on croyait connaître, mais dont on s'aperçoit tout à coup avec stupéfaction qu'il a été moins découvert que «recouvert» il y a cinq siècles par la colonisation. Elle ponctue à sa manière l'histoire d'une redécouverte, et cette histoire ne fait que commencer.

Qui sait par exemple si, dans le moment et l'espace privilégiés de cette exposition, grâce au regard d'ensemble qu'elle consent, on ne verra pas surgir quelque lien formel



EXPOSITIONS

profond qui unissait ce continent, par delà tout ce qui le divise ? En tout cas, aucun visiteur ne pourra manquer de reconnaître la place qui revient à ces immenses artistes américains qui, pendant quatre millénaires, ont pris part à la grande

aventure de la créativité humaine.

Renseignements pratiques :
Cette exposition se tiendra **jusqu'au 27 décembre** dans les

nouvelles salles d'exposition des Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles (parc du Cinquante-naire, station de métro "Merode"). Elle est accessible tous les jours, sauf le lundi et jours fériés, de 10 à 17 h; le mercredi jusqu'à 22 h.

Au château de Trois-Fontaines : Les ressources de la Forêt de Soignes à travers les âges

Dans ce beau petit château restauré, l'asbl Le Conseil des Trois-Fontaines organise cette année une exposition des plus intéressantes qui cherche à répondre à la question suivante : *A quoi a servi la Forêt de Soignes au cours des temps ?*

Tous les aspects sont au crible. Ainsi, les ressources végétales sont perçues, par exemple à travers l'exploitation du bois tandis que les chasses (tant alimentaire que princière) donnent une idée des ressources animales. Autre aspect de l'apport des animaux dans la Forêt de Soignes est l'élevage des animaux: le panage et le pacage fut développé par les monastères tan-

dis que les haras furent surtout l'apanage des princes. La pêche en est encore un autre aspect de l'apport des animaux dans la vie des hommes au cours des siècles.

Les carrières sont un autre atout de cette forêt : des carrières de pierre furent exploitées. L'exposition nous en dévoile quelques aspects. L'eau, l'origine des nappes d'eau, les viviers, les cours d'eau font partie du thème de l'eau qui est un sujet brûlant d'actualité.

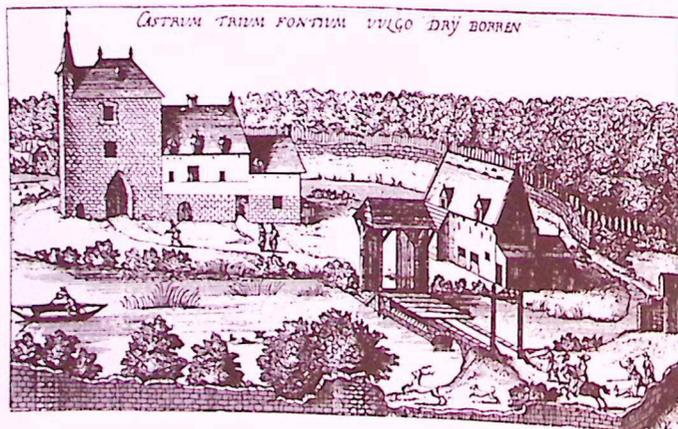
Les ressources tertiaires - comme les monastères - et les fonctions sociales de la forêt forment deux autres volets de l'exposition.

En dernier lieu sont évoqués les sciences et la pédagogie par le biais de l'histoire, l'archéologie, la géologie, la pédologie, la botanique et la zoologie. Le Jardin médécal Jean Massart apporte sa contribution à ce dernier aspect.

Pour la circonstance, de nombreux documents, maquettes, photos (anciennes et récentes) et objets faisant partie de collections privées et publiques ont été rassemblés. A travers ceux-ci, tout ce que l'homme a pu prendre à la Forêt, à pu y exploiter vous est révélé.

Renseignements pratiques :

L'exposition a lieu au Château de Trois-Fontaines en Forêt de Soignes (2241 ch. de Wavre) à Auderghem **jusqu'au 22 novembre**. Elle est accessible tous les week-ends et jours fériés de 14 à 17 h.



Vient de paraître



Guide de Promenades Vertes aux alentours de Bruxelles

Un nouveau livre de promenades pédestres, qui sort du lot commun, est paru récemment sur le marché. Il démontre - brillamment - qu'il ne faut pas toujours quitter l'agglomération bruxelloise pour bénéficier du «bon air de la campagne». Un longue introduction nous révèle l'esprit dans lequel les promenades ont été élaborées. Ensuite, un des «plus» de ce livre est le chapitre concernant les recommandations détaillées qui vous donnent, entre autres, toutes les indications utiles pour vous renseigner sur les transports en commun. Autre renseignement bienvenu, la durée de chaque promenade est indiquée. 27 ont une durée qui varient entre 1 h 40 et 4 h et 3 randonnées demandent entre 5 h 30 et 7 h de marche. Une carte schématique de la région couverte par l'ensemble des promenades se trouvent en encart à la fin du livre.

Chaque promenade est introduite par un petit texte donnant divers renseignements quant à l'intérêt particulier de ce circuit, le contexte historique... Ensuite, tous les moyens d'accès sont décrits tant pour le promeneur motorisé que pour celui qui dépend des transports en commun. La promenade proprement dite est décrite si clairement que la carte qui l'accompagne n'est même pas vraiment nécessaire. Autre atout de ce livre, ce sont les illustrations et les extraits littéraires qui ornent les textes. Les encres de Chine, rehaussées de lavis de Paul de Ghobert évoquent avec beaucoup d'émotion le charme des paysages traversés. Les extraits poétiques enrichissent la promenade d'une dimension philosophique. (Re)découvrir la nature en se détendant physiquement et spirituellement est possible grâce à cet ouvrage que nous vous recommandons. Vous pouvez l'obtenir en librairie au prix de 650 F.

Guides 1992 des «Gîtes de Wallonie»

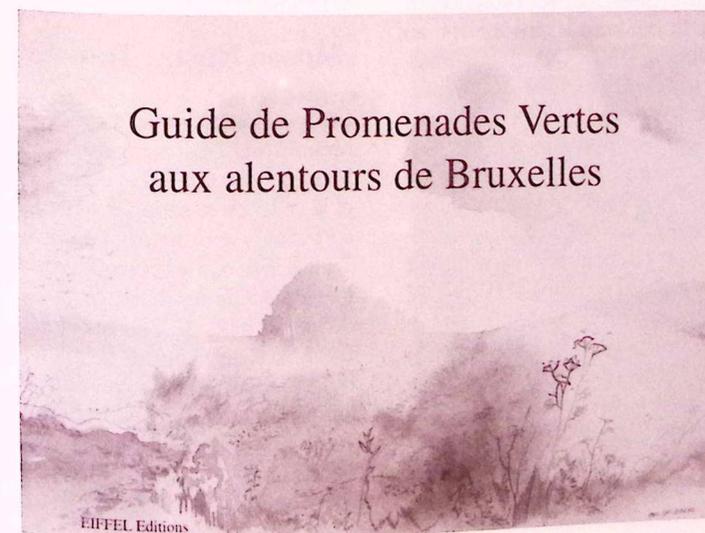
Les «Gîtes de wallonie», association de propriétaires de gîtes ruraux, gîtes à la ferme, meublés de tourisme et de chambres d'hôtes présentent, pour la deuxième année consécutive, leurs éditions.

Un gîte rural est un logement touristique indépendant, aménagé dans une maison de caractère (tout ou partie de maison, ancienne grange, écurie, étable...), située à la campagne et aménagé spécialement pour le tourisme dans le respect du style local. La caractéristique veut que vous y êtes généralement accueillis par le propriétaire lui-même. La chambre d'hôtes, c'est le «Bed & Breakfast» de chez nous. Le temps d'une ou plusieurs nuits, vous êtes hébergés par une famille en chambre particulière, équipée d'un lavabo, mais souvent d'une salle d'eau et d'un WC particuliers.

Les couples, familles et petits groupes d'amis à la recherche d'un gîte de qualité au village, à proximité des bois ou à la ferme ou d'une chambre chez l'habitant seront comblés : 2 guides pratiques, avec photos, description, prix et coordonnées du propriétaire sont désormais disponibles.

Le «guide des 100 gîtes de Wallonie» offre plus de 635 lits offerts par près de 55 propriétaires dans près de 50 communes rurales de Wallonie; le «Guide des 100 chambres d'hôtes de Wallonie» lui, constitue une nouveauté : il offre pour la première fois un formidable réseau de plus de 180 lits préparés par une trentaine de propriétaires dans plus de 26 localités de Wallonie. Une véritable mini-révolution dans le paysage de l'hébergement touristique de Wallonie.

Guide de Promenades Vertes aux alentours de Bruxelles



Vient de paraître



Les «Gîtes de Wallonie» garantissent des séjours de qualité, alliant tradition du terroir et prix modérés : tous les logements présentés dans les guides sont labellisés, et donc visités et inspectés régulièrement par le Commissariat au Tourisme. Le Guide des gîtes (100 F) et celui des chambres d'hôtes (gratuit contre 15 F à titre de frais d'envoi) sont disponibles auprès des Gîtes de Wallonie, rue du Millénaire, 53 à 6941 Darbuis. Tél.: 086/49.95.31.

Le catalogue du Musée de la Ville de Bruxelles

Jusqu'à ce jour, et depuis la création du musée, le visiteur n'a jamais disposé d'un guide détaillé, lui permettant d'apprécier les riches collections du musée. Soumis à une réorganisation fondamentale de 1981 à 1986, le musée se devait d'offrir au public un instrument de valeur.

Le nouveau guide a été pensé pour répondre à trois critères principaux: la qualité de l'information, la qualité de la présentation et la facilité de consultation. Le résultat est un livre de belle apparence, de format pratique avec 185 pages, abondamment illustré de photos en couleurs et en noir et blanc.

Des introductions historiques en tête de chaque chapitre ou de chaque section suivent la thématique du musée et permettent de situer les objets exposés dans leur contexte. Dépassant la description de l'oeuvre d'art, le texte vise à faire comprendre la problématique bruxelloise au travers du passé de la ville.

C'est pourquoi le volume ne se contente pas d'être l'instrument nécessaire à une visite fructueuse du musée. Il a aussi l'ambition de

constituer un outil de référence de base indispensable qui trouve sa place dans toutes les bibliothèques. Destiné à un public international autant que national, «Le Musée de la Ville de Bruxelles - La Maison du Roi» fait l'objet de trois éditions, une en français, une en néerlandais et une en anglais, qui seront bientôt complétées par une édition en allemand.

Le prix de vente de l'ouvrage est de 500 F.

«Jours de Guerre» Tome 6

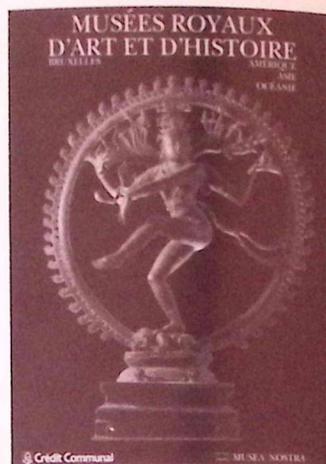
Le 6e tome de la série «Jours de Guerre», éditée par le Crédit Communal, sous la direction de Francis Balace vient de sortir.

Automne et hiver 1940... La Belgique occupée s'installe dans sa nouvelle condition. Il faut trouver des solutions aux problèmes les plus urgents, dont le moindre n'est pas de permettre la survie d'une population touchée par le ralentissement ou la cessation des activités professionnelles, l'absence des chefs de famille prisonniers en Allemagne, et des conditions climatiques épouvantables.

Le Secours d'Hiver est une intention généreuse mais une erreur psychologique. «Durer» en cédant sur l'accessoire pour sauvegarder l'essentiel, c'est aussi le sort des administrations communales qui doivent souvent composer avec l'appareil militaire allemand.

Le tome évoque les tribulations du gouvernement Pierlot jusqu'à Londres, les débuts de la Résistance, les premières mesures vexatoires envers les Juifs, le courage d'Adolphe Max,

Jour de chagrin, de doute, de faim,



d'angoisse, le tableau de la Belgique en cette fin d'année 1940 est sombre. La seule éclaircie viendra de ceux pour qui ils -sont déjà- jours de refus et de lutte.

Comportant 118 pages, dont de nombreuses illustrations noir/blanc, l'ouvrage est vendu à 695 F (+ 75 F frais de port) ou en souscription à 495 F.

Renseignements : Service Vente du Crédit Communal - Passage 44 Boulevard Pachéco, 44 à 1000 Bruxelles Tél. : 02/222.43.08.

Musea Nostra Tome 3

Ce troisième, et dernier tome que la série *Musea Nostra* consacre aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire et le n°13 de la série présente les collections «extra-européennes». Tant le livre que les objets exposés témoignent de la richesse originelle du patrimoine de l'humanité; ils illustrent la diversité des peuples et des cultures. Celle-ci s'exprime dans la nature même des collections présentées : archéologiques (Asie et Amériques), ethnographiques (Amériques, Pacifique, Inde, Indonésie, Tibet), créations

Vient de paraître



picturales (Japon, Chine) et architectures extrêmes-orientales (La Tour Japonaise et le Pavillon chinois à Laeken).

Aucune de ces entités ne prétend à l'exhaustivité, mais la mise en valeur de leurs traits saillants permet à chacun, spécialiste, amateur ou simple visiteur, d'approcher synthétiquement l'essentiel.

Joint aux précédents volumes consacrés à l'Antiquité et à l'Europe, ce troisième tome termine le tour d'horizon des richesses du plus grand musée de Belgique.

Disponibles en Français, Néerlandais et Anglais, ces trois tomes ne peuvent que concourir au rayonnement de nos musées.

Il est disponible au prix de 950 F pour l'édition de luxe reliée et de 595 F pour l'édition brochée frais de port inclus, auprès du Crédit Communal, par versement sur le compte 057-6370330-16.

Par ailleurs, les Musées royaux d'Art et d'Histoire ont inauguré récemment leur **bookshop**.

Cette librairie se veut le reflet fidèle des vastes domaines abordés par les collections des Musées où les jeunes et les enfants n'ont pas été oubliés dans la sélection des titres et ils trouveront une gamme étendue de livres adaptés à leur goût ou à leurs besoins. Les amateurs d'antiquariat pourront se procurer les premiers numéros du Bulletin des Musées qui a commencé à paraître dès 1901. Les publications des Musées, scientifiques ou pédagogiques, ainsi que les catalogues d'expositions seront également disponibles.

Ce bookshop souhaite aussi offrir un véritable service de librairie en permettant au public de comman-

der des ouvrages.

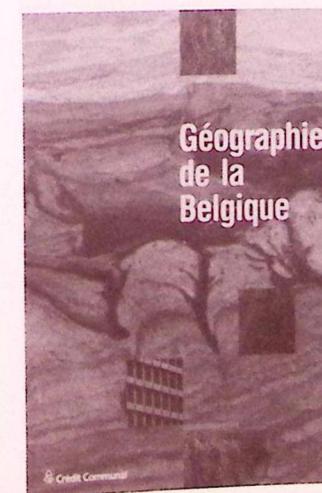
Enfin, les jeunes et les moins jeunes trouveront un vaste choix de cartes postales illustrant des oeuvres d'art issues du monde entier.

Il est ouvert de 10 à 17 h tous les jours sauf les lundis et jours fériés. Tél. : 02/741.73.62.

Géographie de la Belgique

Grâce au Crédit Communal, ce grand livre vient enfin combler une lacune manifeste. La Belgique ne disposait en effet d'aucun traité récent de géographie de niveau universitaire, alors qu'elle compte nombre de savants reconnus et que la littérature géographique y fleurit avec autant d'abondance que de qualité. Il se publie pourtant plus de cent études traitant de divers aspects de la géographie belge par an.

C'est ainsi que sous le patronage du Comité national de Géographie, vient de paraître l'ouvrage qui a pu faire appel à des spécialistes incon-



testés dans leur domaine. Toutes les universités ayant un institut ou un département de géographie se sont retrouvées impliquées dans le projet et ont effectivement participé à la rédaction de ce traité. L'option choisie fut de donner un panorama complet de toute la réalité géographique belge et de répondre à un souhait souvent exprimé, notamment par les professeurs de géographie belges et étrangers mais aussi par le grand public.

L'ouvrage se subdivise en seize chapitres, tous des plus intéressants et concernant tous les aspects de notre pays. Mais même en un gros volume, on ne peut tout dire. Les auteurs ont dû abréger. Les lecteurs qui voudraient en savoir davantage trouveront des pistes dans les bibliographies qui concluent chaque chapitre : indication des sources statistiques, permettant la mise à jour des données, et publications significatives dans le domaine considéré.

Précision de l'information, rigueur de la démonstration, clarté de l'exposé sont encore enrichis par une iconographie d'une qualité exceptionnelle : 587 figures, cartes et photos, dont 254 en couleurs. Ouvrage de référence indispensable, la Géographie de la Belgique se veut aussi une invitation permanente à la découverte. De format 25 X 29,7 centimètres, le livre est vendu au prix étudié de 2.500 F en librairie, dans les agences du Crédit Communal et à son siège, Division vente, 44 boulevard Pachéco à 1000 Bruxelles ou par virement au compte 057-6370330-10 en mentionnant le titre.

Vient de paraître



Guide «1992-1993» de la Ligue Hôtelière de Wallonie

La Ligue est une association d'hôteliers et de restaurateurs, au départ exclusivement Ardennais, qui s'est étendue en 1973 au Hainaut et au Brabant wallon. Elle assure la promotion de ses membres par une participation aux salons, workshops touristiques, meetings et campagnes de publicité collectives. Elle assure la défense des intérêts professionnels avec Horeca-Wallonie et publie depuis 1945 un guide hautement réputé.

Des hôteliers et des restaurateurs de toutes gammes mais particulièrement recommandables pour le rapport qualité-prix qu'ils pratiquent. Parmi les 214 établissements répertoriés dans ce nouveau guide, on trouvera des maisons offrant une pension complète à moins de 2.000 F et des établissements de grande réputation.

Il aidera les touristes désirant sélectionner l'établissement où ils comptent trouver le confort, le cadre agréable, l'accueil personnalisé et le type de cuisine et cela au budget qu'ils désirent. Il en est de même pour l'organisateur de séminaires, les tours opérateurs et les organisateurs de week-ends gastronomiques tant prisés dans nos belles régions. La présentation en couleurs de chaque hôtel ou restaurant leur facilitera un choix, permis d'ailleurs par les renseignements des prestations de chaque établissement (prix indiqués au 1er mai 1992).

Le guide est disponible en envoyant 140 F en timbres ou espèces au secrétariat de la Ligue Hôtelière de Wallonie, rue de l'Eglise, 15 à

6980 La Roche-en-Ardenne.
Tél. : 084/41.10.40

Guide Delta des hôtels du Benelux

Avec la parution du Guide Delta des hôtels du Benelux, la famille du Guide Delta, le plus vendu des guides en Belgique, s'agrandit. Et franchit cette fois les frontières nationales.

Durant près de deux ans, Pol Walheer, auteur de plusieurs guides gourmands et chroniqueur gastronomique à Paris Match, a parcouru un vaste territoire qui va de Noirefontaine à Groningen et de Scheveningen à Remich. De ce périple, il a rapporté un précieux carnet de route dans lequel il a consigné ses impressions sur l'accueil, le cadre, le confort, la table, les prix et sur les mille détails qui rendent un séjour agréable.

Ville après ville, il convie le lecteur à la découverte des meilleurs hôtels, hiérarchisés grâce à un double système de cotation, l'un pour l'hébergement, l'autre pour la qualité de l'assiette. En outre, divers symboles permettent au lecteur de se faire un choix en un coup d'oeil : accueil, bon rapport qualité-prix, cadre exceptionnel, cave qui mérite le détour, situation calme...

C'est la première fois qu'un guide illustré propose un panorama aussi complet de quatre cents des meilleurs établissements hôteliers du Benelux - de l'éternelle auberge au palace contemporain, chacun recommandable dans son style et à son niveau. Ce guide est complété par un agenda qui donne pour chaque établissement, classé alphabétiquement et par ville, toutes les informations utiles au voyageur : coordonnées

complètes, cartes de crédit acceptées, facilités (parking, garage, fitness, piscine, jeux pour enfants...), la catéorie de l'hôtel, le nombre et le prix des chambres, le prix des repas, etc. Enfin, plusieurs index aideront le lecteur dans ses choix. Comprenant 318 pages avec 160 illustrations dont une soixantaine en couleurs, le guide est en vente en librairie à 695 F.

Le Guide Economique du Brabant wallon

L'édition 1992 du «business book» du Brabant wallon réalisé par la société Business Media en collaboration avec la Chambre de Commerce et d'Industrie du Brabant wallon vient de paraître.

Précieux outil de travail, de références et de promotion, cet ouvrage indispensable est le reflet du dynamisme des entreprises et de l'activité économique du Brabant wallon. On y trouvera les entreprises classées par ordre alphabétique, par secteur d'activité, par listes de produits et mots-clés, les administrations et institutions et les professions libérales. Pour chaque firme, une fiche technique avec adresse, nom du dirigeant, forme juridique et personnel occupé et description des activités.

La mise à jour, la qualité des informations et sa consultation aisée font de ce guide un bon vade-mecum du chef d'entreprise.

L'ouvrage est disponible au prix de 950 F plus frais d'envoi auprès de l'agence régionale de Nivelles de Business Media, rue Saint-André, 1 à 1400 Nivelles.

Tél. : 067/84.02.39.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Ce 4 octobre : Journée Nationale du Touring Club : Circuit de découvertes dans les Ardennesbrabançonnnes

Le Touring Club de Belgique et Touring Secours organisent, en collaboration avec la Fédération Touristique du Brabant, une découverte des «Ardennes Brabançonnnes», aux portes de Bruxelles. Après le café d'accueil pris au Complexe Sportif de Rixensart, on pourra visiter, sous la conduite de guides brevetés du Syndicat d'Initiative, le nouveau Musée de l'Eau et de la Fontaine et les nombreux attraits du Lac de Genval. Déjeuner libre.

L'après-midi, on pourra se promener dans le merveilleux Domaine Solvay, voir la jolie église romane de La Hulpe ou admirer le Château princier de Rixensart, le Musée d'Art Naïf à Lasne, la Ferme de Froimont et l'église de Bourgeois (chemin de croix moderne du céramiste Max Vander Linden). Apéritif avec la «tarte du Vi Paurin» locale servie par la Confrérie gastronomique du Tire-Bouchon de Rixensart à partir de 19 h, suivis d'un buffet froid dans la salle de la Ferme de Froimont.

Rendez-vous entre 10 et 11 h au Complexe Sportif où vous recevrez les documents nécessaires pour effectuer ce circuit.

Un concours sera doté de nombreux prix.

Premier prix : une nuitée pour deux avec petit-déjeuner buffet dans le prestigieux Château du Lac.

Prix de la Journée : 1.340 F incluant les entrées, les guidages, un excellent buffet froid (sans boissons) et une plaquette-souvenir, prix sans dîner : 500 F.

Renseignements et réservations auprès de la **Délégation Générale du Touring Club**, Avenue Carton de Wiart 128 à 1090 Bruxelles (02/233.26.62).

Coupe européenne de la restauration «Georges Baptiste»

Les 3, 4 et 5 avril derniers, au CERIA, se déroulait la deuxième édition de la Coupe Européenne de la restauration «Georges Baptiste». La compétition mettait en présence les meilleurs élèves «Maîtres d'Hôtel» des écoles hôtelières de l'Europe des 12, devant un jury composé d'éminents spécialistes français et belges de la restauration.

Au terme d'une journée d'épreuves (connaissance des vins et fromages, accueil du client en 2 langues, découps du saumon fumé, de la

daurade et du caneton, préparation de crêpes flambées et le spectaculaire allumage du cigare), le Président R. Hurault proclamait les lauréats 1992 :

- 1° Texier Agathe - France
- 2° Padborg Arne - Danemark
- 3° Creten Pierre - Belgique

La coupe George Baptiste opposait jadis les écoles d'hôtellerie d'Ile-de-France. Depuis deux ans, les organisateurs ont décidé d'ouvrir le concours à l'ensemble de la Communauté Européenne. La Coupe Georges Baptiste fut remportée, en 1991, par Laura Valentini élève au CERIA-IPIAT et qui s'est engagée depuis dans une carrière déjà très prometteuse.

L'an prochain, la finale de cette Coupe Européenne sera organisée au Danemark. Le CERIA, encouragé par les compliments unanimes que lui ont adressés toutes les délégations étrangères pour son organisation, son accueil et sa table, mettra tout en oeuvre pour remener une seconde fois la Coupe à Bruxelles.



Les lauréats sont entourés par Messieurs les Députés permanents Pierre Boucher et Frans Wouters, Présidents de l'IPIAT et du PIVIT.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Le Grand Hôtel Waterloo à ouvert ses portes

Le site dit «La Sucrierie», de style néo-classique, était destiné à accueillir une gigantesque raffinerie de sucre. Elle vient d'être restaurée dans l'esprit de son style d'origine et abrite désormais plusieurs sociétés de prestige ainsi que l'élégant hôtel 4 étoiles, le «Grand Hôtel Waterloo». Cet hôtel est le quatrième hôtel de haut standing ouvert ces dernières années par Stars Network, la division hôtellerie du Groupe John Martin, célèbre par ses bières (John Martin's Special, Gordon Scotch, Gordon Finest Gold, Guinness) et aujourd'hui Orangina. Tous ces hôtels sont situés au Sud de Bruxelles : le «Grand Hôtel Waterloo» évidemment à Waterloo, le «Château du Lac» et «Le Manoir» à Genval et «Le Lido» à Rixensart. La situation du «Grand Hôtel Waterloo» est idéale : au sud de Bruxelles, à 20 minutes de l'aéroport et du centre de Bruxelles, d'un accès aisé par le Ring Est et proche des principaux axes autoroutiers. L'Hôtel et son Restaurant-Brasserie «La Sucrierie» se trouvent au sein même de ce site. Il offre 79 chambres 4 étoiles dont 30 «twins», 41 «doubles» et 8 «suites». Certaines chambres sont équipées d'une kitchenette et peuvent être reliées entre elles. Des combinaisons style «appartement» peuvent être réalisées voire jusqu'à des ensembles combinés de 4 à 6 chambres en appartements. une bonne solution pour accueillir dans un cadre calme, élégant et confortable pour un séjour prolongé des cadres des multinationales voisines et leur famille dans l'attente d'un logement. Prix des chambres : single

5.400F., double 6.300F. (breakfast inclus). Des salles de réunions dans le concept «boardroom» mettront à disposition un équipement didactique idéal et répondront aux noms évocateurs des «Lanciers», «Hussards», «Carabiniers» et «Dragons». Ces salles très modulables pourront accueillir des groupes de 5 à 60 personnes pour des séminaires, réceptions et autres manifestations professionnelles ou privées. L'Hôtel mettra aussi à disposition 8 autres petites salles de réunion pour sous-groupes. Le Restaurant-Brasserie «La sucrierie» harmonise les touches originales de son décor pompéien avec la beauté et l'authenticité des lieux. Sous ses voûtes de briques rouges soutenues par des colonnes de pierre bleue, il y sera proposé une carte légère et savoureuse de style brasserie. un buffet somptueux ravira les plus gourmets et soucieux de leur ligne. Le bar «Le Club», très britannique de l'hôtel, dégagera une ambiance chaleureuse avec ses fauteuils anglais et sa bibliothèque. Gageons qu'il deviendra rapidement un lieu de rendez-vous très prisé. Un service de navette avec l'aéroport ainsi que des visites guidées du site de la Bataille sont organisés. Les plus sportifs pourront même louer un véhicule 4X4 pour sillonner les jolies routes de campagne et les villages pittoresques du Roman Pais de Brabant. Ils apprécieront aussi le Centre de Fitness dans l'enceinte de la Sucrierie et pourront pratiquer à loisir golf, tennis, squash, équitation, natation et bien sûr le jogging dans la région. Une idée à retenir : les «Weekend Breaks».

Pourquoi ne pas s'offrir deux jours de liberté totale à deux ou en famille? Le programme spécial va du vendredi au samedi ou du samedi au dimanche. Après un accueil «VIP», et votre installation dans une chambre spécial très claire et spacieuse, vous vous mettez en forme à 18 heures avec une heure de gymtonic ou de stretching. Après un bain relaxant votre table sera retenue au Restaurant-Brasserie «La Sucrierie». Le lendemain, après une nuit au calme, le «continental breakfast» vous sera offert. Le Waterloo Fitness Club vous accueillera dans la matinée par une leçon de gymtonic ou de stretching avec un professeur. L'après-midi, piscine, tennis, golf, équitation, tous les sports sont à votre portée. Prix par personne par nuit et chambre double : 3.800 F. Adresse : avenue de Tervueren, 198 à 1410 Waterloo. Tél. : 02/352.18.15, fax : 352.18.83

Début du tourisme fluvial en Brabant

La société Reko, établie à Alost, vient de démarrer véritablement les excursions en bateau sur les rivières et canaux belges. Ses bateaux vous donnent véritablement l'occasion de pénétrer dans le monde des eaux intérieures. Au fil de l'eau, vous découvrez - une manière sûre, calme et confortable - un autre aspect du paysage de la nature, de la ville, des industries anciennes et modernes. Explorer une région en bateau est agréable et enrichissant. Un guide spécialisé vous invite à approcher concrètement la problématique de l'eau, les marées, les digues et les berges, les écluses et les barrages, les types de bateaux et le trafic

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

maritime. Il accorde une attention toute particulière à la faune et à la flore le long des berges ainsi qu'au problème de la pollution et de l'épuration des eaux. Une flotille de péniches traditionnelles, confortablement aménagées pour le transport de passagers, et de bateaux touristiques originaux de petite et moyenne tailles est à votre disposition. La plupart des bateaux ont une capacité de plus ou moins 80 - 90 personnes. il y a également des bateaux pour des groupes plus petits (10 - 15 personnes, 20 - 30 personnes et 35 - 50 personnes). Il existe également des bateaux touristiques de taille moyenne pouvant accueillir 150 personnes. Chaque bateau possède un pont promenade. Des bateliers expérimentés et des guides routinés feront de votre prochaine excursion en bateau une journée inoubliable. Deux formules sont possibles : les *excursions touristiques en bateau* et la *location de bateaux* à la demande pour groupes. Sur les rivières et les canaux situés

dans les provinces d'Anvers, de Brabant, de Flandre occidentale et orientale, le Limbourg et de Hainaut, en collaboration avec des syndicats d'initiative, un ensemble de 80 excursions touristiques en bateau sont soigneusement organisées. Ces excursions ont lieu de mai à septembre et comprennent chaque fois une promenade en bateau et des visites guidées des curiosités les plus intéressantes des régions traversées. Aussi bien les groupes que les particuliers peuvent y participer. Le transport en bus inscrit au programme d'une excursion touristique d'un demi-jour ou d'un jour, est inclus dans le tarif. Des dépliants spécifiques à chaque zone navigable sont disponibles. Les groupes de minimum 40 personnes payantes qui utilisent leur propre bus durant le programme, profitent d'un tarif réduit spécial et ont, en outre, un plus large éventail de possibilités concernant les curiosités à visiter. Pour les groupes qui insèrent une (petite) promenade en bateau dans le programme de leur excursion en

autocar, il existe un ensemble spécifique de courtes excursions ou d'excursions d'un demi-jour dont la liste est envoyée sur simple demande. Pour les locations, il est possible de louer des bateaux dans les zones de navigation suivantes : sur le canal Bruxelles-Charleroi et le canal maritime de Bruxelles jusqu'au Rupel, sur la Dendre, sur la Lys, sur l'Escaut Supérieur, etc... Le départ des excursions se fait de Hal, Bruxelles, Vilvorde, Anderlecht, La Louvière, Ronquières, Ath, Grammont, Lessines, Audenarde, Tournai, Zwevegem. En principe, il est possible de partir de n'importe quel lieu, pourvu qu'il soit techniquement adapté. Pour des grands groupes, la location d'un bateau reste la formule la plus indiquée. C'est également le cas pur l'organisation de fêtes, de réunions de personnel, de séminaires, etc. Les groupes qui louent un bateau peuvent fixer eux-mêmes, d'un commun accord avec Reko, le programme de navigation et les escales. Deux excursions exceptionnelles sont vivement à recommander en Brabant.

L'une fiat *Hal-Ronquières-La Louvière-Hal* avec passage du Plan incliné de Ronquières. Cette excursion est enrichie d'intéressantes visites touristiques en Hainaut et en Brabant wallon. Selon les dates il y a des visites aux ascenseurs hydrauliques de La Louvière, le nouvel ascenseur à Strépy-Thieu, le château d'Ecaussinnes, l'Écomusée de Bois-du-Luc à La Louvière ou la visite de l'impressionnant Collégiale de Nivelles.

L'autre au départ de Bruxelles et

Photo Reko c.v.



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

d'Anderlecht jusqu'à l'Escaut, avec visite du musée du canal de Willebroek ('t Sashuis).

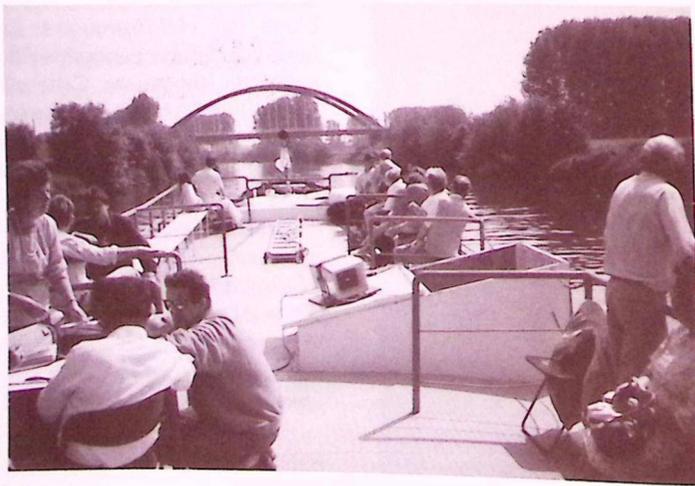
Il est possible d'aller en bateau et retour en car et vice versa.

Autre possibilité : excursion d'un jour de Vilvorde à Anderlecht. Départ en bateau à Vilvorde à 9 h pour une excursion commentée sur le canal Bruxelles-Charleroi et le canal maritime avec passage de l'écluse de Molenbeek. Visite à la Maison d'Erasmus à Anderlecht. Retour en bus et arrivée à Vilvorde vers 18 h.

D'autres petits circuits et excursions d'une demi-journée sont organisés, comme la promenade en bateau dans le port de Bruxelles.

Départ en bateau de Bruxelles à 9h ou à 14h pour une visite en bateau du port. Arrivée à Bruxelles vers 11h ou 16h; ou une excursion d'une demi-journée en bateau Hal-ltre-Hal.

Renseignements et réservations : Reko, Heilig Hartlaan, 30 à 9300 Aalst. Tél. : 053/77.92.86 (francophones). Fax : 053/78.40.15. Les réservations sont également possibles à Info-Ticket Bruxelles.



rue du Marché-aux-Herbes, 63 à 1000 Bruxelles. Tél. : 02/504.03.99 et à l'Office du Tourisme de Nivelles, place Albert 1er, à 1400 Nivelles. Tél.: 067/21.54.13.

Nouveautés au Bureau d'accueil de la Maison du Tourisme :

En première européenne, une borne d'informations touristiques a été inaugurée ce 8 juillet au Bureau d'accueil, 63 rue Marché-aux-Herbes à Bruxelles. Une seconde borne a déjà été installée dans le Grand Hall de la Gare Centrale à Bruxelles.

Ces deux bornes viennent de donner naissance à un réseau européen de production et de diffusion d'informations touristiques utilisant les nouvelles technologies de l'information multimedia.

Actuellement, l'O.P.T. a reçu un budget de 36 millions de francs pour mettre en place ce réseau, avec 55 premières bornes. Dans l'avenir, la publicité pourrait y être insérée.



Photo O.P.T.

Le but de ces bornes est de pouvoir renseigner les touristes - via une vaste banque de données - 7 jours sur 7, 24 heures sur 24, dans 6 langues différentes, sur toutes les questions qu'ils peuvent se poser sur Bruxelles, la Wallonie et le Nord/Pas de Calais ainsi que sur le Flandre et le Comté de Kent dans un proche avenir.

Elles sont destinées tant aux touristes de transit qu'aux autochtones et veulent être en mesure de répondre à toutes les questions qu'ils pourraient se poser.

Pour le moment, ces deux bornes étant à l'essai, elles ne renseignent que sur Bruxelles. Dans quelques mois, l'étendue des informations couvrira l'ensemble du territoire eurorégional.

Actuellement, les touristes peuvent obtenir des renseignements sur l'hébergement, les restaurants, les visites et découvertes, les activités et loisirs, les événements et spectacles, les transports et Bruxelles pratique. Dans ce dernier volet, vous trouvez

Photo Reko c.u.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

rez, par exemple, les adresses et numéros de téléphone utiles à Bruxelles et la localisation des zones de parking. Dans les transports, vous trouverez les différents moyens de locomotion. Les transports aériens vous donnent ainsi le numéro de téléphone de tous les aéroports internationaux belges ainsi que celui de Lille. Il donne également la liste des compagnies aériennes avec leur adresse et numéro de téléphone. Comme ces bornes permettront, dans l'avenir, de réserver en dernière minute un logement, on peut imaginer qu'on arrivera un jour à réserver aussi son moyen de transport grâce à cette borne.

La réservation de nuitée se fera à l'aide du micro incorporé dans le terminal, micro qui le met en contact direct avec l'hôtelier.

Les six langues utilisées sont le français, le néerlandais, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol.

Le message se présente sous forme d'images couleur à haute définition et sous forme de texte.

Un simple doigt touchant l'écran permet d'interroger ce terminal informatique. Il n'y a pas plus simple comme mode d'emploi.

Les données devraient être actualisées au jour le jour. Si ce n'est pas le cas, cela enlèverait toute crédibilité au système. Notre propre numéro de téléphone est ainsi incorrect.

Mais, même si ce réseau d'informations présente quelques légers défauts, il ne faut pas oublier qu'il représente une grande innovation en matière d'accueil touristique et qu'il est en phase expérimentale. Le principal est qu'il soit promu à un grand avenir et qu'il offre de grands services aux touristes.

A l'occasion de la sortie du guide-agenda de l'été 92 «Tant à voir, tant



(photo : A. Koupryanoff)

à faire», les parrains de cette opération ont émis un pin's qui est en vente au bureau d'accueil de l'O.P.T. (63 rue Marché-aux-Herbes) au prix de 100 F. Sur ce pin's, la Wallonie est représentée par un paysage ardennais tandis que Manneken-Pis assure la présence bruxelloise sur la scène touristique.

Nouveauté 1992 au «Bois des Rêves»

Petit à petit le Domaine provincial du Bois des Rêves à Ottignies est en train de devenir un superbe lieu de détente et où il fait bon, s'y rendre. Ainsi, la dernière-née des infrastructures qui sont en chantier depuis plusieurs années, le pavillon d'accueil, a été inauguré à la mi-mai. Nous passerons sur les avatars qui ont retardé sa construction pour parler du produit fini qui est superbe. Le pavillon (en style Louvain-la-Neuve) se marie avec le décor boisé auquel il est adossé. La décoration intérieure, sobre pratique, mais point monotone fait une grande place à la lumière naturelle.

Au rez-de-chaussée la cafétéria est

entourée de larges baies vitrées. A l'étage, plusieurs salles de séminaires et des bureaux ont été aménagés ainsi qu'une pièce dans «le donjon». D'usage polyvalent, le pavillon est réservé prioritairement aux classes de plein air et aux classes scientifiques ainsi qu'aux stages socio-culturels.

En fonction de ses disponibilités, il peut également accueillir des associations pour des séminaires, des réunions des colloques, des conférences....

Avec le Domaine du Bois des Rêves, la Province de Brabant remplit son rôle social au profit immédiat de la collectivité. Elle y ajoute en fonction réactive, une fonction de protection de la forêt par l'entretien du domaine et une fonction scientifique et didactique par exemple l'accueil des classes vertes dans le cadre d'un centre d'initiation et de découverte à la nature et l'aménagement en 1985 de la première station d'épuration naturelle des eaux par les plantes aquatiques dans le Brabant.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Rapellons, si besoin en était encore, que plus de 10 kms de chemins et sentiers balisés ont été aménagés de façon qu'ils soient praticables même par temps de pluie. La population peut également profiter d'une piste de santé de 1500 mètres et de 15 obstacles, d'une grande plaine de jeux sûre (20 F.), d'une piste cavalière, de la zone didactique et d'un grand étang de pêche au blanc ouvert au public de la mi-avril à la mi-septembre. Au printemps, des promenades guidées omithologiques sont organisées.. Ouvert toute l'année du lever au coucher du soleil, le Domaine provincial dispose de dépliants décrivant des promenades pédestres. Ceux-ci sont en vente au prix de 20 F. auprès des gardes. Encore à l'ordre du jour cette année, la plage pataugeoire avec buvette de plein air. Les travaux ont commencé cet été.

Les circuits Valvert pour les adeptes du VTT

Ces circuits se voulant accessibles à tous, les randonnées Valvert ne sont donc pas des compétitions. Néanmoins, des brevets sont accordés aux participants qui auront montré une certaine assiduité. Une carte «Challenge Sport Santé» est remise aux participants lors de leur première participation. Un cachet y sera apposé à la fin de chaque randonnée. Le brevet «Challenge Valvert» sera accordé à ceux qui auront participé à au moins six randonnées. Le circuit Valvert étant, avant tout, une grande fête du vélo tout-terrain et de la découverte touristique, ce qui compte, c'est de passer une journée différente des autres en

priviliégiant la découverte d'une région, en prenant le temps d'observer la forêt, en s'intéressant aux sites touristiques, grâce, notamment, aux informations touristiques remises aux participants lors des différentes randonnées. Point n'est besoin d'être un as du VTT pour emprunter le circuit, car trois alternatives de difficulté sont proposées par randonnée, soit 10, 30 et 40 km.

Chaque parcours comportera au minimum un point de ravitaillement en eau et/ou boissons énergétiques. Si vous n'avez pas de vélo, vous pouvez en louer par le biais des organisateurs.

Dans un souci écologique de protection de l'environnement, les organisateurs veilleront à une parfaite remise en état du site.

Le droit d'inscription par randonnée est de 120 F (100 F pour les licenciés) de la Ligue vélocipédique belge ou de la Commission nationale belge du Vélo Tout-Terrain. Ce prix comprend l'inscription, le brevet, la fiche de route, le ravitaillement et l'abonnement à Valvert Infos. Chacun s'engage sous sa propre responsabilité mais une assurance facultative, valable pour la durée de la randonnée est proposée au prix de 55 F.

Il reste inscrit au calendrier les randonnées suivantes : le 4 octobre à Chevetogne; le 25 octobre à Kalmout; le 11 novembre à Aywaille et le 13 janvier à Kluisbergen. Pour plus d'informations, le répondeur automatique (087/54 24 28) fournit à tout moment les possibilités de Vélo tout-terrain loisirs en Belgique, ainsi que le calendrier des compétitions.

Nouveauté à la Fédération Touristique

Avis aux collectionneurs, la Fédération Touristique du Brabant vient de sortir un **pin's** représentant son logo. Aux couleurs de notre organisme (vert et blanc), de format rectangulaire, celui-ci est disponible au siège de la Fédération, 61 rue Marché-aux-Herbes à 1000 Bruxelles, au prix de 100 F (à majorer de 15 F en cas de frais d'envoi - C.C.P. 000-0385776-07). Les bureaux sont ouverts au public du lundi au vendredi de 9 à 16 heures.

Prix Maurice Carême

La Fondation Maurice Carême attribuera deux prix d'une valeur de 50 000 F et 20 000 F en 1993. Pour participer au **Prix Maurice Carême**, il faut être de nationalité belge ou résider en Belgique; avoir 18 ans au 31 décembre 1992 et être l'auteur d'un recueil de poèmes, écrit en langue française (manuscrit ou édité en 1991 ou 1992). Les candidats peuvent être titulaires de prix littéraires. Les recueils de poèmes seront accompagnés d'une fiche biographique faisant foi du nom et de l'âge de l'auteur et d'une éventuelle fiche bibliographique.

Le **Prix d'Etudes Littéraires Maurice Carême** n'impose aucune condition de nationalité, d'âge et d'études. Les textes sur Maurice Carême et son oeuvre seront présentés en langue française. Les épreuves devront être envoyés en cinq exemplaires avant le 31 décembre 1992 à la Fondation Maurice Carême, établissement d'utilité publique, B.P. n° 7 - Anderlecht 1 - 1070 Bruxelles.

"HOSPITALITY": OUR KEY WORD

GENVAL

The natural choice when "Excellence" matters



CHATEAU DU LAC
GENVAL
HOTEL **** LUXE

LE MANOIR
COUNTRY HOUSE HOTEL
HOTEL **** LUXE



Le Trèfle à 4
MICHEL HAQUIN

Le Lido
BIRENSART
HOTEL *** RESTAURANT



A la lisière de la capitale, sur les rives d'un lac enchanteur, un domaine privé où se nichent de prestigieux hôtels d'exception, où l'accueil est passion. Dans ce cadre de rêves les hôtes pourront se relaxer, pratiquer leurs sports favoris et savourer les créations

d'un des orfèvres de la haute cuisine belge: Michel Haquin au Trèfle à 4. Un lieu privilégié pour des rendez-vous de haut niveau, séminaires et banquets. Dans cet univers magique la devise est "HOSPITALITÉ"

A 20 minutes de l'aéroport de Bruxelles, Capitale de l'Europe et à proximité des principaux axes autoroutiers.

THE STARS NETWORK GROUP OF HOTELS & RESTAURANTS

POUR RÉSERVATIONS
Tel: 32-2-654.11.22 - Fax: 32-2-653.62.00
Avenue du Lac - B 1332 Genval

Brussels - Belgium

OUVERTURE AUTOMNE 1992
Grand Est Hotel
Valvert
HOTEL **** LUXE